

BULLETIN CARTÉSIEN XLIV

Centre d'Études Cartésiennes (Paris-Sorbonne) Centro Interdipartimentale di Studi su Descartes e il Seicento – Ettore Lojacono (Università del Salento). Bibliographie internationale critique des études cartésiennes pour l'année 2013

Centre Sèvres | Archives de Philosophie

2015/1 - Tome 78
pages 157 à 216

ISSN 0003-9632

Article disponible en ligne à l'adresse:

<http://www.cairn.info/revue-archives-de-philosophie-2015-1-page-157.htm>

Pour citer cet article :

« Bulletin cartésien XLIV » Centre d'Études Cartésiennes (Paris-Sorbonne) Centro Interdipartimentale di Studi su Descartes e il Seicento – Ettore Lojacono (Università del Salento). Bibliographie internationale critique des études cartésiennes pour l'année 2013,
Archives de Philosophie, 2015/1 Tome 78, p. 157-216.

Distribution électronique Cairn.info pour Centre Sèvres.

© Centre Sèvres. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Bulletin cartésien *XLIV*

Centre d'Études Cartésiennes (Paris-Sorbonne)*

Centro Interdipartimentale di Studi su Descartes e il Seicento – Ettore Lojacono
(Università del Salento)**

*Bibliographie internationale critique des études cartésiennes pour l'année 2013****

LIMINAIRES

- I. Ettore Lojacono (1925-2014), *in memoriam*
- II. Sur quelques *errata* dans les textes biomédicaux latins de Descartes, AT XI
- III. Manuscrits cartésiens à la Kongelige Bibliotek de Copenhague
- IV. Sur un manuscrit du cours de morale de Régis
- V. Peter Slezak, interlocuteur anonyme de Jaakko Hintikka
- VI. Sur les lettres CDLXXVI *ter et quater* d'AT (Clerselier, t. II, xxiii et xxiv)

I. ETTORE LOJACONO (1925-2014) *IN MEMORIAM*

C'est en mars 1972, à Bruxelles, lors d'un colloque à l'Université libre sur « les méthodes en histoire de la philosophie », que le signataire français de ces lignes fit (avec Jean-Luc Marion) la connaissance d'Ettore Lojacono : un échange amical avec les deux jeunes Français est le seul souvenir de cette première rencontre. Ettore

* Centre d'études cartésiennes de l'Université Paris-Sorbonne, dirigé par Vincent Carraud ; secrétaire scientifique du Bulletin : Dan Arbib.

** Centro Interdipartimentale di Studi su Descartes e il Seicento – Ettore Lojacono de l'Université du Salento, dirigé par Giulia Belgioioso ; secrétaire scientifique : Massimiliano Savini.

*** On ne trouvera ici que les liminaires et les recensions. Le *Bulletin* dans son intégralité, comprenant liminaires, listes bibliographiques et recensions, est consultable sur internet aux adresses suivantes : www.archivesdephilo.com ; www.paris-sorbonne.fr ; www.cartesius.net.

Réalisation du *Bulletin* : (1) Listes bibliographiques : Dan Arbib et Xavier Kieft ; (2) Liminaires : Mmes Giulia Belgioioso et Annie Bitbol-Hespériès, MM. Vlad Alexandrescu, Jean-Robert Armogathe, Domenico Collacciani, Xavier Kieft et Grigore Vida ; (3) Recensions : Mmes Delphine Bellis, Annie Bitbol-Hespériès, Élodie Cassan, Julia Roger, Laure Verhaeghe ; MM. Igor Agostini, Dan Arbib, Jean-Robert Armogathe, Philippe Boulier, Frédéric de Buzon, Domenico Collacciani, Guillaume Coqui, Olivier Duboulez, Alberto Frigo, Alix Grumelier, Denis Kambouchner, Xavier Kieft, Edouard Mehl, Denis Moreau et Jacob Schmutz. – Correspondants : pour la Russie et l'Europe de l'Est (langues slaves) : Wojciech Starzynski (Varsovie) ; pour l'Amérique latine hispanisante : Pablo Pavesi (Buenos Aires) ; pour le Brésil : Alexandre Guimaraes Tadeu de Soares (Uberlândia) ; pour le Japon : Masato Sato.

Lojacono avait étudié à Rome, puis à Florence sous la direction d'Eugenio Garin. Il a longtemps enseigné en Italie et à l'étranger, avant de devenir directeur de la *Schola Europea* de Bruxelles.

Ce fut la traduction italienne du *Discours* et des *Essais* (UTET, 1983 [3]), vite recensée par J.-L. Marion dans le *Bulletin cartésien*, qui introduisit Ettore Lojacono dans le cercle international des cartésiens. C'est au colloque de Lecce (21 au 24 octobre 1987) sur l'ouvrage de 1637 qu'il fut introduit par Ludovico Geymonat auprès de la signataire italienne. Ce colloque fut l'occasion de ses rencontres avec des maîtres italiens et étrangers. Lojacono présenta des considérations sur la Correspondance de Descartes [4] : ce fut le début d'une collaboration assidue et féconde avec le *Centro di studi su Descartes*¹, puis le *Centre d'études cartésiennes* de Paris. Très vite, Ettore sut imposer ses interventions sereines et nuancées, sa profonde connaissance de Descartes et de son époque ; il donna aux études sur la réception italienne du cartésianisme (en particulier à Naples) une impulsion décisive [9, 19, 27].

Son ouvrage de 1983 fut repris en partie chez le même éditeur en 1994 [6], dans deux volumes d'écrits cartésiens (dont un choix de lettres), le tome premier (qui s'achève en 1642, après les *Meditationes*) ne reprenant des écrits de 1637, déjà parus dans le volume d'*Oeuvres scientifiques* de 1983, que le *Discours* (où le texte français est minutieusement rapporté à la version latine des *Specimina*) et le huitième discours des *Météores* (sur l'arc-en-ciel). Lojacono fournissait alors des textes jusqu'alors inédits ou quasi inédits en italien, ou bien encore moins correctement édités : dédicace de la thèse de 1616, traduction des *Regulæ* menée à partir de l'édition critique de G. Crapulli, *Principia* traduits à partir du latin de Descartes et non plus du français de l'abbé Picot [11], première traduction italienne des *Notae in programma* et de plusieurs lettres importantes pour la compréhension des textes cartésiens [17]. Comme J.-L. Marion le soulignait déjà dans sa recension de 1985, la traduction d'Ettore Lojacono constitue un outil de travail indispensable pour les chercheurs, indépendamment de la langue italienne. Par sa copieuse introduction d'abord, où il étudie l'origine et la structure des éditions d'*Opera philosophica* ; mais surtout par les innombrables notes et notules où il a rendu publics les fruits de sa minutieuse lecture des textes [11, 34]. Le travail d'équipe effectué sur *La recherche de la vérité* [20, 25 et 26] met en évidence cette double constance de sa vie de chercheur : le souci des textes (ici, du texte néerlandais) et du lexique – et la collaboration ouverte et généreuse avec de jeunes chercheurs (E.-J. Bos, F. A. Meschini et F. Saita).

Au fil de ses éditions et de ses nombreuses études sur l'écriture, le style, la culture de Descartes, s'est dessinée la figure d'un observateur attentif et méticuleux des parcours de la philosophie par des interventions ponctuelles, toujours précises et suggestives : *considerazioni, appunti, cenni, osservazioni, spigolature...*

Lojacono parlait des trois formations reçues par Descartes : celle des jésuites à La Flèche [18], celle du monde, dans les voyages, et celle des cercles parisiens, en particulier l'entourage de Mersenne. Il insistait ainsi beaucoup sur l'insertion de Descartes dans le réseau intellectuel de son temps, sur l'importance de Beeckman comme un indispensable essayeur d'idées. Le premier Descartes, celui des *Regulæ*,

1. Devenu à partir du 1^{er} septembre 2014, *Centro di studi su Descartes e il Seicento – Ettore Lojacono* (Università del Salento, Lecce).

envisage de transcrire la réalité dans une « écriture formalisée », la *mathesis*, mais il abandonne ce projet, sans le récuser pour autant, mais comme gênant pour sa recherche en philosophie naturelle ; Lojacono a également montré ce que la méthode du *Discours* avait d'original dans les amples débats du XVI^e siècle (Vives, Ramus, Zabarella), à savoir le dépassement de la logique aristotélicienne (le syllogisme, les catégories, l'arbre de Porphyre [2, 13, 28, 30]). Enfin, il a su remettre au premier plan le savant-philosophe, dont les principales préoccupations étaient les mathématiques, puis la cosmologie et la médecine.

Une remarque passagère de F. Alquié, pour qui il éprouvait une vive admiration, lui fournit le sujet de son dernier travail (avec Cl. Buccolini), les *Oeuvres philosophiques* de Francisco Sanchez, le médecin-philosophe auteur du *Quod nihil scitur* (1581 [36]). On ne peut s'empêcher de trouver quelque complicité entre l'éditeur et son auteur, lorsqu'on lit sous la plume de Sanchez ces paroles, choisies par Ettore Lojacono pour conclure son essai introductif : « et voilà : nous soulevons de nombreuses questions, pour exercer votre esprit. C'est cela, *philosopher*, et non pas suivre sans jugement, comme des brebis, ceux qui nous ont précédés, en recopiant les pages d'autrui. »

Jean-Robert ARMOGATHE et Giulia BELGIOIOSO

*Bibliographie cartésienne d'Ettore Lojacono*²

1. « Sciences et coupures épistémiques », *La Communication, Actes du XV^e congrès de l'Association des sociétés de philosophie de langue française. Communication et Science*, Éditions Montmorency, Montréal, 1971, p. 174-180.
2. « Descartes e la logica : considerazioni storiografiche », *Anazetesis. Quaderni di ricerca*, Pistoie, 1983-1984, 8-9, p. 41-84 (cf. BC XVIII, 3.1.22.).
3. *Descartes, Opere scientifiche : Discorso sul metodo, Diottrica, Meteore, Geometria*, tr. italienne, commentaire et notes, vol. II, Turin, Utet, « I classici della Filosofia », 1983, 704 p.
4. « Descartes curioso. Qualche considerazione sulla *Correspondance* di Descartes, per una migliore comprensione degli Essais et per un'altra immagine dell'autore », in BELGIOIOSO, G., CIMINO, G., COSTABEL, P. & PAPULI, G., éd., *Descartes : il Metodo e i Saggi*, Rome, Istituto della Enciclopedia Italiana, 1990, p. 77-104 (cf. BC XXIII, 2.1.1.).
5. « Descartes e le ‘culture’ barocche. Appunti su alcune recenti interpretazioni », *Giornale critico della filosofia italiana*, 1991, 70 (72), 1, p. 1-14, repr. in BELGIOIOSO, G., éd., *Cartesiana*, Lecce, Congedo Editore, 1992, p. 103-116.
6. *Descartes, Opere filosofiche : Regole per la guida dell'intelligenza, Discorso sul metodo, Meditazioni metafisiche e Obiezioni e Risposte, I principi di filosofia, la ricerca della verità mediante il lume naturale, le passioni dell'anima, Lettere*, tr. italienne, commentaire et notes, vol. I et II, Turin, Utet, I classici della scienza, 6, 1994, 920 p. et 773 p. (cf. BC XXV, 1.1.4.).
7. René DESCARTES, *Le passioni dell'anima*, Milan, Tea, I classici del pensiero, 8, 1994.
8. « Le letture della *Meditationes* di Jean-Luc Marion », in ARMOGATHE, J.-R. & BELGIOIOSO, G., éd., *Descartes metafisico. Interpretazioni del Novecento*, Rome, Istituto della Enciclopedia Italiana, 1994, p. 129-151 (cf. BC XXV, 2.1.2.).
9. « L'arrivo del *Discours* et dei *Principia* in Italia : prime letture del testi cartesiani », *Giornale critico della filosofia italiana*, 1996, 75 (77), 3, p. 395-454.

2. Voir Jean-Robert ARMOGATHE & Vincent CARRAUD, *Bibliographie cartésienne (1960-1996)*, Lecce, Conte Editore, 2003, nos. 2358-2367, aimablement complétée par Giulio Gisondi.

10. « L'attitude scientifique de Descartes dans les *Principia* », in ARMOGATHE, J.-R. & BELGIOIOSO, G., éd., *Descartes. Principia Philosophiae (1644-1944)*, Vivarium, Naples, 1996, p. 409-433 (cf. BC XXVII, **2.1.1.**).
11. « Cenni sulle lingue di Descartes e considerazioni sulla traduzione dei Principia in lingua italiana », *ibidem*, p. 531-575 (cf. BC XXVII, **2.1.1.**).
12. *Cartesio tra Utopia e realtà. Il progetto metodico di Descartes dalle Regulae al Discorso ai Principia*, Naples, Loffredo, 1996, 292 p. (trad. ital. du *Discours de la méthode* et dossier de textes cartésiens – avec MASSARO, D.).
13. « Epistémologie, Méthode et procédés méthodiques dans la pensée de René Descartes », *Nouvelles de la République des Lettres*, 1996, I, p. 39-105 (cf. BC XXVII, **3.1.93.**).
14. « Un hapax nelle *Regulae* cartesiane: *Analysis*. Alcune osservazioni sul suo significato e sulle sue interpretazioni », in FATTORI, M., *Il Vocabolario della République des lettres, Atti del Convegno internazionale in memoriam di Paul Dibon, Napoli 17-18 maggio 1996*, Florence, Olschki, Lessico intellettuale europeo, 70, 1997 (cf. BC XXVIII, **3.1.3.**).
15. « L'arrivo del *Discours* e dei *Principia* in Italia : prime letture dei testi cartesiani a Napoli », *Giornale critico della Filosofia italiana* LXXV (LXXVII), 1996, fasc. III, p. 396-454.
16. « Le ciel d'Aristote et le monde de Descartes : sur le monologue d'un péripatéticien éclairé face au monde cartésien », *Nouvelles de la République des lettres*, 1998, I, p. 73-93 (cf. BC XXIX, **3.1.94.**).
17. « Un diverso spazio speculativo voluto da Descartes per una maggiore certezza delle proprie invenzioni, per supplementi di indagini e per inediti sviluppi del suo pensiero », in ARMOGATHE, J.-R. & BELGIOIOSO, G., éd., *La biografia intellettuale di René Descartes attraverso la Correspondance*, Naples, Vivarium, 1999, p. 23-48 (cf. BC XXX, **3.1.103.**).
18. « Quale la cultura dominante a La Flèche negli anni della prima formazione di René Descartes? », *ibidem*, p. 671-695.
19. « Immagini di Descartes a Napoli da Valletta a Costantino Grimaldi (parte I) », *Nouvelles de la République des Lettres*, 1999, II, p. 62-92 (cf. BC XXX, **3.1.47.**); parte II, *Nouvelles de la République des Lettres*, 2000, I, p. 45-65, cf. BC XXXI, **3.1.124.**
20. « La Recherche de la Vérité par la lumière naturelle : enjeux philosophiques de la datation », *Nouvelles de la République des Lettres*, 1999, I, p. 55-76 (cf. BC XXX, **3.1.102.**).
21. « Esprit scientifique et existence des corps chez Descartes », *Rivista di Storia della Filosofia*, 2000, 3, p. 435-454.
22. « L'écriture di Descartes », in BONICALZI, F., & STANCATI, C. (a cura di), *Passioni e linguaggio nel XVII secolo, Atti della giornata di studio, Cosenza, 27 aprile 1999*, Lecce, Milella, 2000, p. 105-122.
23. « Giulio Gori, un gesuita singolare, teorico della dissimulazione : il problema del suo insegnamento della filosofia cartesiana al Collegio Romano nei primi decenni del XVIII secolo » (avec CAPOCCIA, Anna Rita), in MARCIALIS, M. T. & CRASTA, Francesca Maria, éd., *Descartes e l'eredità cartesiana nell'Europa sei-settecentesca. Atti del Convegno "Cartesiana 2000"*, Cagliari, 30 novembre – 2 dicembre 2000, Lecce, Conte editore, 2002, 424 p., p. 327-355. Cf. BC XXXIII, **3.2.13.**
24. *Cartesio : la spiegazione del mondo fra scienza e metafisica*, in « Le Scienze », anno III ottobre 2000, p. 1-102 ; Saonara (PD), Il Prato, 2002 (rééd. *Cartesio. Dalla magia alla scienza*, Il Prato, 2010), tr. allemande: *René Descartes : von der Metaphysik zur Deutung der Welt*, Heidelberg, Spektrum der Wissenschaft, Biographie 3, 2001, 106 p. ; tr. néerlandaise (avec MARIS, E. & SCHEIFES, A.), *Descartes : pionier van de moderne wetenschappen*, Amsterdam, Natuurwetenschap & Techniek, 2010.
25. DESCARTES, René, *La Recherche de la vérité par la lumière naturelle*, Franco Angeli, Milan, 2002, LXVI-694 p. (cf. BC XXXIII, **1.1.4.**) ; repr. Paris, PUF, Quadrige, 2009 (avec BOS, E.-J., MESCHINI F.A. & SAITA, F.), 255 p.
26. *Descartes, La ricerca della verità mediante il lume naturale*, Editori Riuniti, Rome, 2002, viii-232 p. (cf. BC XXXIII, **1.1.10.**).

27. *Immagini di Descartes nella cultura napoletana dal 1644 al 1755*, Conte Editore, Lecce, 2003, 258 p. (cf. BC XXXIV, 3.1.75.).
28. « René Descartes: categorie, albero di Porfirio e diversa concezione del mondo », in CANONE, E., éd., *Metafisica, Logica, Filosofia della Natura. I termini delle categorie aristoteliche dal mondo antico all'età moderna*, Sarzana, Agora Edizioni, 2004, 480 p.
29. « Socrate e l'honnête homme nella cultura dell'autunno del Rinascimento francese e René Descartes » in LOJACONO, Ettore, éd., *Socrate in Occidente*, Florence, Le Monnier Università, 2004, 352 p., p. 103-146.
30. « Le point extrême de la transgression cartésienne : la logique ‘introuvable’ », *Les études philosophiques*, 2005, 4 (75), p. 503-519.
31. CORDEMOY, Gérauld de, *Discorso fisico della parola. Con la Lettera a Gabriel Cossart S.J.*, Rome, Editori Riuniti, 2006, 380 p.
32. « La parution de la traduction italienne de la correspondance de Descartes », in MARRONE Francesco, éd. *DesCartes et DesLettres*, Florence, Le Monnier Università, 2008, p. 247-252.
33. « Il cartesianismo tra i dotti magistrati della fine del XVII sec. e la quaestio del linguaggio », in Borghero, C. & Buccolini, Cl., éd., *Dal cartesianismo all'Illuminismo radicale*, Roma, Le Lettere, 2010, p.171-201 (cf. BC XLI, 2.2.5.).
34. « La traduzione italiana delle opere scientifiche di Descartes », in TOTARO, P., éd. *Tradurre filosofia : esperienze di traduzione di testi filosofici del Seicento e del Settecento, Atti delle giornate di studi, Roma 9-10 dicembre 2005*, Florence, Olschki, (Lessico intellettuale europeo, 109), 2011, p. 99-112 (cf. BC XLII, 3.1.54.).
35. *Spigolature sullo scetticismo. La sua manifestazione all'inizio della modernità prima dell'uso di Sesto Empirico. I sicari di Aristotele*, Il Prato, Saonara (PD), 2011, préface de G. Belgioioso, 124 p.
36. Sanchez, *Tutte le opere filosofiche*, Milan, Bompiani, 2011 (avec BUCCOLINI, C.), 793 p.
37. « Il dibattito moderno sullo scetticismo », in *Giornale critico della Filosofia italiana*, VIII, 2012, p.142-147.

II. SUR QUELQUES *ERRATA* DANS LES TEXTES BIOMÉDICAUX LATINS DE DESCARTES, AT XI

En préparant l'édition des textes médicaux de Descartes, à paraître dans le volume II des *Œuvres complètes de Descartes* chez Gallimard (coll. Tel), dirigées par Jean-Marie Beyssade et Denis Kambouchner, j'ai été conduite à proposer la correction de quelques coquilles figurant dans les éditions des textes latins des *Primae cogitationes circa generationem animalium* et des *Excerpta anatomica* et reprises dans les traductions. Ces coquilles touchent trois questions importantes et complexes de l'histoire de la médecine : la génération, la disposition du cœur et la structure intra-cérébrale, qui sont alors considérées comme des « mystères » suscitant l'admiration des médecins et chirurgiens (cf. Vésale, Paré, Acquapendente, Du Laurens, Riolan (fils)). Descartes a beaucoup réfléchi sur ces domaines recélant, alors, des « secrets » de Nature, d'une part en consultant les meilleures sources disponibles, et d'autre part en pratiquant des dissections. Descartes a notamment lu « Vezalius [André Vésale] et les autres » (AT II, 525), et en particulier le traité avec planches d'inspiration vésalienne de Caspar Bauhin pour l'anatomie, le *Theatrum anatomicum* (1605, 1620-1621), ainsi que les deux traités embryologiques de Fabricius d'Acquapendente (Fabricius ab Aquapendente) : *De formato fætu* (Venise, 1604)³ et *De formatione ovi*

3. Date authentique, même si la plupart des exemplaires portent la date de 1600.

et pulli (Padoue, 1621, cf. AT IV, 555). Ces livres éclairent les textes expérimentaux que Descartes a consacrés aux questions médicales, et en particulier ces fragments complexes, ingrats et délaissés, et permettent de proposer les corrections suivantes.

(1) *Primae cogitationes circa generationem animalium*, AT XI, 527 : « Ex crassitie colli matricis emergunt per ejus complicationem illae carunculae, quas *spondylos* vocant » : « De l'épaisseur du col de la matrice sortent, par les plis qui s'y forment, ces caroncules qu'ils appellent (appelées) *sponzuoli* ou *sponzolos*. » – Nous remplaçons le terme de « *spondylos* », qui nous semble une erreur manifeste de transcription existant depuis l'édition des *Opuscula postuma physica et mathematica*, publiée en 1701, à Amsterdam⁴, par celui de « *sponzuoli* » ou de « *sponzolos* ». En effet, le terme « *spondylos* », qui donne « *spondyle* » (tombé en désuétude, mais qui se retrouve dans l'affection nommée *spondylarthrite*), et qui figure dans toutes les éditions et traductions, surprend ici. Ambroise Paré l'utilise au *Sixième livre de l'Anatomie*, dans la description des os du cou et de ses parties, où le terme est synonyme de vertèbre, comme au *Seizième livre des luxations*⁵. Pierre Belon précise : « Les os qui suivent la tête sont les vertèbres [...], les Latins disent *vertebrae* et les Grecs *spondyli*⁶ ». C. Bauhin écrit de même : « De vertebris seu sphondylis dorsi⁷ ». Si la matrice (autrement dit l'utérus), comme les vertèbres a ses « *apophyses* » : les « cornes » de la matrice – que l'on « voit aux bêtes », mais « non à la femme⁸ » – en revanche, les « *spondyles* » ne sont jamais cités dans les études de la matrice chez Paré, Acquapendente, Bauhin ou Riolan (fils). En revanche, une des principales sources de l'embryologie cartésienne, Fabricius d'Acquapendente, restitue le sens initial du fragment de Descartes. En effet, l'illustre enseignant de l'école de médecine de Padoue utilise le terme de « *sponzuoli* » comme synonyme de « *carunculae* » (diminutif de « *caro* », qui signifie « *chair* »), dans le *De formato fœtu*, quand il décrit la substance de l'utérus gravide de la vache et qu'il la compare à un corps spongieux ou aux champignons communément appelés *sponzuoli* : « *fungis vulgo sponzuoli dictis similes*⁹ ». Les cotylédons sont de petites éminences ou protubérances charnues rondes que l'on voit sur le chorion des ruminants, le chorion étant une des membranes du fœtus, la membrane extérieure, la plus proche de l'utérus, sur la face interne où ces cotylédons apparaissent en creux. « *Sponzuolo* », ou sa variante orthographique « *sponzolo* », désigne une variété de morille et correspond à une dénomination régionale issue du dialecte padouan, comme l'a précisé un autre enseignant

4. Cf. titre 5, *Primae cogitationes circa generationem animalium* (ci-après : *Gen. An.*), p. 17.

5. Cf. *Les Œuvres*, éd. de 1585, Paris, p. CCIII-CCV et p. V.^eLXX.

6. Cf. Pierre BELON DU MANS, *L'Histoire de la nature des Oyseaux, avec leurs descriptions et naïfs portraits, retirez du naturel, écrite en sept livres*, Paris, 1555, livre I, chap. XII, p. 39.

7. Cf. Caspar BAUHIN, *Theatrum anatomicum*, Francfort, 1605, lib. II, cap. xxx, *De ossibus thoracis*, p. 478.

8. Cf. Ambroise PARÉ, *Le Troisième livre de l'Anatomie*, in *Les Œuvres*, op. cit., p. CXXXV; BAUHIN, *Theatrum anatomicum*, I, cap. XLI table XXVII, fig. II, utérus de vache avec cornes bien visibles, p. 264-265.

9. Cf. *De formato fœtu*, Venise, 1604, I, cap. 3, p. 5, avec renvoi à la figure 42, lettre E, table XIX, et sa légende qui utilise aussi le terme de cotylédons, que Descartes reprend également dans les *Excerpta anatomica*, AT XI, 575.

d'anatomie et de chirurgie à Padoue, Adrianus Spigelius (Adriaan van den Spieghel) dans son *De formato foetu*, publié en 1626, un an après sa mort : « carunculis multis, quae fungos figurant (quos sponzolos vulgus hic Patavij vocat) ». Après Fabricius, qu'il ne cite pas, Spigelius se réfère ensuite aux cotylédons¹⁰. Fabricius évoque aussi le dialecte vénitien dans son autre traité embryologique, *De formatione ovi et pulli*¹¹. Sur les « cornes » d'une matrice de vache disséquée par Descartes, cf. *Excerpta anatomica*, AT XI, 574.

(2) *Excerpta anatomica* :

(a) AT XI, 553-554 : « Vena arteriosa sic initio à cava procedit per spinam abc, et dividitur in tres ramos, quorum duo *d* et *e* ad utrumque pulmonem, tertius *f* cum aorta confunditur; estque canalis ille medius, de quo libri, qui paulum in adultis obliteratur » : « La veine artérieuse s'avance ainsi, au début, depuis la veine cave par le repli *abc* et se divise en trois branches ; deux d'entre elles, *d* et *e*, se rendent chacune vers un des poumons et la troisième, *f*, /AT XI, 554/ se confond avec l'aorte, et c'est ce canal médian dont parlent les livres, qui s'oblitére (se résorbe, disparaît) peu à peu chez les adultes. » – *Per spinam*, dit le texte, avec renvoi à la figure III, quasi idéographique, sur laquelle aucun trait ne marque la colonne vertébrale, et où le mot *spina*, lisible sur la figure XVII, n'est pas indiqué. Est-ce bien ici d'épine, donc de colonne vertébrale, dont il s'agit ? Faut-il lire : « par l'épine » (les traductions par « à travers » ou « par dessus », étant exclues), la base du cœur avec ses vaisseaux étant distante de plusieurs centimètres de la colonne vertébrale ? Il nous semble plutôt qu'il convient de lire « *per spiram* », c'est-à-dire « à travers le repli », ou « *par le repli* ». En effet, l'artère pulmonaire (alors appelée « veine artérieuse »), avec son tronc, est envisagée depuis son origine, qui se situe dans un repli. Ce repli, l'orifice pulmonaire, est valvulaire, puisqu'il correspond à celui de ses valvules, qui sont les valvules sigmoïdes, maintenant également appelées la valve pulmonaire. Or, quelques lignes auparavant, Descartes a précisé, en observant ce cœur d'un très jeune veau, que les valvules étaient « parfaitement formées », et ce sont donc les trois cupules composant les trois valvules sigmoïdes formant l'orifice de l'artère pulmonaire qui sont désignées par les lettres *a*, *b*, *c*, sur la figure III¹². L'artère pulmonaire est aussi envisagée dans ses rapports avec la veine cave (supérieure), toute proche. Descartes s'intéresse à la direction de l'artère pulmonaire, qui croise l'aorte et décrit une courbure avant de se diviser : deux branches vont vers les poumons, tandis que la troisième se réunit à la crosse de l'aorte par le canal artériel, le « canal médian » dont parle Descartes. Le canal artériel est une des particularités de la vie intra-utérine. Ce vaisseau existe chez le fœtus et il s'oblitére, s'atrophie ensuite en un ligament élastique, le ligament artériel (*ductus arteriosus*). Fabricius d'Acquapendente montre des coeurs embryonnaires en insistant sur les liens entre aorte (*arteria magna*) et artère pulmonaire (*vena arterialis*)¹³. L'attention portée par Descartes aux replis des organes du corps, et par

10. Cf. Adrianus SPIGELIUS, *De formato foetu*, Padoue, I, cap. III, *De placenta et cotyledonibus*, p. 4. Pagination identique dans l'éd. de Francfort, en 1631.

11. Cf. II, cap. I, p. 19 : « vulgo Venetiis », puis p. 44 : « vulgo hic ».

12. Sur ces « trois valvules », cf. BAUHIN, *Theatrum anatomicum*, II, cap. XXII, De vasis cordis et eorum valvulis : « valvulae ternae », p. 429.

13. Cf. *De Formato fœtu*, table VI, fig. XIV et XV, table X, fig. XXV, table XVIII, fig. XL et XLI, p. 31, 39, 63

conséquent ici aux valvules, est fondamentale dans ses investigations anatomiques et embryologiques car ces replis témoignent du travail de la matière par la matière et ses forces mécaniques. L'intérêt pour les valvules du cœur, leur forme, leur rôle et les vaisseaux qui s'y abouchent, de même que l'attention portée à l'évolution de la structure du cœur depuis la vie intra-utérine, sont constants chez Descartes. Ces thèmes importants en médecine, liés au principe de vie, ont été considérablement modifiés par la démonstration de la circulation du sang par W. Harvey¹⁴, à laquelle Descartes se rallie dans *L'Homme*, puis publiquement dans le *Discours de la méthode*. Dès lors, Descartes raisonne sur les flux et leur orientation à partir des structures anatomiques¹⁵ et il accorde une grande importance au mouvement spiral dans les plantes et les animaux, cf. AT XI, 617, comme en cosmologie, cf. *Principes III*, art. 72.

(b) AT XI, 562 : de même, nous lisons « *a spira* » plutôt que « *a spina* », pour le début du trajet de deux des vaisseaux coronaires, puisque les artères coronaires sont proches des replis valvulaires des sigmoïdes.

(c) AT XI, 556-557 : « *Hepar vero minus erat quam praecedentis, et ejus caro super umbilicum / minus extuberabat; et fel minus ab eo removebatur, lien vero dorsum versus in sinistra parte vergebatur* » : « Le foie, lui, était plus petit que celui du précédent, et sa chair se gonflait moins au-dessus du nombril (= cordon ombilical); le fiel (= la vésicule biliaire) en était moins éloigné, la rate s'inclinait dans la partie gauche, *vers le bas.* » – Leibniz, dans une note, propose de lire plutôt « *deorsum* » que « *dorsum* », c'est-à-dire plutôt *vers le bas*, que *vers le dos*. Trois remarques à ce propos, au sujet des dissections de Descartes : d'abord linguistiques, ensuite expérimentales, enfin anatomiques. Descartes écrit plus fréquemment « *versus spinam* », vers l'épine (nom traditionnel de la colonne vertébrale, qui s'écrit alors *espine*¹⁶), que « *versus dorsum* ». « *In dorsum* » et « *ex dorso* » sont toutefois présents en AT XI, 557 et, à la page suivante, Descartes note que l'aorte se situe « *versus spinam dorsum*¹⁷ ». Par ailleurs, l'adverbe de lieu *deorsum* est plusieurs fois présent dans ces fragments, mais sans lien avec un autre adverbe exprimant la direction¹⁸, à une exception près : le dernier paragraphe, p. 562-563, où figure *deorsum / versus*, au sujet du trajet de la « veine artérieuse » (c'est-à-dire l'artère pulmonaire). Aux remarques linguistiques s'ajoutent les arguments tirés des observations anatomiques de Descartes qui entreprend la dissection de jeunes animaux afin de comprendre la manière dont les organes se forment dans l'utérus maternel et leur séquence de formation. Or, c'est uniquement dans la poursuite de la dissection de ce troisième veau, que Descartes écrit : « *Circa lienem observavi ejus partem, quae erat versus spinam, esse incurvatam et intus velut exulceratam (ut etiam erat in praecedenti)* » : « Quant à la rate, j'ai observé que la partie vers l'épine était incurvée et comme exulcérée à

14. Cf. *De motu cordis et sanguinis in animalibus*, Francfort, 1628, cap. 7 notamment.

15. Sur les valvules du cœur, outre les descriptions des dissections, cf. *L'Homme*, AT XI, 124, *Discours de la méthode*, AT VI, 48, *Description du corps humain*, AT XI, 229-230. Sur le canal artériel, cf. *L'Homme*, AT XI, 124, *Discours de la méthode*, AT VI, 53, et *Description du corps humain*, AT XI, 237-238.

16. Cf. AT XI, 554, 558, 559, 567, 592, 599, 608, 611, 612.

17. Cf. p. 558; autre occurrence, p. 586.

18. Cf. AT XI, 556, 560, 561, 562, 565, 568, 573, 580, 586, 610, 612, 625.

l'intérieur (comme déjà dans la précédente) » (AT XI, 558). Dans ses comptes rendus de dissection, Descartes est attentif à l'emplacement, à la forme, aux inflexions et empreintes des organes, et ces observations le conduisent à formuler des hypothèses embryologiques mécanistes hardies sur l'ordre d'apparition et d'engendrement des organes, particulièrement des viscères, ainsi la rate (cf. AT XI, 558). Du reste, ensuite, lorsqu'il dissèque un veau nouveau-né, Descartes note : « la rate n'était pas tout à fait incurvée, mais elle commençait à l'être » (AT XI, 578). Les viscères abdominaux d'un jeune veau ont en effet une topographie évolutive, notamment en raison de l'inachèvement du développement des estomacs dans les premiers mois suivant la naissance. La rate du veau s'étend de la partie dorsale à la partie ventrale. C'est une bande allongée oblique située sur le côté gauche, qui est arrondie, incurvée, à chacune de ses extrémités. La rate s'incline donc à la fois vers la colonne (« l'épine ») et vers le bas, en direction de la patte antérieure gauche. Descartes évitant les répétitions dans ses notes relatant le cours d'une dissection, observons, comme nous l'avons signalé, qu'il n'examine qu'ensuite la situation de la rate par rapport à la colonne vertébrale, raison pour laquelle nous suivons la remarque de Leibniz.

(d) AT XI, 575 : dissection d'un veau « extrait de la matrice », en début de gestation : « Mammae autem quatuor supra scrotum, tanquam *assicularum* capita, maxime conspicuae eminebant » : « Par ailleurs, au-dessus du scrotum, on apercevait très bien quatre bourgeons comme les têtes de *petites aiguilles*. » – Le texte porte *assicularum*, qui signifie « axes », et il nous semble qu'il faut ici plutôt lire *acicularum*, (cf. *acicula*), qui signifie « *petites aiguilles* », comme en AT XI, 584 : *aciculae caput*. Sur la graphie *assiculae / aciculae*, voir aussi AT XI, 626.

(e) AT XI, 582, « Cum venae omnes (*in margine* : *in vitulo* cuius caput ita percusserant mactando, ut ossa ab invicem in sutura lambdoïdes essent disjuncta), et nares, et spatium inter piam mater et cerebrum, et plexus choroides multo sanguine concreto implerentur : nullus fuit in carotidibus nec in isto infundibulo, nullusque in ventriculis, praeterquam circa glandulam pinealem, ubi plexus choroides » : « Alors que toutes les veines (dans un veau dont ils avaient frappé la tête en le tuant¹⁹ au point que les os s'étaient disjoints dans la suture lambdoïde), les fesses et l'espace compris entre la pie-mère et le cerveau et le plexus choroïde, étaient remplis de sang épais ; il n'y en avait pas dans les carotides ni dans l'entonnoir, pas non plus dans les ventricules, excepté autour de la glande pinéale, près des plexus choroïdes²⁰. » – Selon AT, on lit *nares*, avec un -r distinct. Mais plutôt que *nares*, qui signifie « narines », il convient de lire *nates*, comme dans d'autres passages de cette page, et plus généralement de ces fragments, puisque Descartes examine à nouveau l'intérieur de la cavité cérébrale et qu'il est tributaire de ses sources. Or, une des caractéristiques des traités anatomiques est alors l'importance des correspondances entre les organes, et notamment entre les parties du cerveau et les organes sexuels, qui remonte à Galien²¹. Tous les traités de la Renaissance et du XVII^e siècle s'en font

19. La violence du coup porté à la tête de l'animal pour l'assommer a produit des dégâts sur les os et les organes, rendant difficile l'observation anatomique.

20. Le choc subi par l'animal au moment de sa mort a effectivement pu déclencher une rupture des vaisseaux et un écoulement sanguin.

21. Cf. *De usu partium*, lib. VIII, cap. XIV et *De Administrationibus Anat.*, lib. IX, cap. v.

l'écho. Le pénis du cerveau est la glande pinéale, petit corps de forme ovale²². La Forge reprend ces comparaisons, dans ses *Remarques*, lorsqu'il se réfère à l'*Anatomie* de Bartholin (écrit Bartolin)²³. Les correspondances avec *testibus* et *natibus* figurent chez Regius et chez Willis²⁴. Ce vocabulaire se retrouve chez Dionis²⁵. Il est également présent, par exemple, dans les planches de *L'Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert, et bien au-delà, en dépit des critiques de Sténon²⁶.

(f) AT XI, 587, extrait d'un fragment daté de novembre 1637 : « Necdum ulli erant processus ciliares; ovis alicujus oculus esse videbatur » : « Il n'y avait pas encore les procès ciliaires ; il semblait que c'était un œil d'oiseau. » – Le manuscrit donne « avis... oculis », que Ch. Adam a corrigé en « ovis... oculis ». Il nous semble pourtant qu'il faut garder l'indication du *Ms.*, car il s'agit plus d'une comparaison avec un œil d'oiseau qu'avec un œil de brebis. Les procès ciliaires sont de petits replis de la mem-

22. Cf. VÉSALE, *De humani corporis fabrica*, éd. 1543, lib. VII, cap. IX, p. 638, avec référence au *De usu partium*; BAUHIN, *Theatrum anatomicum*, III, cap. XIV, intitulé *De glandula pinealis, natibus, testibus, et ventriculo quarto*, p. 597-604, en particulier p. 597-598, avec référence marginale à Columbus (Colombo) et Archangelus (Piccolomini) pour cette comparaison « parfaitement exprimée » entre la glande pinéale et le pénis, et figure X sur la table X du livre III, où la glande pinéale est désignée par la lettre H – que Descartes utilise dans *L'Homme* –, les lettres D et E désignant les « *testes* » (testicules) du cerveau, tandis que les « *nates* » (fesses) sont indiquées sous les lettres F et G (voir aussi p. 602). La dénomination actuelle de *testes* et *nates* est : colliculi supérieurs et inférieurs ou tubercules quadrijumeaux. Sur ces points, cf. Annie BITBOL-HESPÉRIÈS, *Le Principe de vie chez Descartes*, Paris, 1990, p. 195-202, et l'édition du *Monde* et de *L'Homme* à Paris, Seuil, 1996 qui reproduit la table anatomique de Bauhin et traduit la légende, p. 114-115. Sur les rapports entre ces parties du corps, cf. RIOLAN (fils), *L'Anthropographie*, in *Les Œuvres anatomiques de M. Jean Riolan* (avec un -t final sur le frontispice), trad. P. Constant, Paris, 1629, livre IV, chap. II, p. 582-583. Voir aussi le traducteur des *Institutions anatomiques* de Bartholin (père et fils) et l'ajout de F(anciscus) Sylvius (=Franz de le Boë), qui précise que leurs différences sont plus visibles « aux bêtes qu'aux hommes », cf. *Institutions anatomiques* de Gaspar Bartholin, augmentées (...) par Thomas Bartholin, et traduites, 1647, livre III, chap. VI, p. 340. Voir en outre la remarque de Paré, cf. *Le cinquième livre de l'Anatomie*, chap. VII, in *Les Œuvres*, op. cit., p. CLXXXIII.

23. Cf. *L'Homme de René Descartes et un traité de la formation du fœtus, du mesme autheur, avec les Remarques de Louys de La Forge*, Paris, 1664, p. 311.

24. Cf. REGIUS, *Philosophia naturalis*, Amsterdam, 1661, lib. IV, cap. XVI, p. 365-366, WILLIS, cf. *Cerebri anatome*, Londres, 1664, cap. I, p. 9, cap. II, p. 32, 34, cap. III, légendes des figures III et IV (cerveaux humains), p. 50-52, cap. XIII, figure VIII (cerveau de mouton), p. 167-168, et cap. XIV, p. 173-175, 177, 181.

25. Cf. *L'Anatomie de l'homme selon la circulation du sang et les nouvelles découvertes*, VII^e démonstration anatomique, De la tête et de ses parties, quatrième éd. revue, Paris, L. d'Houry, 1706, p. 470-471.

26. Celui-ci notait : « la plupart de ces termes sont si bas, et si indignes de la partie matérielle de l'homme la plus noble, que je suis aussi étonné du dérèglement de l'esprit de celui qui les a employés le premier, que de la patience de tous les autres, qui depuis si longtemps s'en sont toujours servis. Quelle nécessité y avait-il d'employer les mots de *nates*, de *testes*, d'*anus*, de *vulva*, de *pénis*, puisqu'ils ont si peu de rapport aux parties qu'ils signifient dans l'anatomie du cerveau ? », cf. *Discours de M. Sténon sur l'anatomie du cerveau, à Messieurs de l'Assemblée qui se fait chez M. Thévenot*, Paris, 1669, p. 28. La critique de Sténon, restée isolée, est d'autant plus surprenante que la tradition anatomique ne méprisait pas les organes liés à la génération, cf. BAUHIN, *Theatrum anatomicum*, I, cap. XXXII, p. 198-210, et cap. XXXIII, p. 210-214, voir aussi REGIUS, *Philosophia naturalis*, op. cit., lib. IV, cap. III, p. 272.

brane choroïde, situés autour du cristallin, disposés en rayon et possédant de minuscules vaisseaux qui secrètent l'humeur aqueuse. Cette humeur est très abondante chez les oiseaux. Le nom de procès ciliaires vient de leur ressemblance avec les cils, or les oiseaux n'ont pas de cils. Sur les particularités anatomiques de la tête des oiseaux, cf. ARISTOTE, *Histoire des animaux*, II, 12, 504a 20-25, éd. Tricot, Paris, Vrin, 1957, tome I, p. 135. Selon Belon, l'absence de cils est une des « choses qui leur sont particulières », cf. *L'Histoire de la nature des Oyseaux*, op. cit., I, chap. X, p. 34-35.

(g) AT XI, 587-589, extrait d'un fragment issu d'un *Abrégé d'observations anatomiques concernant les parties contenues dans le ventre inférieur*²⁷, 1637, lié à la lettre à Huygens du 20 décembre 1637 (AT I, 507) : « Has omnes peritonaeum involvit, quod constat membrana satis valida dupli, interiori et exteriori²⁸, / AT XI, 588 /inter quas renes et arteria magna et vena cava collocantur; item productiones fecundas habet, quibus vasa spermatica, praeparantia ac deferentia, involvuntur » : « Toutes ces parties sont enveloppées dans le péritoine, qui consiste en une membrane double assez forte, interne et externe, entre lesquelles sont placés les reins, la grande artère (= nom traditionnel de l'aorte) et la veine cave/; de même, il a des productions secondes qui entourent les vaisseaux spermatiques, préparatoires et déférents. » – AT propose de lire « *fecundas* » plutôt que « *secundas* » écrit dans le *Ms*. La graphie « *foecundas* » est pourtant plus fréquente dans les textes embryologiques latins²⁹. Il convient de garder « *secundas* », en liaison avec la principale source anatomique cartésienne. Le péritoine est une membrane avec plis qui tapisse la cavité abdominale et se replie pour envelopper les viscères. Il se caractérise par ses « *productions* », qui sont le nom donné aux plis et replis qui enveloppent les viscères. Les « *productions secondes* » dont il est ici question sont des replis allongés, des prolongements du péritoine, dans sa partie inférieure. Ces productions sont doubles et enveloppent les vaisseaux sanguins liés aux organes de la génération chez l'homme³⁰. Les autres productions servent d'attache et sont les ligaments formés par des replis du péritoine. Or Descartes a déjà évoqué la principale production ligamenteuse, en citant, lors de son observation du foie d'un jeune veau (AT XI, 555), le ligament du péritoine, à savoir le ligament suspenseur (ou falciforme) du foie qui est un long repli péritonéal³¹.

h) AT XI, 607 : « *Mulier singulis septem diebus haemorrhagia laborans* » : « Une femme affectée d'*hémicrânie* tous les sept jours. » – Nous ne suivons pas la conjecture d'AT qui propose de lire « *haemorrhagia* », alors que le *Ms* « donne quelque chose

27. Le « ventre inférieur » désigne l'abdomen, le corps humain étant alors divisé en trois « ventres » ou trois « cavités remarquables », les deux autres étant le « ventre du milieu » : le thorax et le « ventre supérieur » qui désigne la cavité de la tête. Le « ventre inférieur » contient les parties « nourricières », liées à la nutrition et les parties « génératives », destinées à la génération.

28. Cf. AT : *sic* dans le *Ms*, et non *exteriori*, comme *interiori*.

29. Voir par exemple, Fabricius d'ACQUAPENDENTE, *De formatione ovi et pulli*, II, cap. II, p. 36, p. 38.

30. Cf. BAUHIN, *Theatrum anatomicum*, I, cap. IX, *De peritonaeo*, p. 65-70, et notamment p. 67-68, avec renvoi à la table 8, en regard de la p. 60; et sur les vaisseaux spermatiques du mâle, qui sont les uns *praeparantia*, les autres *ejacularia*, cap. XXV, p. 172-176.

31. « *Ligamentum e peritoneo, suspensorium dictum, venae quoque umbilicali adhaerbat* » : « À la veine ombilicale adhérait le ligament du péritoine, dit suspenseur » (AT XI, 555). Sur ce ligament, voir aussi *Gen. An.*, AT XI, 527. Cf. BAUHIN, *Theatrum anatomicum*, I, cap. XLIV, p. 285, et RIOLAN (fils), *L'Anthropographie*, II, chap. x, p. 223.

comme *hemocrania* [?]. Certes, les règles, leur régularité, leur suppression, sont commentées depuis le traité hippocratique *Des maladies des femmes, De morbis mulierum* (lib. I et II), avec une insistance plus grande sur les affections causées par une absence de règles. Le § 5 du livre I évoque cependant des règles « plus fréquentes qu'il ne faut », ce qui entraîne pâleur, affaiblissement du corps et risque d'inaptitude à la conception, voire mort. Mais ce n'est pas ce dont il s'agit ici, puisque la consultation du manuscrit nous a permis de lire « *hemicrania* », terme qui figure, par exemple, chez Fernel, qui oppose la douleur de toute la tête, *cephalea*, à celle qui est localisée dans une partie de la tête ou une moitié du crâne, comme l'indique l'étymologie, *hemicrania*³². Le terme *hemicrania* est présent dans l'édition latine des *Oeuvres d'Ambroise Paré*³³. Bauhin mentionne l'*Hemicrania*, en liaison avec les nerfs de la « sixième paire » (classification traditionnelle correspondant au nerf vague) au niveau de l'estomac et leurs rameaux allant à la rate et qui, lésés et affectant le cerveau, troublent notamment le fonctionnement de l'estomac³⁴.

Annie BITBOL-HESPÉRIÈS

III. MANUSCRITS CARTÉSIENS À LA KONGELIGE BIBLIOTEK DE COPENHAGUE

Le département des manuscrits de la Bibliothèque Royale de Copenhague conserve trois documents manuscrits de grande importance pour l'histoire de la première diffusion de la pensée cartésienne. Nous donnons ici la liste des textes ainsi que les premiers résultats d'une recherche encore en cours qui s'achèvera par l'édition des pièces [B] et [C] :

[A] *Copie de la lettre d'un amy à Tours du 8 Juill. 1654 sur la Philosophie de Mr Descartes appliquée au sujet du Saint Sacrement.* 238 pages, reliure en basane de l'époque, in 4°.

[B] *Didacta in Meditationes Cartesii.* 211 pages, reliure moderne, in 4°.

[C] *Annotata ad Principia Philosophica Rev. Des-Cartes, excerpta in collegio, habitu sub Joh. de Raei, inchoato die 1. Maij 1658, finito die 20. Decembris.* 571 pages, reliure en parchemin, in 4°.

[A] Il s'agit d'une copie de la correspondance entretenue par Claude Clerselier avec l'avocat Denis de Tours et le père François Viogué au sujet de l'explication cartésienne de l'Eucharistie. Ces textes sont déjà connus par d'autres sources manuscrites : ils correspondent aux items 14-22 du manuscrit 366 de la Bibliothèque municipale de Chartres³⁵, aux pages 17-234 du recueil f. fr. 13262 et aux pages 251-299 du recueil f. fr. 15356 de la Bibliothèque nationale de France. Les pièces s'ordonnent comme suit :

32. Cf. FERNEL, *Universa Medicina*, De partium morbis et symptomatis, cap. I, Paris, 1578, p. 254.

33. Elles furent traduites par Guillemeau en 1582 et plusieurs fois rééditées, cf. *Opera*, lib. XVI, cap. IIII, *op. cit.*, p. 469. Sur l'hémicrânie et son synonyme migraine, voir l'édition française des *Oeuvres de Paré* de 1585, 18^e livre *Des Gouttes*, chap. VI, *Des signes que la fluxion vient du cerveau*, p. VI.^cLXXII et 17^e livre, *De plusieurs opérations de chirurgie*, chap. IIII, p. VI.^cIII.

34. Cf. *Theatrum anatomicum*, éd. 1605, I, cap. XLVI, p. 313, et voir aussi p. 308.

35. Inventaire du manuscrit 366 de la bibliothèque municipale de Chartres, dans J.-R. ARMOGATHE, *Theologia cartesiana. L'explication physique de l'Eucharistie chez Descartes et dom Desgabets*, La Haye, Martinus Nijhoff, 1977, p. 127-132. Pour une transcription de ces

- 1) *Copie de la lettre d'un mien amy advocat demeurant a Tours du 8 juillet 1654 sur la Philosophie de Monsieur Descartes appliquée au sujet du Sainct Sacrement*
- 2) *Reponse*
- 3) *Reponse que jay faite a la precedente lettre de ce mien Amy du 30 juillet 1654*
- 4) *Obiections qui m'ont este proposées par un sçavant Personnage au sujet du Sainct Sacrement contre l'opinion de M Descartes qui constitue l'essence du corps en l'estendue, en longueur, largeur et profondeur*
- 5) *Copie de la premiere lettre que J'ay écrittre le 22 May 1654 Servant de preparation a la Response aus susd. Difficultez*
- 6) *Copie d'une lettre écrite a un mien Amy*
- 7) *Copie de la seconde lettre escritte le 5 juin pour satisfaire aux difficultés precedentes*
- 8) *Copie de deux lettres qui m'ont esté envoiées par le R. P. V pour reponse a mes deux precedentes a la Haye en Hollande le 25 juin 1654.*
- 9) *Reponse aux deux lettres precedentes Escrittes a Paris le 6 Nov. 1654.*

C'est après 1752 que le volume provenant de la collection de Hans Gram (1685-1748), professeur de grec à l'Université de Copenhague, archiviste d'état et historien royal, est introduit à la Kongelige Bibliotek. La collection de manuscrits du savant est rachetée aux enchères par la Bibliothèque Royale sous l'impulsion de Jacob Langebeck (1710-1775), élève et successeur de Gram au poste de bibliothécaire royal³⁶. Bien qu'il soit impossible de déterminer l'origine exacte de ce document, on peut toutefois comprendre la raison de sa présence dans le fond des chartes appartenues à Hans Gram, l'intérêt de celui-ci pour la civilisation francophone ne faisant aucun doute. Comme en témoigne son biographe et frère cadet Laurentius, l'érudit est lié depuis sa jeunesse à l'église réformée française établie à Copenhague en 1685, aussitôt après la révocation de l'Édit de Nantes³⁷; sa correspondance témoigne d'ailleurs de sa maîtrise de la langue française.

La transcription, œuvre d'un copiste inconnu, est très lisible. À partir de la cinquième pièce, une deuxième main contemporaine a raturé des lignes et ajouté des corrections beaucoup moins claires. On remarque notamment la correction systématique des références à Descartes à la troisième personne et leur substitution par des formules à la première personne dans le but d'attribuer à Descartes lui-même les arguments de Clerselier (« moi » au lieu de « M. Descartes », « Mes *Principes* », au lieu de « *Les Principes de la Philosophie* »). Si le but de ces corrections n'est pas clair, elles ont toutefois induit en erreur le bibliothécaire qui, dans la notice figurant sur la page de garde, désigne Descartes comme l'auteur des corrections : « Ce qui est écrit

textes v. S. AGOSTINI, *Claude Clerselier editore e traduttore di René Descartes*, Lecce, Conte, 1999, p. 61-63, 223-283.

36. H. ILSØE, *Det Kongelige Bibliotek i støbeskeen. Studier og samlinger til bestandens historie indtil ca. 1780*, København, Det kongelige Bibliotek Museum Tusculanums Forlag, 1999, p. 435.

37. *Vita Johannis Grammi, Jans Grams Lavned*, Udgivet af det kongelige Danske selskab for fædrelandets historie, i kommission hos Gyldendal, København, p. 35. V. aussi D.L. CLEMENT, *Notice sur l'église réformée française de Copenhague*, Copenhague, Paris et Strasbourg, Imprimerie de L. Klein, 1870.

à la marge, ou rayé et corrigé dans le texte par-cy par-là, est de la main de M. Descartes. » Les lettres datent pourtant de 1654.

Comme l'ont montré J. Beaude et P. Costabel³⁸, dans la pièce 6 Clerselier a copié des morceaux de la lettre de Descartes à *Mesland* du 9 janvier 1645³⁹ ainsi que quelques pages d'une lettre à Clerselier du printemps 1646⁴⁰ qui autrement serait restée dans l'ombre. La copie de Copenhague ne comporte que la section D selon la division en paragraphes de Costabel.

La recherche historique sur l'activité de Clerselier se trouve confrontée au paradoxe de devoir constater la diffusion considérable du dossier manuscrits portant sur l'explication cartésienne de l'Eucharistie, sans pouvoir néanmoins trouver aucun témoignage externe dans les auteurs concernés. Cependant l'analyse interne des documents a déjà fourni quelques résultats, dont le plus important est la reconnaissance de la supériorité de f. fr. 13262 sur Chartres 366⁴¹. D'autres indices pourraient émerger d'un examen des variantes, lequel semble devoir commencer par la longue lettre du 6 novembre 1654 (numéro 9), c'est-à-dire par la pièce qui varie le plus dans les sources disponibles. La copie de Copenhague et f. fr. 15356 présentent une conclusion d'environ dix pages, absente dans Chartres 366 et qui est substitué par un résumé dans f. fr. 13262.

Le document [B] provient de la collection privée du ministre danois Otto Thott (1703-1785) et est entré dans les collections de la Bibliothèque Royale deux ans après la mort de celui-ci. Le manuscrit porte la transcription d'un cours sur les *Meditationes* dicté par le professeur de Leyde Johannes de Raey. L'intitulé « de Roÿ » gravé sur la reliure moderne est erroné et doit sans aucun doute être corrigé en « de Ray ». La graphie des noms néerlandais étant assez variable, les formes « de Raey », « de Raei », ou le latin « Raeius » paraissent être les plus communes ; la graphie « de Ray » est cependant attestée au moins dans un cas, chez Ludovicus de Wolzogen⁴². Ce commentaire de la philosophie première cartésienne semble compatible sous plusieurs aspects avec la théorie des *præcognita* développée par de Raey dans ses ouvrages. Mais si l'attribution ne soulève aucun doute, cela est dû notamment à une note de la page 37, où se trouve une incontestable allusion à un ouvrage de l'auteur. La même main a ajouté en marge du commentaire la référence « Cicero Tusc. Quest. vide etiam Augustinum de Civitate Dei haec omnia tradidit de Ray in Principiis suis Cap. de Materia subtili ». On évoque assurément la première disputation *De materia subtili* parue dans la *Clavis philosophiae Aristotelico-cartesiana* que de Raey avait publiée en 1654⁴³. Cette disputation développe en effet une critique de la définition

38. J. BEAUDE, « Une page inédite de Descartes », *Archives de Philosophie*, 34, 1971, p. 47-49.

39. AT IV, 163, l. 24 - 165, l. 6.

40. AT IV, p. 742-744.

41. *Ibid.*, 746

42. Sur la variabilité des formes néerlandaises et latines des noms, voir T. VERBEEK, *Descartes and the Dutch*, Carbondale & Edwardsville, Southern Illinois University Press, A note on the Spelling of Proper Names, p. x. Cf. Ludovicus WOLZOGEN, *Oratio funebris in decessum illustris et amplissimi viri Nicolai Tulpii*, dans Nicolaus TULPIUS, *Observationes medicæ*, Editio nova libro quarto auctior, Lugduni Batavorum, apud Georgium Wishoff, 1738, p. 23.

43. Johannes DE RAEY, *Clavis philosophiae naturalis seu introductio ad naturae contemplationem, Aristotelico-Cartesiana*, Lugduni Batavorum, ex officina J. & D. Elsevier, 1654, p. 125-137.

de l'esprit en tant que matières subtile, ce qui est en parfaite cohérence avec le passage de la *Synopsis* des *Meditationes* commenté dans cette page⁴⁴.

La p. 19 atteste que de Raey avait pris connaissance de l'*Entretien avec Burman*⁴⁵. On y trouve en effet une paraphrase de Descartes expliquant le passage de la *Meditatio I* « Quidquid hactenus ut maxime verum admisi, vel a sensibus vel per sensus accepi⁴⁶ »; cette paraphrase est même précédée d'une claire allusion à l'origine orale de cette interprétation : « Ita rogatus ipse explicavit author à *Sensibus et per sensus* hoc est vel propria sensuum perceptione vel experientia gnovi, vel auditu ab aliis accepi⁴⁷ ».

Le manuscrit [C] est constitué de notes d'un cours privé consacré par de Raey à la *Dissertatio de methodo* et aux *Principia Philosophiae*. Le texte, distribué sur deux colonnes, comporte des courtes *Analysis textus*, c'est-à-dire des remarques d'ordre linguistique, et des commentaires philosophiques. Deux ou trois mots de Descartes soulignés au crayon permettent au lecteur de reconnaître le texte qui fait l'objet de la note dictée par le professeur.

Le cours comporte :

- 1) *Ad dissertationem de Methodo*, p. 3-97 (205 entrées numérotées)
- 2) *Annotata ad Principia I*, p. 98-227
- 3) *Annotata ad partem secundam*, p. 228-314
- 4) *Annotata ad partem tertiam*, p. 315-448
- 5) *Ad partem IV*, p. 449-571

Ce document donne un témoignage important de l'activité de Raey au cours de la période suivant la publication de sa *Clavis philosophiae aristotelico-cartesiana* et précédant son arrivée à l'*Athenaeum illustre* de Amsterdam (1669)⁴⁸. Si les registres de l'Université signalent un cours de physique que le professeur aurait dispensé pendant le semestre d'été de l'année 1658⁴⁹, le manuscrit de Copenhague témoigne plutôt d'une activité d'enseignement privé. L'édition des *Principia* commentée est la cinquième, parue chez les Elzeviers en 1656⁵⁰. Cette édition, revue et corrigée par de Raey et van Schooten⁵¹, diffère des précédentes tant sur le plan de la pagination

44. « Primum autem et præcipuum quod prærequiritur ad cognoscendam animæ immortalitatem, esse ut quam maxime perspicuum de ea conceptum, et ab amni conceptu corporis plane distinctum, formemus: quod ibi factum est. Præterea vero requiri etiam ut sciamus ea omnia quæ clare et distincte intelligimus, eo ipso modo quo illa intelligimus, esse vera » AT VII, 13, l. 5-13.

45. AT V 144.

46. AT VII 18, l. 15-16.

47. Cf. le texte de l'*Entretien* : « A sensibus videlicet visu, quo colores, figuræ et similia omnia percepit; præter illum autem accepi reliqua per sensus, scilicet per auditum, quia ita a parentibus, præceptoribus aliisque hominibus accepi et hausi ea quæ scio », AT V, 146

48. D. VAN MIERT, *Humanism in an age of Science. The Amsterdam Athenaeum in the Golden Age, 1632-1704*, Leiden-Boston, Brill, 2009, p. 197.

49. P. C. MOLHUYSEN, *Bronnen tot de Geschiedenis der Leidsche Universiteit*, 'S-Gravenhage, Martinus Nijhoff, 1913, t. 3, p. 76.

50. R. DESCARTES, *Principia Philosophiae, nunc demum hac Editione diligenter recognita, et mendis expurgata*, Amstelodami, apud Ludovicum et Danielem Elzeviros, 1656.

51. M. OTEGEM, *A Bibliography of the Works of Descartes (1637-1704)*, Utrecht, Zeno, 2002, p. 270-272.

que du texte. Elle s'inscrivait dans un projet d'édition de l'*Opera omnia* qui devait paraître sous la direction du professeur de Leyde mais n'a jamais été achevée⁵². Le manuscrit est une preuve importante du travail à la fois philologique et exégétique de Raey sur le texte cartésien ; une comparaison entre ce cours et les deux autres déjà connus devrait permettre de mieux comprendre les développements de la pensée et de la didactique de l'auteur⁵³.

Le document faisant partie du fond *E donatione variorum* a été légué à la Bibliothèque de l'Université de Copenhague par la fille de Caspar Bartholin (1655-1738), Else Magdalene (1680-1763), qui a été mariée d'abord au savant Ole Christensen Rømer (1644-1710), puis à son cousin Thomas Bartholin (1690-1737). Nous n'avons pas d'indices ni sur l'origine de ce cours ni sur le destinataire des leçons de Raey. Cependant, il n'est pas étonnant de voir figurer ce manuscrit parmi les documents légués par un descendant de la famille Bartholin, cette dernière ayant joué un rôle considérable, et pas seulement dans l'académie danoise. Il suffit de penser aux deux oncles cartésiens d'Else Magdalene : le médecin Thomas (1616-1680), qui a sans doute connu Descartes pendant son séjour à Leyde entre 1637 et 1640 et Rasmus (1625-1698), qui a collaboré à l'édition latine de la *Géométrie* avec ses *Principia matheseos universalis*⁵⁴. Le département des manuscrits conserve également une version en danois de ce dernier ouvrage intitulée *Principia Matheseos universalis, ell. Indgang til at forstaae med hvad Orden Cartesii Geometrie er skrevet*. Le document provenant du fond Thott paraît être une traduction faite sur l'imprimé latin.

Pour conclure, on rappellera les deux extraits manuscrits de deux lettres de Descartes à Mersenne contenus dans la collection *Bøllings brevsamling*⁵⁵ ainsi que le groupe de sept lettres de Descartes à Elisabeth datant de 1645 dont des copies semblables peuvent être repérées dans les bibliothèques de Marbourg et d'Hanovre⁵⁶. Tout comme ces copies, celles de Copenhague n'ont certainement pas été tirées de l'édition Clerselier⁵⁷.

Domenico COLLACCIANI (*Mathesis*, République des savoirs, USR 3608)

52. *Ibid.*, p. 687-689.

53. Cf. T. VERBEEK, « Les *Principia* dans la culture néerlandaise du XVII^e siècle », J.-R. Armogathe, G. Belgioioso (a c. di), *Descartes : Principia Philosophiae (1644-1994) Atti del Convegno per il 350° anniversario della pubblicazione dell'opera*, Napoli, Vivarium, 1996, p. 707-708.

54. R. BARTHOLIN, *Principia matheseos universalis seu introductio ad geometriæ methodum Renati Des Cartes*, Lugduni Batavorum, ex officina Elsevirorum, 1651. Le texte sera réimprimé en 1661 dans le deuxième volume de la traduction latine de la *Géométrie*, cf. OTEGEM, *A Bibliography*, op. cit., p. 123-129. Pour un dossier concernant les frères Bartholin voir AT V, 567-569.

55. *Descartes à Mersenne*, fin novembre 1633, AT I, 270 et *Descartes à Mersenne*, avril 1634, AT I, 284.

56. Cf. AT IV 666-667.

57. V. Jens GLEBE-MØLLER, « Descartes på det Kongelige Bibliotek », *Fund og Forskning*, 43, 2004, p. 117-126. Je remercie Erik-Jan Bos pour ces références.

IV. SUR UN MANUSCRIT DU COURS DE MORALE DE RÉGIS

Sylvain Matton a récemment découvert et acquis un manuscrit dont la page de titre annonce « La morale / ou / les devoirs de l'homme raisonnable, de l'homme civil et de l'homme chrestien / Composée par M. de R. / M.DC.LXXXII. » Il s'agit là d'une première version, jusqu'ici inconnue, du cours de morale de Pierre Sylvain Régis (1632-1707), publié en 1690 dans son *Système de philosophie, contenant la logique, la métaphysique, la physique et la morale* paru à Paris et immédiatement réédité sous le titre de *Cours entier de philosophie ou Système général selon les principes de M. Descartes, contenant la logique, la métaphysique, la physique et la morale* (Amsterdam, 1691). On distingue dans ce manuscrit deux mains. La première est celle du copiste, qui paraît avoir d'abord transcrit une première version du cours de morale, puis avoir complété sa transcription sur une autre version, postérieure. Ce manuscrit représente donc deux états successifs de la Morale de Régis précédant la parution de son ouvrage majeur. La seconde main est celle d'un lecteur du XVII^e siècle qui a confronté le manuscrit avec l'imprimé, en indiquant les variantes majeures, les chapitres de la version manuscrite supprimés dans la version imprimée, et en recopiant dans un cahier placé en fin de volume les chapitres de la version imprimée qui ne figurent pas dans la version manuscrite.

Cette version de 1682 de *la Morale* va faire l'objet d'une prochaine publication dans la collection « Anecdota » (Paris, Séha – Milan, Archè), où ont déjà paru la *Physique nouvelle* de Rohault et les écrits de Chandoux. Elle sera accompagnée, selon l'usage de la collection, de plusieurs études portant sur Régis et sa morale, son rapport à Hobbes ainsi qu'aux cartésiens par rapport auxquels il se situe, tels Malebranche, Arnauld ou Nicole. Cette publication permettra aux chercheurs d'appréhender l'évolution de la pensée de celui que Pierre-Daniel Huet nommait le « prince des cartésiens ».

Xavier KIEFT

V. PETER SLEZAK, INTERLOCUTEUR ANONYME DE JAAKKO HINTIKKA

Le dernier numéro des *Cahiers de philosophie de l'Université de Caen* (mars 2014, n° 50) consacré aux « *Figures du cogito* » contient un article de Jaakko Hintikka dans lequel ce dernier met en rapport la logique analytique à l'œuvre dans le *cogito* avec la réflexion déployée dans l'établissement de la preuve du théorème d'incomplétude de Gödel. Au début de son article, le professeur Hintikka remercie un auteur anonyme ayant jadis soumis à la revue *Synthese* dont il était alors le directeur un article dans lequel étaient mises en relation la structure du *cogito* et l'argumentation Gödel. À la parution de la revue, le professeur Peter Slezak (University of South Wales, Sydney) s'est signalé comme étant l'auteur anonyme salué par J. Hintikka. Son article « *Descartes' Diagonal Deduction* », d'abord paru dans le *British Journal for the Philosophy of Science* (1983, 34; pour sa reprise et la discussion qu'il a suscitée, cf. la *Bibliographie cartésienne (1960-1996)*, n° 3697), met bien en œuvre la perspective concernée, tout en discutant les lectures entreprises depuis 1962 par J. Hintikka. Il a été complété en 2010 par « *Doubts about Descartes' Indubitability: The Cogito as Intuition and Inference* » (*BC XLI*, 3.1.109.). Ces deux textes gagneraient à être lus en regard des « *Figures du cogito* » et des études de J. Hintikka. Il

convient également ici de saluer leur auteur, désormais tiré d'un injuste anonymat, pour sa générosité et sa vigilance intellectuelles.

Xavier KIEFT

VI. SUR LES LETTRES CDLXXVI TER ET QUATER D'AT (CLERSELIER, T. II, XXIII ET XXIV)

Considérées encore comme des « énigmes » par Ch. Adam en 1897⁵⁸, les deux dernières lettres de la série dite A du tome II de *Lettres de Mr Descartes* éditées par Clerselier n'ont cessé de susciter des réflexions de la part des éditeurs contemporains de D.

En 1936, C. de Waard se rendit compte que ces deux textes étaient en réalité des mosaïques créées par Clerselier à partir de « fragments écrits par Descartes à des époques différentes » et adressés à « des savants divers⁵⁹ ». L'historien des sciences néerlandais mit aussi en cause le fait que l'original des deux lettres eût été écrit intégralement en latin, ainsi que le laissait supposer l'indication de Clerselier, « version », apposée en tête des deux lettres publiées en français. En fait, de Waard avait devant lui un lacis de problèmes que Ch. Adam et P. Tannery n'avaient pu démêler. Tout d'abord, les éditeurs des *Oeuvres complètes* décidèrent de publier le texte des deux lettres d'après l'édition latine parue à Amserdam en 1668 (vol. II, p. 102-109), s'autorisant du choix que Ch. Adam avait défendu dans son Introduction au volume I de la *Correspondance* de donner le texte latin paru chez Elzevier des 22 lettres du second tome à propos desquelles Clerselier avait marqué qu'il s'agissait d'une version⁶⁰. Puis, bien qu'ils aient soupçonné se trouver devant un amalgame de « pièces de dates différentes », ils publièrent le texte des deux lettres en bloc, sans faire de coupures chronologiques et sans faire l'hypothèse qu'elles puissent avoir plusieurs destinataires. Ce dernier choix entraîna une troisième et une quatrième décisions, consistant à identifier le destinataire des deux lettres à William Boswell, ambassadeur résident de Charles I^e d'Angleterre à la Haye de 1632 à 1649, sur la base de la question de D. portant sur William Harvey⁶¹, et à dater les deux lettres de 1646, sur la base du jugement de D. au sujet des *Fundamenta Physices* de Regius⁶², parus en 1646⁶³. Dans la nouvelle édition qu'il donna avec Gérard Milhaud, en 1936 (pour le tome I), Charles Adam distingua pour ces deux lettres 8 fragments différents qu'il data d'époques différentes allant de 1631 à 1638, provenant de lettres toutes adressées à Mersenne⁶⁴. – Dans sa monumentale édition de la *Correspondance* de Mersenne, de Waard déclara qu'il fallait préférer le texte français de Clerselier au texte latin de l'édition d'Amsterdam et osa découper les deux lettres de Clerselier en neuf fragments ; il en publia six, considérant les trois autres comme n'étant pas adressés à Mersenne. Les six fragments publiés dataient des années 1630-1635 et sont minu-

58. AT I XXIX.

59. CM II 602.

60. AT I XXVI-XXVII.

61. AT IV 699,23 – 700,10.

62. AT IV 691.

63. AT IV 684-685.

64. AM I 397-423.

tieusement annotés et mis en rapport avec les ouvrages que Mersenne fit imprimer à la même époque et avec différentes lettres qu'il échangea avec d'autres correspondants. Certains rapprochements que de Waard fait entre des paragraphes des lettres de D. et des points développés par Mersenne dans les deux tomes de son *Harmonie universelle* ainsi que des notations du *Journal* de Beeckman sont saisissants. – Dans la nouvelle présentation de l'édition AT à laquelle il contribua, P. Costabel signalait dès le tome I, en 1969, la nécessité de découper les deux lettres en un nombre de fragments dont il se réservait de donner « le tableau global⁶⁵ » au volume IV. Quelques années plus tard, cependant, tout en évoquant la solution avancée par de Waard comme lui paraissant « la plus prudente et comme la mieux fondée », Costabel restait dans l'indécision, affirmant que l'on ne saurait décider quels sont les « compléments en français » dont Clerselier aurait disposé pour les placer dans son montage. Lorsqu'il en vint au découpage des lettres de Clerselier, Costabel affirma clairement qu'il conviendrait de l'éviter afin de préserver « les groupements initiaux⁶⁶ ». Pour la datation, il était d'avis que ces deux lettres (excepté quelques passages, notamment un parallèle à un passage de la lettre à Pollot du 30 novembre 1643) devaient être datées des années 1635-1636, lorsque la correspondance de D. et Mersenne présente une lacune majeure, et qu'il convenait de reconnaître dans le groupement de Clerselier « des lambeaux de ce qui faisait défaut⁶⁷ ». Même les fragments que de Waard datait de 1630 pouvaient « plus facilement » être attribués à cette période. – L'édition de la *Correspondance* publiée aux éditions Bompiani par l'équipe dirigée par G. Belgioioso reprend le texte d'AT (optant pour le texte de l'édition latine d'Amsterdam) et gardant le groupement de Clerselier, indiquant pour la datation la solution de P. Costabel. Enfin, dans son édition de 2013, J.-R. Armogatthe a suivi le découpage et l'attribution de AM, en proposant comme datation les années 1635-1636.

Durant notre élaboration de la traduction roumaine de la *Correspondance* intégrale de D.⁶⁸, nous avons été amenés à faire des choix explicites sur le même faisceau de problèmes.

1) *Langue*.— S'agissant de la langue à préférer dans l'édition du texte des deux lettres, les recherches récentes ont montré que la décision d'AT, consistant à privilier systématiquement le texte de l'édition latine pour les 22 lettres dont Clerselier marqué dans son tome II qu'il s'agit d'une version, est trop hâtive⁶⁹. En effet, parmi ces 22 lettres, on a pu démontrer pour certaines que le texte de l'édition latine est une retraduction de la version française de Clerselier⁷⁰. Le rédacteur de l'édition d'Amsterdam a sans doute eu accès à des copies de lettres latines qui circulaient aux Provinces-Unies, mais certainement pas à des originaux qu'aurait eus Clerselier à

65. AT I 666.

66. AT IV 815.

67. AT IV 815-816.

68. Un premier tome déjà paru, couvre la période 1607-1638: René DESCARTES, *Corespondența completă*, volumul I (1607-1638), ediție îngranjită de Vlad Alexandrescu, introducere de V. Alexandrescu, traducere din franceză, latină și neerlandeză de V. Alexandrescu, R. Arnăutu, R. Lazu, C. C. Pop, M.-D. Vadana, G. Vida, Iași, București, Editura Polirom, 2014.

69. VERBEEK *et al.*, 2003, p. XXIII.

70. D. à Van Buitendijk, de 1642-1649, VERBEEK *et al.*, p. 174-176.

Paris. Notre travail de traduction nous a convaincus que ces deux lettres sont un montage fait par Clerselier de fragments de lettres de dates différentes. Clerselier note pour les deux qu'il s'agit d'une version, et on devrait donc penser qu'au moins une partie du texte des deux lettres était en latin. Évidemment, il conviendrait de se demander, avec AT, si l'édition des *Epistolæ* n'en donne pas le texte latin original. Mais dans la mesure où l'édition latine respecte scrupuleusement le montage réalisé par Clerselier, en donnant le même découpage en paragraphes, dans le même agencement, nous croyons qu'il faut soutenir que l'édition latine a simplement traduit du français en latin les deux lettres telles qu'elles étaient publiées par Clerselier, et donc, s'il y a eu des paragraphes en latin dans les minutes, l'édition latine en a donné une retraduction latine d'après le français. Par conséquent, même si le texte de Clerselier est, par fragments, une traduction, il est plus proche du texte original de D. que celui en latin de l'édition latine. Cela est confirmé par un fait qui n'a pas été observé jusqu'à présent : dans l'édition de Clerselier, un passage se répète, Clerselier II 156 et II 529, qui, dans l'édition latine est traduit différemment les deux fois EL II 103 et II 379 (AT IV 687 ll. 5-13 AT I 341 ll. 8-16). Cela prouve que ce passage dans Clerselier est bien l'original et que l'édition latine en donne une traduction. Par conséquent, dans Clerselier II 156 se trouve bien l'original français.

2) *Découpage*.— Il est nécessaire d'admettre que tous les paragraphes des lettres CDLXXVI *ter* et *quater* d'AT ne datent pas de la même époque, ainsi que l'ont déjà vu AT, CM, AM et B. Ainsi, la discussion autour du statut épistémologique de la « supposition » de la matière subtile dans les *Météores* et dans la *Dioptrique*⁷¹ doit bien évidemment être postérieure à la publication des *Essais*. La réaction à chaud concernant la parution du livre d'un certain « N »⁷² ressemble presque à l'identique à des passages des lettres de D. à Mersenne et à la Princesse Elisabeth et font penser qu'il ne peut s'agir que des *Fundamenta Physices* publiées par Regius en 1646. Enfin, la satisfaction de D. d'avoir engagé beaucoup de personnes à l'occasion d'une affaire qui le concernait⁷³ rappelle étrangement le même sentiment qu'il exprimait dans une lettre à Pollot du 30 novembre 1643⁷⁴. Ces faits, bien qu'ayant été remarqués par AT, n'ont pas conduit au découpage des lettres de Clerselier dans cette édition, même si ce fut le cas dans de nombreuses situations analogues. Cela nous amène à refuser le compromis de P. Costabel, pensant que la plupart des fragments dateiraient d'une unique période s'étendant sur un an ou deux (1635-1636), et conservant l'unité des deux lettres au nom du fait que Clerselier aurait sauvé ces « lambeaux » de la « lacune » de ces années (AT IV 816). Nous sommes bien plus près de la solution de Cornelis de Waard, consistant à tirer les conséquences de la division des deux lettres de Clerselier par fragments en vertu des ressemblances de différents passages avec diverses positions exprimées par D. tout au long de sa correspondance. Le tableau ci-contre résume nos conclusions.

Le premier des trois paragraphes du fragment 1 reprend clairement une application du principe que D. avait formulé dans ses études de statique au levier. De Waard avait d'ailleurs saisi l'affinité conceptuelle de ce paragraphe avec les lettres de

71. Clerselier II 158 (fr.), AT IV 689, 8-17 (lat.).

72. Clerselier II 160 (fr.), AT IV 691, 17-21 (lat.).

73. Clerselier II 159 (fr.), AT IV 690, 29-691, 4 (lat.).

74. AT IV 55, 9-16.

N°	CDLXXVI ter (AT) xxiii (Clerselier)	Destinataire	Date proposée	Observations
1	AT IV 685, l. 1 à p. 686, l. 17	Mersenne	Août 1638	Référence à « mon principe », présenté dans les lettres à Mersenne, du 13 juillet 1638 (AT II 228, ll. 10-16), et à Mersenne, du 12 septembre 1638 (AT II 353, ll. 8-16)
2	p. 686, l. 18 à p. 687, l. 4	Mersenne	2 ^e moitié août 1630	Identification du personnage de Beeckman ; postérieur à la visite de Mersenne chez Beeckman
3	687, l. 5 à 688, l. 21	Mersenne	Fin 1635	Postérieur à une lettre de Mersenne à Gassendi du 17 novembre 1635 (CM V 485-486) ; antérieur à l'expérience balistique de Mersenne du 31 mai 1636 (CM VI 85, note)
4	688, l. 22 à 689, l. 7	Mersenne	Fin 1635	Réponse à une question posée à propos du contenu du fragment n° 3
5	689, l. 8 à 690, l. 28	X	Début 1638	Fortes analogies avec les lettres à Vatier (AT I 563) et à Reneri pour Pollot, avril ou mai 1638 (AT II 42) Le dernier paragraphe, se référant au Discours, est antérieur à la lettre à Huygens, du 9 mars 1638 (AT II 659-663)
6	690, l. 29 à 691, l. 4	Pollot	30 novembre 1643	Minute (fragment) de la lettre à Pollot, du 30 novembre 1643 (AT IV 55, ll. 9-16)
7	691, l. 5-16	Mersenne?	Fin juin-début juillet 1640 ou début 1638	Le contexte des premières objections contre la Dioptrique par le Père Bourdin ou bien même lettre que le fragment n° 5
8	691, l. 17-21.	X	Octobre 1646	Analogies avec les lettres à Mersenne, du 5 octobre 1646 (AT IV 510, l. 6), à X, du 5 octobre 1646 (AT IV 517, l. 16) et à la Princesse Elisabeth, de mars 1647 (AT IV 625, l. 16 - 627, l. 8)
	CDLXXVI quater (AT) xxiv (Clerselier)			
9	AT IV 694, l. 1 à 697, l. 25	Mersenne	Août 1638	Réponse à des questions faites à propos du contenu du fragment n° 1
10	697, l. 26 – 698, l. 14	Mersenne	Fin 1630 – début 1631	Postérieur à l'affirmation de la lettre à Mersenne, du 23 décembre 1630 (AT I 194, ll. 13-17), antérieur à l'affirmation de la lettre à Mersenne du 13 janvier 1631 [date proposée par Clerselier-Institut et CM], (AT I 222, ll. 13-15)
11	698, l. 15 – 699, l. 22	Mersenne	Janvier 1630	Réponse à un problème traité dans une lettre à Mersenne, du 18 décembre 1629 (AT I 103-104)
12	699, l. 23 – 700, l. 10	Huygens	début février 1638	Partie de la lettre n° xxxiiia (Roth, p. 64-65; AT I 650-651)
13	700, l. 11 – 16	Mersenne	fin 1631	postérieur à un passage de la lettre à Mersenne de [octobre ou novembre 1631], AT I 230, ll. 20-24.

1638, mais préféra néanmoins une date qui nous paraît incongrue (seconde moitié d'août 1630), parce qu'il unifiait ce que nous nommons fragments 1 et 2. Notre solution, qui consiste à distinguer les deux fragments en raison cette affinité conceptuelle, d'une part, et de la référence implicite au moment de la dispute de D. avec Beeckman, d'autre part, permet de rendre compte des deux faits.

Le fragment 2 est évidemment lié au malentendu surgi entre D. et Beeckman à la suite du voyage de Mersenne à Dordrecht, dans la première moitié du mois d'août 1630 et permet d'identifier le personnage caché sous l'initiale B avec Beeckman, et non avec Bannius, ainsi que le proposait l'annotateur de Clerselier-Institut, suivi par AT IV 691, note. Cette identification rejoint de Waard (CM II 608-610) et AM (I 410).

Le fragment 3 discute une série d'expériences faits par Mersenne en préparation de son premier tome de l'*Harmonie universelle*, paru en 1636. Il s'insère assez bien dans la correspondance de Mersenne de la fin 1635 – début 1636. De Waard avait proposé le rapprochement avec deux lettres de Mersenne à Gassendi ainsi qu'avec des passages analogues de l'*Harmonie Universelle* (CM V 582-583). Il fut suivi par P. Costabel, qui aurait volontiers regroupé la plupart des fragments autour de cette époque (AT IV 817). De Waard, cependant, faisait un choix qui nous paraît inutile, celui de donner deux fois les deux premiers paragraphes de ce fragment, touchant la matière subtile et la reflexion de l'arc, en les insérant aussi dans la lettre qu'il considère comme datant de la seconde moitié d'août 1630 (CM II 605) qui correspond à notre fragment 1.

Le second paragraphe du fragment 4 comporte une réponse à ce qui semble une question à propos du paragraphe sur la chute des corps du fragment 3. Cela suffit pour ne pas faire des deux fragments les morceaux d'une seule lettre, comme de Waard l'avait vu (CM V 586). Sa remarque reste tout à fait valable, selon laquelle le paragraphe traitant de l'expérience de la vessie pourrait tout aussi bien appartenir au fragment 3 qu'au fragment 4.

La datation du fragment 5 peut se faire grâce au rapprochement avec la lettre à Vatier du 22 février 1638, dans laquelle D. discute des preuves *a posteriori* de la superposition de la matière subtile dans les *Météores*. Les quelques paragraphes de ce fragment, lus avec attention, pourraient faire penser que nous avons ici un premier jet de réponse à la lettre que D. avait reçue de Vatier, puisqu'il y développe, non seulement la question du statut *a priori* des principes de la physique, mais aussi des considérations sur la vérité d'une théorie sur l'enchaînement méthodique des pensées et sur la valeur des « choses qu'il avance » qui, tout en n'étant peut-être pas « les vrais principes de la nature », sont prouvées comme vraies à partir de leurs conséquences. Ces points seront développés en mettant à profit un arsenal rhétorique impressionnant dans la lettre à Vatier du 22 février 1638, jusqu'à rendre le premier jet non reconnaissable en tant que source. Toutefois, cette hypothèse doit être prise avec précaution, car d'autres lettres traitent également de certains de ces points, comme par exemple les lettres à Morin de 1638.

Le fragment 6 reprend la même idée exprimée par D. dans sa lettre à Pollot, du 30 novembre 1643 (que Clerselier ne connaissait pas), dans laquelle il se félicitait d'avoir engagé plusieurs personnes « à une occasion » connue par l'interlocuteur. Cette occasion est la querelle d'Utrecht et, plus particulièrement, la démarche de D. consistant à faire intervenir l'ambassadeur de France auprès du Prince Frederick-

Henry d'Orange afin d'obtenir des magistrats de la ville d'Utrecht d'apaiser le conflit qui avait surgi au sein de l'Université. Les deux lettres comptent une réflexion sur l'ingratitude aussi bien que sur le bonheur de servir ses amis. Leur texte est à peu près identique, à quelques légères variantes près. On peut donc avancer, sans trop de risque, que le fragment publié par Clerselier est bien une partie de la minute de la lettre envoyée à Pollot, dont Eugène de Budé a retrouvé et publié une copie. Il n'est pas étonnant que Clerselier ait publié ce fragment de minute, parce qu'il ne disposait pas de l'original. Manifestement, Clerselier n'a pas retrouvé le reste de la minute.

Dans le fragment 7, D. se félicite de ne pas avoir reçu d'objections contre sa « Philosophie » et semble nourrir un certain espoir que les jésuites (à condition toutefois que les initiales « le P. de H. » désignent le Père Julien Hayneuve, mais alors pourquoi D. utilise-t-il la particule?) puissent tomber d'accord avec sa philosophie. En même temps, il semble voir dans ce Père un de ses amis. Si l'on se rapporte à la démarche de D. d'écrire au Père Hayneuve le 22 juillet 1640, dans le but d'arbitrer sa dispute avec le Père Bourdin au sujet de la *Dioptrique*, il serait naturel de croire que cette démarche eût été suscitée par l'espoir de trouver chez le recteur du Collège de Clermont, où Bourdin enseignait, un accueil favorable. Par conséquent, le fragment de lettre pourrait bien être antérieur à cette démarche, mais il devrait être postérieur au 11 juin 1640, date de la lettre précédente à Mersenne où il n'est question de rien. De façon générale, les thèses des jésuites étaient présentées chaque année au mois de juillet (cf. lettre à Mersenne, 27 juillet 1638, AT II 268, 1-2). Si cette piste est vraie, le fragment proviendrait d'une lettre de D. à Mersenne et daterait de fin juin – début juillet 1640. Une autre possibilité serait que ce fragment provienne de la même lettre que le fragment 5, datant du début de l'année 1638, et que Clerselier ait inséré, entre deux fragments de la même lettre, le fragment n° 6, ne sachant pas où le mettre. Cela s'accorderait bien avec l'affirmation de D. selon laquelle sa « philosophie » ne lui avait fait d'adversaires en aucun lieu. Mais dans cette hypothèse, le nom du Père Hayneuve devient incertain, parce qu'en 1638, Hayneuve n'était pas encore recteur du Collège de Clermont, mais supérieur du Noviciat jésuite de Paris et, d'après la correspondance qui nous est conservée, les rapports de D. avec lui commencèrent en juillet 1640, à l'occasion de la première polémique avec Bourdin. Si, en revanche, il y avait une coquille dans l'édition de Clerselier, on pourrait attendre « le P. de C. », c'est-à-dire le Père de Condren, le seul ecclésiastique auquel D. donne la particule nobiliaire, qui était le général de l'Oratoire, jusqu'à sa mort, en janvier 1641. Alors, « les Frères » de Charles de Condren seraient les oratoriens, dans lesquels D. avaient toujours vu des alliés, ainsi qu'en témoignent ses rapports au Cardinal de Bérulle et à son successeur, le Père Gibieuf.

Le fragment 8 semble devoir être daté par analogie aux lettres à Mersenne du 5 octobre 1646 (AT IV 510, 6), à X du 5 octobre 1646 (AT IV 517, 16) et à la Princesse Elisabeth de mars 1647 (AT IV 625, 16-627, 8), en identifiant le personnage désigné par « N. » à Regius, ainsi que l'ont vu successivement l'annotateur de Clerselier-Institut (II 160) et Ch. Adam (AT IV 691, note b, AM I 417, note 3). Le fragment serait donc de la fin 1646, mais il ne saurait provenir de la correspondance avec Mersenne, car ce dernier connaissait la position de D. à ce sujet, par la lettre mentionnée ci-dessus. Le destinataire en est difficilement identifiable. La phrase finale de la lettre CDLXXVI ter pourrait bien provenir de presque toutes les lettres dont Clerselier a retrouvé ces fragments. Le fait qu'elle ne soit pas présente dans EL

ne doit pas faire difficulté, le traducteur d'Amsterdam l'ayant peut-être trouvée superflue.

S'agissant de la lettre CDLXXVI *quater*, il convient de remarquer que le fragment 9 semble être une réponse à des objections soulevées par Mersenne contre le fragment 1 de CDLXXVI *ter*. Ainsi, D. y fait référence au fait que la vitesse ne joue aucun rôle dans « la raison du Levier », ainsi qu'il a « cy-devant adverti » (AT IV 695, 4-6). De même l'excision du cœur chez la grenouille soulève, semble-t-il, une question de Mersenne, à laquelle D. répond en la qualifiant de « question de nom ». Pour les paragraphes AT IV 696, 8-697, 13, nous avons préféré les considérer comme provenant de la même lettre, contrairement à de Waard et à AM, car la reprise de l'argument à propos du levier pourrait bien appartenir à une même intervention et nous ne voyons pas d'arguments convaincants pour les en séparer. Nous ne voyons pas de raison non plus de distinguer le paragraphe suivant (AT IV 697, 14-25), qui exprime la satisfaction de D. d'apprendre que « Mr N. n'a jamais fait beaucoup d'état des bagatelles de l'école, ainsi que l'espoir que ce personnage, qui ferait preuve de « force & clarté de jugement », pourrait goûter ses opinions « s'il les avoit ouïes ». Ce fragment, étant une réponse au fragment 1, lui serait légèrement postérieur, mais daterait toujours d'août 1638.

Le fragment 10 semble provenir d'une lettre postérieure à la lettre de D. du 23 décembre 1630, où il annonce à Mersenne qu'il travaille à une explication de la cosmogonie (AT I 194, 13-17), contemporaine de la rédaction du chapitre VI du *Monde*, mais être antérieur au 13 janvier 1631, lorsqu'il affirme s'occuper de la cause de la pesanteur, matière du chapitre XI du traité du *Monde* (à Mersenne, AT I 222, 13-15, date proposée par Clerselier-Institut II 325 et CM III 21). Le passage traitant d'une critique de la définition aristotélicienne du mouvement reprend les mêmes termes que le chapitre VII du *Monde* (AT XI 39).

Le fragment 11 semble le plus ancien de tous, puisqu'il semble constituer la réponse à une objection soulevée contre le problème traité dans une lettre à Mersenne du 18 décembre 1629 (AT I 103-104), à savoir le phénomène du son et le rapport entre l'émission vocale (ou autre) et les mouvements ondulatoires qu'elle engendre. L'objection de Mersenne semble avoir porté sur la définition du son, à partir d'un exemple concernant la quantité de bruit. Dans ce fragment, D. distingue de nouveau les « tours et retours ou tremblements de l'air » (les mouvements ondulatoires) et d'autres mouvements de l'air et donne l'exemple du chant et de la parole qui, bien qu'ils meuvent beaucoup moins d'air que le vent, causent plus de bruit par un mouvement ondulatoire. D. applique la même loi pour expliquer pourquoi, en soufflant beaucoup d'air par la bouche, on peut produire peu de bruit, alors que, en soufflant peu d'air par une flûte, on peut produire beaucoup de bruit.

Le fragment 12 rend possible une discussion très intéressante. D. y demande des renseignements à propos de W. Harvey, et c'est la raison pour laquelle Adam et Tannery avaient pensé identifier le destinataire à W. Boswell, l'ambassadeur résident de l'Angleterre à la Haye (1632-1649). Mais cette hypothèse paraît mal assurée, car la présence de Boswell dans la correspondance de D. est presque nulle (sauf l'initiale B, dans une lettre de D. au marquis de Newcastle du 23 novembre 1646, dont il n'est même pas sûr qu'elle représente le nom de Boswell). D'autre part, le ton de ce fragment (« ne connaissez-vous point à Londres un Médecin célèbre... », « Quel homme est-ce ? ») marque de l'enjouement et de la familiarité, ce qui ne serait possible que

dans une correspondance avec un ami intime. Pour nous, cet ami intime est Constantijn Huygens, qui avait passé à Londres presque trois ans, à trois différentes reprises, comme envoyé diplomatique auprès de Jacques I^{er}. La première fois (janvier-avril 1621) il partit comme secrétaire de six envoyés des Provinces-Unies afin de le déterminer à donner du soutien à l'Union Protestante Allemande. La deuxième fois, il demeura à Londres avec une autre délégation, de décembre 1621 à février 1623, pour demander de l'aide pour les Provinces-Unies. Enfin, il fit un troisième voyage en Angleterre, en 1624. À cette époque, William Harvey, faisait déjà fonction (depuis 1618) de médecin extraordinaire du roi James I^{er}. Il n'avait certes pas encore publié le *De motu cordis* (1628), mais il jouissait déjà d'un prestige hors du commun et il semble avoir été le médecin traitant de F. Bacon. Huygens a donc pu faire connaissance de Harvey. D., le sachant ou le supposant, aura voulu avoir des renseignements sur lui de la part d'un ami intime, à une époque où la discussion sur la circulation du sang avait été ravivée par la publication du *Discours de la méthode* et, surtout, par les objections de Plempius de janvier (AT I 497-499) et de mars 1638 (AT II 52-54). La question se pose cependant de savoir quand ce fragment de lettre fut écrit et pourquoi il n'est pas présent dans les lettres autographes vendues aux enchères chez Sotheby's en 1825, dont Roth a donné son excellente édition. Nous pensons que ce paragraphe faisait partie de la lettre publiée par Roth sous le n° XXXIIa (Roth, p. 64-65 ; AT I 650-651), datée par P. Tannery de février 1638 (AT I 504) et par Ch. Adam du 25 janvier 1638 (*ibidem*). Le texte en a été publié par Clerselier comme première partie de la lettre que Roth publie sous le n° XXXII (Roth, p. 62-64 ; AT I 648-650), mais la découverte de la lettre autographe montre qu'il en était indépendant. À propos de cette minute, dont il n'a pas retrouvé la lettre autographe envoyée dans la collection Huygens, Roth se demande si elle fait partie de cette correspondance, en remarquant qu'elle interrompt le lien des lettres XXXII et XXXIV et que la même matière est traitée dans la lettre XXXIV. Pour nous, il n'y a pas de doute que la lettre a Huygens pour destinataire. L'expression « votre tourneur » n'apparaît nulle part ailleurs dans le corpus de la *Correspondance* que dans les lettres à Huygens (11 juin 1636, AT I 606 ; 5 octobre 1637, AT I 644). Nous croyons que ce texte XXXIIa était simplement une ébauche de lettre, rédigée au début de février 1638, qui n'était pas prête au moment du départ du courrier. Le 8 décembre, D. réécrit plus ou moins la même lettre, n'ayant toujours pas encore reçu la lettre de Huygens du 2 février. Dans cette seconde rédaction, le paragraphe concernant Harvey ne trouve plus de place. Il est difficile d'en deviner les raisons. Peut-être D. s'était-il renseigné ailleurs sur ce qu'il voulait apprendre de Huygens, à savoir, entre autres, si Harvey avait publié autre chose après le *De motu cordis* (en fait, Harvey ne publia ses *Exercitationes duæ anatomicae de circulatione sanguinis ad Riolanum* qu'en 1649). Toujours est-il que la rédaction XXXIIa de Roth n'est pas une minute mais une ébauche de lettre inachevée. Clerselier en aura égaré le dernier paragraphe et l'aura ajouté à cette espèce de mosaïque qu'est sa lettre XXIV de son second volume. Ajoutons qu'il n'est pas inattendu de voir D. soulever ce sujet dans sa correspondance avec Huygens. Le 4 décembre 1637, il avait informé son ami : « je travaille maintenant à composer un abrégé de médecine » (AT I 649), de sorte que lui voir louer, dans sa lettre suivante, la théorie de la circulation du sang n'est pas surprenant.

Quant au fragment 13, le dernier de ce groupement, remarquons que son contenu, qui traite de l'inexistence du vide et de la constance de la pesanteur dans

la chute d'une pierre, est le même que celui de la question traitée dans la lettre à Mersenne du 13 janvier 1631 (datée par AT du mois d'octobre 1631), AT I 221, 21-22, 5. La question revient dans la lettre de D. à Mersenne qu'AT date d'octobre ou novembre 1631. Dans les deux lettres, D. précise deux conditions qu'il avait supposées « autrefois⁷⁵ » et qui devaient être vraies pour que son « calcul du temps que le poids emploie à descendre » (AT I 71, 18-19) fût vrai, à savoir l'existence du vide et le fait que « la force qui faisait mouvoir cette pierre agissait toujours également », ce qui, précisait D., « répugne apertement aux lois de la Nature » (AT I 221, 23-25). Dans notre fragment 13, D. transforme le problème en parlant de deux « préjugés », des choses « qu'on imagine communément comme véritables, quoiqu'elles soient très-fausses ». Cet infléchissement semble correspondre à la généralisation du problème particulier, ce qui semble le situer dans la correspondance avec Mersenne un peu après les lettres précédemment citées, vers la fin 1631.

On pourrait s'étonner de ce que le nombre de fragments issus des deux lettres de Clerselier soit aussi important (treize), alors que d'autres érudits en identifient moins (de Waard, neuf; AM, huit). Cette division repose sur la méthode choisie, consistant à rapprocher les idées exprimées dans ces deux lettres d'autres endroits de la correspondance. Dans l'état où se trouvent ces textes, il est difficile de proposer une autre méthode, et nous avons essayé de la pousser jusqu'au bout. Quant à la démarche de Clerselier, il faut imaginer qu'il a mis ensemble des bribes de texte dont il ne savait que faire ; mais, en même temps, il se voyait dépourvu de toute aide devant « des feuilles volantes toutes détachées les unes des autres & souvent sans date ny réclame » (AT V 751).

Vlad ALEXANDRESCU & Grigore VIDA

RECENSIONS POUR L'ANNÉE 2013 *

1. Textes et documents

1.1. DESCARTES

DESCARTES, René, *Correspondance*, Paris, Gallimard, « Tel », 2 vol., 2013 (*Œuvres Complètes*, VIII-1 et VIII-2, sous la dir. de Jean-Marie Beyssade et Denis Kambouchner), éditée et annotée par Jean-Robert Armogathe, 1080 p. et 1200 p.

Bien que première par une antériorité de raison, l'édition française de la correspondance par J.-R. Armogathe – deux forts volumes dans la série en cours des *Œuvres Complètes* sous la direction de J.-M. Beyssade et D. Kambouchner (cf. *BC XL*, 1.1.4.) –, est chronologiquement postérieure à l'édition italienne (*Tutte le Lettere, 1619-1650*, a cura di G. Belgioioso, Milan, 2005, 2009²), édition dans laquelle J.-R. A. s'était généreusement investi, et qui devait donc à son éminente acribie une part de ses grandes qualités (cf. *BC XXXVI*, 1.1.2. puis *BC XL*, 1.1.1. pour la rééd. 2009). L'appareil critique qui accompagne cette édition française (ca. 250 p. d'annotations par volume) témoigne d'ailleurs assez de l'interdépendance des différents pro-

75. Cet « autrefois » renvoie à la lettre de D. à Mersenne du 13 novembre 1629 (AT I 71, 22-72, 2).

* Les recensions d'ouvrages antérieurs à 2013 sont précédées d'un astérisque.

jets éditoriaux de la correspondance, et de l'énergie qu'il a fallu déployer, en Italie, aux Pays-Bas et en France, pour prendre la suite des travaux d'enrichissement et de rénovation de l'édition AT, menés au xx^e siècle par C. de Waard (1879-1963), R. Lenoble (1902-1959), B. Rochot (1900-1971) et P. Costabel (1912-1989). Le résultat de ces travaux au long cours pourra être présenté en quatre points :

1) Présentation matérielle et principes éditoriaux : (a) Les contraintes éditoriales ont conduit à plusieurs choix. Il a d'abord fallu, pour ramener à deux les cinq volumes de AT, choisir de ne publier « que » la traduction française de la correspondance active de D. (à l'exception notable des lettres de la Princesse Élisabeth, d'Arnauld et quelques autres), quand AT, suivi par l'éd. Belgioioso, fournissait toute la correspondance passive (Morus, Regius, Huygens, Chanut, mais non Mersenne, bien sûr, dont l'édition était en cours depuis 1933). Toutefois l'annotation reprend *quasi* systématiquement les éléments essentiels des lettres reçues, et certaines lettres auxquelles D. apporte des réponses détaillées sont intégralement éditées, comme la Lettre de *** [dit l'Hyperaspistes] (DIV-7, VIII-2, p. 838 *sq.*) ou des documents annexes importants, comme les *Objections* de Leconte aux *Principia Philosophiae*, avec les réponses de Picot et Clerselier (DIV 14-15, VIII-2, p. 870-910), qui sont ici rendus accessibles en traduction française assortie des figures faisant l'objet la discussion. (b) Une nouvelle numérotation des lettres, en chiffres arabes, pour chaque « dossier » de destinataire(s), permet de résituer plus facilement chaque lettre dans le cadre de l'échange : ainsi, par exemple, les trois lettres à Mersenne du printemps 1630 sont-elles identifiables comme MER - 12-14, dans un dossier massif qui en compte 138, où la lettre du 27 mai 1641 (éd. E.-J. Bos, 2010, cf. *BC XL*, Liminaire) retrouve sa place (MER - 97, en corrigeant la coquille pour Endegeest, p. 462). La grande commodité de ce classement comporte toutefois un risque : l'intercalation de lettres retrouvées ou reclassées obligera à un travail d'ajustement de la concordance générale dont Belg. II (2009) a déjà fourni un exemple. (c) On pourra regretter l'incommode du report des notes en fin de volume, et l'on aurait pu souhaiter que les titres courants mentionnent le numéro de la lettre au lieu du seul nom du destinataire ou du dossier (avec quelques erreurs de mise en page des titres courants : par ex., p. 999 ou 1147). Plus regrettable, l'absence d'*indices* (*nominum, locorum, rerum*) n'aide pas le lecteur à se repérer ; enfin les renvois internes étant faits aux éditions AT et Belg., le lecteur qui voudra trouver la référence dans le volume qu'il est en train de consulter devra le plus souvent s'armer de patience.

2) Le classement. (a) Le choix du classement par destinataire montre bien la volonté de l'éditeur de renouveler l'édition Clerselier et de donner au lecteur contemporain des ensembles cohérents et lisibles, autrement dispersés que par ordre strictement chronologique. En dehors de l'agrément évident de cette *ordinatio*, les effets d'intelligibilité sont incontestables... sans que l'avantage soit toujours évident : le classement par dossier de destinataire(s) rétablit une continuité thématique souvent rompue dans le fil des échanges. Ainsi la lettre à [Cornelis van Hoghelande] sur Comenius, éditée par E.-J. Bos et J. van de Ven en 2004 se trouve-t-elle réinsérée dans un contexte où elle fait pleinement sens (MED - 12, VIII-2, p. 432), quoique ce faisant, tout le dossier Comenius, lui-même partie prenante d'un ensemble plus vaste (le réseau constitué par Samuel Hartlib et John Dury), se trouve isolé dans un dossier de « Lettres sur des sujets de médecine », avec lesquels il n'a qu'un rapport indirect et latéral. On peut également s'interroger sur l'intérêt de constituer un dossier

« Christine de Suède » indépendant du dossier « Pierre-Hector Chanut ». (b) Si certaines correspondances avaient déjà fait l'objet d'une édition distincte, comme Regius par E.-J. Bos, en 2002 (<http://dspace.library.uu.nl/handle/1874/88>, dont le découpage et la chronologie sont ici repris et appliqués à la traduction Clerselier), « Arnaud » (sic) et More par G. Rodis-Lewis (Vrin, 1953), la Princesse Élisabeth par J.-M. et M. Beyssade (Paris, 1989, cf. BC XX, 1.1.2.), le lecteur découvrira ici des dossiers inédits, comme un dossier « Picot », comportant 38 entrées, fort utile pour reconstituer la réception des *Principia Philosophiae* (1644) et la genèse des *Principes de la Philosophie* (1647). Il est tout aussi utile de pouvoir disposer d'un dossier intégralement en français concernant les procès d'Utrecht et de Leyde (où J.-R. A a traduit de nombreuses pièces, notamment depuis le flamand du XVII^e siècle, qui n'est guère en usage chez les cartésiens d'aujourd'hui).

3) Cette édition se distingue également par une annotation historique et scientifique dont l'intérêt dépasse largement le cadre de l'édition de la correspondance cartésienne. Pour s'en convaincre, qu'on lise la présentation des procès susmentionnés (VIII-2, p. 1083-1086), soulignant à juste titre que les trois chefs d'accusation adressés par Voetius à D. (la définition de l'homme comme être par accident, l'adhésion au système copernicien et le rejet de l'aristotélisme académique) émergent vers la fin 1641; c'est dire que les *Principia Philosophiae* ne succèdent et ne réagissent pas moins à « l'affaire Galilée » qu'à ce qu'il faut bien appeler désormais « l'affaire Descartes », dans laquelle on prête au philosophe des opinions hétérodoxes sur l'unité de l'homme ou une adhésion formelle au système copernicien qu'il n'a, de fait, jamais enseignées ni publiées. – Au chapitre de l'annotation, on pourra regretter l'absence d'apparat critique à la dernière lettre présentée dans ces deux volumes (DIV – 17, VIII-2 p. 914 = à *** [fin 1648-début 1649] = n° 585, AT V, 259), qui a pourtant fait l'objet d'une discussion suivie dans les pages mêmes du *Bulletin cartésien* (BC XXXIV, XXXV [Liminaire II], XXXVI [liminaire V]) entre I. Agostini et E.-J. Bos, ce dernier contestant le rapprochement proposé par I. Agostini avec la lettre de Morus du 23 juillet 1649. Argumentant par d'autres voies, E.-J. Bos montre que les « notes » transmises à D. par le destinataire inconnu de cette lettre ne sauraient être que celles produites par Jacob du Bois, pourfendeur de la philosophie cartésienne dans les années 1650, mais dont E.-J. Bos, à la suite de R. Vermij (*The Calvinist Copernicans*, Amsterdam, 2002), montre qu'il a bien eu un échange avec D. en 1648 et fait des objections à la question considérée ici, celle de l'orbite elliptique de la lune. Il ne restera donc qu'à souhaiter que le prochain tirage de cette édition ne fasse un sort définitif à cette ultime lettre sur laquelle a été appelée l'attention des spécialistes. – Au reste, l'annotation scientifique de cette correspondance est plus que précieuse ; elle intègre les principales avancées de la recherche de ces dernières décennies, bien que le substrat du commentaire remonte parfois à des temps beaucoup plus anciens, sinon immémoriaux, comme, pour en prendre un exemple piquant, dans la note de commentaire de MER-119, VIII-1, p. 518, sur la question disputée avec Roberval de la détermination du « centre d'agitation » d'un corps : la n. 14 p. 990, rédigée dans un français quelque peu désuet est en fait directement tirée des *Études sur Léonard de Vinci* de P. Duhem (vol. I, Paris, 1906, p. 150) – comme quoi Duhem n'est pas si dépassé qu'on veut aujourd'hui le croire !

4) Tout cela n'ôte rien à l'immense commodité qu'offre cette première édition française intégrale de la correspondance, qui comporte un grand nombre de traduc-

tions originales (ou de révisions de la traduction Clerselier). C'est l'occasion de revenir sur la question du style de D., dont la correspondance révèle une surprenante plasticité, parfaitement rendue ici : D., en effet, n'écrit pas à son ami Beeckman comme à Christine de Suède ou aux curateurs de l'université de Leyde ! Sans doute fallait-il, en plus d'une érudition immense, une non moins grande *familiarité* avec les textes de D. pour rendre cette alternance d'un style en pointe sèche (comme le montrent les lettres à Beeckman de l'année 1619, traduites par J.-R. A.), ou d'un style beaucoup plus ample, aux longues périodes enchaînées les unes dans les autres (par ex., PRO-14, VIII-2, p. 618, à Mathias Pasor, où la lettre se compose d'une seule phrase !).

Au total, souhaitons que cette monumentale contribution aux études cartésiennes connaisse le plus rapidement possible un retirage permettant d'éliminer quelques erreurs typographiques et défauts matériels et, surtout, apportant les outils nécessaires pour en retirer tout le fruit : des *indices* et un système de références internes, au lieu d'un renvoi systématique à l'édition italienne qui n'est pas d'un grand secours aux cartésiens de langue française. On ne se permettrait sans doute pas une telle demande si cette édition n'était destinée, comme c'est évidemment le cas, à constituer dorénavant l'édition de référence pour tout travail de recherche, académique ou scientifique, sur l'œuvre et la philosophie de « Des Cartes » (cf. MER-97, VIII-1, p. 465).

Edouard MEHL

DESCARTES, René, *Étude du bon sens. La recherche de la vérité et autres écrits de jeunesse (1616-1631)*, édition, traduction, présentation et notes de Vincent Carraud et Gilles Olivo, avec la collaboration de Corinna Vermeulen, Paris, PUF, « Épiméthée », 2013, 456 p.

V. Carraud et G. Olivo offrent, avec ce volume, la première édition bilingue et complète des écrits philosophiques de jeunesse de D., édition qui se recommande par la rigueur de l'établissement du texte, la qualité de ses traductions et la richesse de son annotation. La réalisation est audacieuse, car les éditeurs n'hésitent pas à intégrer au corpus cartésien de nouveaux textes, avec l'honnêteté de ne jamais faire prendre leurs hypothèses (toujours sérieusement étayées) pour des certitudes. Une des caractéristiques majeures de cette édition réside dans sa teneur philosophique : les éditeurs ont choisi de réunir tous les textes philosophiques de D. entre 1616 et 1631, mais seulement les textes philosophiques, à l'exclusion donc des textes scientifiques ; ainsi, cette édition se donne pour ambition de faire apparaître le moment « inaugural » où D., de savant, est devenu philosophe (p. 6). Les éditeurs identifient ce moment à celui où, en 1620, D., revenant sur le récit de ses rêves de novembre 1619, déclare qu'il commence à saisir « le fondement de l'invention admirable », c'est-à-dire l'unité du fondement de toutes les connaissances dans l'esprit humain, fondement qui sera plus largement déployé par D. dans les *Regulæ*. Ce moment du commencement est précédé, à l'époque des rêves de novembre 1619, de la découverte des fondements de la science admirable, le passage du pluriel au singulier indiquant la compréhension, par D., que la dimension fondationnelle de la philosophie s'accomplit dans la saisie de l'unicité du fondement à travers l'unité de l'esprit qui connaît. Plutôt que de surdéterminer le contenu des rêves de 1619 par rapport à ce qui en est à l'origine (et non l'inverse), c'est-à-dire la découverte des fondements de la science admirable, les éditeurs présentent, à partir d'une analyse textuelle précise des indications de

l’Inventaire de Stockholm en regard de la mention des *Olympica*, une interprétation convaincante de l’évolution du projet philosophique de D. Dès lors, les premiers textes apparaissent comme des jalons menant au projet plus abouti de *La Recherche de la vérité*.

Sur le plan éditorial, ce volume comporte trois apports remarquables. (1) S’agissant du Registre de 1619, les éditeurs proposent une reconstitution hypothétique qui intègre certains passages du manuscrit *Cartesius* (AT X 647-653) sur la base de rapprochements textuels et thématiques significatifs ; ils reconnaissent toutefois que, du fait de l’incertitude irréductible pesant sur ces textes, il ne peut s’agir de leur part d’une tentative d’« édition » (p. 45) à proprement parler. (2) Au contraire, le *Studium bonae mentis* donne lieu à un véritable travail d’édition puisque les éditeurs s’attachent à replacer les extraits issus de Baillet, non dans l’ordre suivi par Baillet lui-même pour des motifs essentiellement biographiques (comme AT X 191-203), mais dans celui (philosophique donc) qui devait être le leur d’après le sommaire que fournit *La Vie de Monsieur Descartes*. Ils enrichissent la reconstitution du *Studium* de deux textes provenant du *Commentaire* de Poisson, dont le premier avait été présenté par AT comme un « autre » texte des *Reg.* (AT X 476). Leur hypothèse paraît en effet bien plus vraisemblable. De plus, ils avancent une hypothèse nouvelle pour le destinataire du *Studium* : c’est Guez de Balzac qui serait désigné comme *Museus*. Dans la perspective interprétative générale du volume, le *Studium* est présenté comme une première étape dans le parcours philosophique qui conduira D., dans les *Regulae*, à un examen de la *mens* pour elle-même. (3) Enfin, le troisième apport de cette édition regarde *La Recherche de la vérité*. Concernant la deuxième partie du texte, le lectorat francophone disposait jusqu’à présent de traductions réalisées à partir du texte latin (V. Cousin, H. Trianon, A. Bridoux, E. Faye) ; grâce à la collaboration précieuse de C. Vermeulen, ce volume offre la première traduction française de la *RV* à partir de la version néerlandaise dont E.-J. Bos avait montré l’intérêt (cf. « La première publication de *La Recherche de la vérité* en 1684 : *Onderzoek der waarheit door ’t naturelijk licht* », *Nouvelles de la République des Lettres*, 1999/1, p. 13-26; cf. *BC XXX*, 3.1.32.). En ce qui concerne la datation de la *RV*, question débattue s’il en est (cf. *BC XLIII*, Liminaire), on sait qu’aucune indication externe ne permet de certitude, et toutes les datations proposées s’appuient sur la mise en relation d’éléments internes du texte avec des éléments textuels provenant d’autres ouvrages ou lettres de D. ; c’est encore la méthode retenue ici, mais d’une manière très subtile : les éditeurs soulignent avec raison que le premier principe, dans la *RV*, n’est pas l’existence de l’*ego cogitans*, mais la certitude de l’acte de douter, c'est-à-dire d’un acte de l’âme raisonnable posée comme point de départ de l’investigation. La *RV* n’apparaît donc plus comme un texte de la maturité censé vulgariser les thèses de la philosophie cartésienne, mais plutôt comme un matériau révélant la genèse de la métaphysique cartésienne en amont du *DM* et des *Meditationes*. L’argumentation est assez précise pour que ce soit là un acquis définitif, même si l’*n*’est pas entièrement exclu que D. ait retravaillé ponctuellement ce texte ultérieurement. Le *terminus a quo* est obtenu par un rapprochement avec les *Regulae* dans le sillage duquel s’inscrirait la *RV*, puisqu’elle part du primat de l’entendement et évoque la considération des choses « en tant qu’elles se rapportent à nous » (p. 255). C’est en s’appuyant sur une lettre à Guez de Balzac de 1631 dans laquelle D. lui promet « un petit recueil de rêveries » (AT I 204, 28) identifié à la *RV* que les éditeurs éta-

blissent le *terminus ad quem*. Entre ces deux bornes, V. Carraud et G. Olivo proposent deux périodes possibles, soit l'hiver-printemps 1628, soit l'hiver-printemps 1631.

Enfin, cette édition se distingue par la précision de son annotation et de ses traductions. Cette précision pourrait, en quelques rares occasions, dérouter un lecteur peu familier du latin du XVII^e siècle. Ainsi un fragment du Registre de 1619 évoquant la possibilité de « mentem [...] in sublime tollere » (p. 54, AT X 217, 15-16) est-il traduit, certes à juste titre, par « éléver l'esprit jusqu'au sublime » (p. 55) ; on ne devra cependant pas oublier que le terme de *sublimis* renvoie autant à une dimension sur-naturelle qu'à ce qui se trouve dans le ciel, entre la Terre et la Lune, c'est-à-dire dans le domaine par excellence des phénomènes météorologiques (tout le passage et celui qui suit reposant précisément sur une analogie entre le domaine des choses sensibles et en particulier météorologiques – vent, lumière, etc. –, et celui des choses spirituelles) : le vocabulaire employé manifeste donc l'imbrication significative des préoccupations physiques et philosophiques de D. à l'époque de la rédaction du registre. C'est également le cas du passage suivant (p. 54, AT X 218, 8-14) dans lequel l'idée d'harmonie est exprimée à travers l'équilibre des différentes qualités des éléments (humide, froid, chaud, sec) telles qu'Aristote les avait présentées dans le *De generatione et corruptione*. Il est d'ailleurs remarquable que se trouve ici introduite, à travers l'expression de « forme corporelle », comme une proto-version de l'étendue cartésienne conçue plus tard comme attribut principal de la substance corporelle. Même si cela ne constitue qu'un détail eu égard à l'ampleur et à la précision de l'annotation à l'échelle de l'ensemble du volume, nous nous permettons de signaler que, contrairement à ce que mentionne l'annotation de ce passage, D. n'évoque pas ici les « formes substantielles » (p. 71, n. 17) : en effet, la notion de forme corporelle avait été introduite par Averroës et Avicenne dans leurs commentaires du *De generatione* pour réduire l'écart existant entre la matière première et la forme des éléments, l'étendue tridimensionnelle commune à tous les corps et désignée par la notion de « forme corporelle » constituant comme une matière partiellement informée et mieux apte à recevoir d'abord les formes des éléments, puis, le cas échéant, les formes substantielles. D. conçoit donc déjà l'étendue (encore désignée par l'expression de « forme corporelle ») comme ce qui constitue le principe d'organisation de la nature, même s'il est encore loin de la penser comme ontologiquement constitutive en termes philosophiques. En ce qui concerne l'établissement du texte de la fin de ce passage, les éditeurs proposent à juste titre de corriger le texte publié par Foucher de Careil (« *Plura frigida quam sicca, et humida quam calida [...]* ») et de s'en tenir à la correction proposée par AT (AT X 218, 12 : « *plura humida quam sicca, et frigida quam calida [...]* »). S'il est permis de proposer une autre correction possible, suggérons la suivante, davantage en accord avec la source aristotélicienne de ce passage : « *Plura sicca quam frigida, et humida quam calida [...]* ». En effet, comme l'atteste la suite du texte, il est question du rapport entre les qualités actives et les qualités passives ; or, dans le *De generatione* (329 b 24-25) et dans les *Meteorologica* (382 b 5-10), Aristote a précisément défini le chaud et le froid comme ce qui est actif, le premier dans la génération et le second dans la corruption, tandis que l'humide et le sec constituent un couple de termes passifs, le premier dans la génération et le second dans la corruption. Il faut donc que les parties passives (sèches et humides) excèdent les parties actives (froides et chaudes) pour que l'équilibre soit maintenu entre les éléments et que le monde ne soit pas détruit.

Concluons en soulignant la cohérence et la très haute qualité éditoriale de ce volume dont le grand mérite est de proposer une interprétation philosophique audacieuse et convaincante des écrits de jeunesse de D. Il s'agit d'une édition à la fois sélective et exhaustive dans son ordre (philosophique), qui nous présente un D. devenant philosophe par sa recherche du fondement de toutes les connaissances ; aussi le choix de textes opéré permet-il de retracer clairement la genèse de son projet philosophique, en l'isolant de ses recherches scientifiques. Ce choix interprétatif ne doit évidemment pas nous faire oublier que D. ne cesse pas d'être savant tandis qu'il devient philosophe.

Delphine BELLIS

1.2. CARTÉSIENS

CHANDOUX, Nicolas de Villiers, sieur de, *Lettres sur l'or potable* suivies du traité *De la connaissance des vrais principes de la nature et des mélanges* et de fragments d'un *Commentaire sur l'Amphithéâtre de la Sapience éternelle de Khunrath*, Paris, Séha/Milan, Archè, « Anecdota », 2^e édition revue 2013, x-576 p.

Première édition de la philosophie de Monsieur de Chandoux, essentiellement connu des lecteurs de la *Vie de Monsieur Descartes* de Baillet par le coup d'éclat que valut au philosophe le fait de s'opposer à ses thèses, jusqu'ici inconnues. Alchimiste, Nicolas de Villiers fit avec son ami Vassy l'objet d'une condamnation et fut pendu en 1631. À la suite des *Mémoires de la défense* des alchimistes accusés, figurent deux lettres sur l'or potable dans lesquelles Chandoux s'efforce de se justifier (p. 243-277). Viennent ensuite le traité ici intitulé *De la connaissance des vrais principes de la nature et des mélanges* dont les derniers chapitres sont toujours manquants (p. 279-445), et enfin des notes relatives à l'*Amphithéâtre de la Sapience éternelle* de Khunrath (p. 447-564). La pensée chandoliennne s'efforçait de rendre compte de l'ensemble des êtres de la nature en fonction de trois principes matériels : la forme, l'esprit et la matière. Ces principes ne pouvant se composer entre eux du fait de leur simplicité, ils l'étaient soit en fonction de « binaires », soit secrets (intrinsèques et constitutifs de la nature spécifique de la chose) soit grossiers (c'est-à-dire extrinsèques). Les binaires permettaient donc l'opération de la mixtion des principes, et leur prise en considération ouvrirait la voie de l'explication de la composition des choses et de la résolution ou séparation des principes, lesquelles rendaient à leur tour possible la pratique alchimique.

L'ensemble des documents présentés provient du fonds de la BnF d'où S. Matton, maître d'œuvre de cette publication, les a mis au jour. Ils font ici l'objet d'une présentation précise par l'éditeur, qui rend compte de leur découverte, met en perspective la filiation alchimique dans laquelle prend place Chandoux et indique le rôle majeur que joue malgré lui ce dernier dans la condamnation de Khunrath prononcée par la Sorbonne en 1625. Cette remarquable introduction (146 p.) est suivie par deux études : d'abord, une étude générale de S. Mauzaric : « Entre 'vraie' et 'fausse' innovation : la philosophie chimique de Chandoux » (p. 147-162), qui expose la relative originalité de l'alchimiste et rend raison de la fortune – finalement assez restreinte – de sa pensée ; suit une étude en tous points excellente de X. Kieft : « Ce que Chandoux pourrait nous apprendre de Descartes » (p. 163-208), dans laquelle l'A. dégage, à partir du texte de Nicolas de Villiers et de la critique adressée lors de la

séance chez le nonce, ce que pouvaient être, dans les années 1620, le point de vue et les préoccupations relatives à la question de l'individuation du jeune D. ; il indique ensuite dans quelle mesure le développement de la pensée cartésienne continue de rendre compte de cet intérêt, renouvelant ainsi l'appréhension de D. par la prise en considération du contexte historique et intellectuel précis d'où émerge son œuvre, à la manière de ce qu'il avait proposé en faveur d'une réévaluation du statut de *l'Entretien avec Burman* dans « *L'Entretien de Burman avec Descartes* : un malentendu historico-philosophique » (cf. BC XL, 3.1.79.). Au vu du travail accompli, on ne peut que donner raison à V. Carraud qui, dans sa préface (p. I-X), souligne l'importance de cet ensemble et l'exemple que constitue ce volume en termes de recherche érudite et de mise en relation de l'histoire des sciences (ou même micro-histoire des sciences et des minores) avec l'histoire de la philosophie dans son ensemble.

Dan ARBIB

PETERSCHMITT, Luc, éd., *Espace et métaphysique de Gassendi à Kant. Anthologie*, Paris, Hermann, 2013, 410 p.

Issue d'une collaboration entre jeunes chercheurs dans le cadre du projet ANR « PNEUMA : l'espace de l'esprit », cette anthologie dédiée à la métaphysique de l'espace de Gassendi à Kant renouvelle la doxographie sur une question des plus centrales et classiques. Le maître d'œuvre, L. Peterschmitt, présente en introduction les tenants et aboutissants de cette entreprise, montrant notamment, après les travaux d'E. Grant et A. Koyré, que le problème de l'espace, loin de s'en affranchir, ressortit encore à la théologie jusqu'au milieu du XVIII^e siècle – ce dont atteste, exemplairement, la définition newtonienne de l'espace absolu comme *sensorium dei*. Cette théologie (rationnelle) appartenant elle-même de toute évidence à la métaphysique, l'A. peut affirmer que « la question de l'espace est une question métaphysique » (p. 9), ce qui constitue à la fois l'unité thématique et la justification de cette anthologie. Cependant le concept de métaphysique dont relève cette question demeure très largement indéterminé ; le lecteur n'apprendra ici ni pourquoi ni comment des questions parfaitement localisées dans le corpus aristotélicien (la *Physique* pour le lieu ; le *De Anima* pour la vision ; le *De Caelo* sur les limites du cosmos) migrent vers la « métaphysique » à l'âge classique. Ce volume, qui présente d'excellentes traductions françaises de textes difficilement accessibles (du *Syntagma Philosophicum* de Gassendi, tr. D. Bellis, à la *Philosophie Première* de Wolff, tr. A.-L. Rey, en passant par les *Journaux* de Locke, tr. Ph. Hamou) est donc parfaitement instructif, utile et recommandable... à la réserve près que, s'il fait comprendre comment la question de l'espace a pu être traitée avec des moyens conceptuels empruntés à la métaphysique (chez D. : l'axiome du néant, la doctrine de la substance et de l'attribut essentiel), c'est-à-dire comment l'âge classique a fait de l'espace une question métaphysique, il ne fait nullement comprendre comment l'espace est devenu, des *Meditationes* de D. à l'*Esthétique Transcendantale* de Kant, le problème de la métaphysique. Ainsi, pour n'évoquer que le chapitre consacré à D. (Cl. Schwartz, « Descartes, la géométrisation de la nature », p. 77-103), on devra s'étonner que les textes choisis (*Regulae, Principes II*, correspondance avec More) n'appartiennent précisément pas à la « métaphysique », et qu'en inversement, les *Meditationes* soient tenues à l'écart et en lisière de la réflexion. Il est regrettable que le chapitre consacré à D. ne fasse pas une place de choix au *Monde* ou à la lettre à Mersenne de

mai 1638 (AT II 138, 1-16), qui rattache, contre Roberval, la question de la réalité de l'espace à celle de la création des vérités éternelles. Au-delà d'une position théologique bien tranchée et trop bien connue sur la toute-puissance divine, se profilerait ici une question rarement posée par les commentateurs : l'espace est créé, mais l'est-il au même titre que toutes les autres vérités éternelles, ou bien celles-ci ne sont-elles créées que parce qu'elles expriment, médiatement ou immédiatement, des rapports dans un espace créé ? On s'en tient souvent à la première hypothèse, mais nous aurions de bonnes raisons de lui préférer la seconde, qui permet notamment de remettre les lettres de 1630 à leur place, en marge de la physique du *Monde*, où l'on tient que la spatialité n'est pas une propriété accidentelle du corps, mais sa « vraie forme et son essence » – d'où la nécessité et l'urgence d'une métaphysique, seule à même de démontrer ce que la physique ne fait que supposer.

Edouard MEHL

1.3. BIOGRAPHIES ET BIBLIOGRAPHIES

BUNING, Robin, *Henricus Reneri (1593-1639) – Descartes's Quartermaster in Aristotelian Territory*, Quaestiones Infinitiae, vol. 72, Utrecht, 2013, 312 p. (en ligne).

Henri Reneri (Renier, 1593-1639, désigné ici par « R. ») est surtout connu pour avoir introduit le cartésianisme à Utrecht. C'est du moins ce qu'écrivit Baillet, sur la foi de l'Oraison funèbre prononcée par Emilius. Mais il a été peu étudié. La thèse de doctorat de R. Buning, dirigée par Th. Verbeek (auteur d'une étude pionnière : « Henricus Reneri », in BLOM, H. W., KROP, H. A. & WIELEMA, M. R., éd., *Deventer denkers. De geschiedenis van het wijsgerig onderwijs te Deventer*, Hilversum, 1993, p. 123-134), pallie cette lacune et donne une exceptionnelle biographie de R., à partir de documents inédits ou peu connus. Comme on pouvait s'y attendre, ce travail renouvelle complètement notre connaissance de R., de son enseignement et de son milieu. Wallon et catholique, R. commença ses études au Grand séminaire de Liège, puis passa à la Réforme et s'enfuit au Collège wallon de Leyde (1616). Sa démission, à quelques mois du ministère (1621), reste mystérieuse (peut-être due aux séquelles du Synode de Dordrecht et de la défaite des arminiens?). Pendant une décennie (1621-1631), il va péniblement gagner sa vie par du tutorat, tout en étudiant la médecine (et en essuyant des échecs universitaires à Leyde et à Franeker). Il est finalement élu au modeste Gymnase de Deventer (1631), puis à celui d'Utrecht (1634) : l'« Ecole illustre » est érigée en Université en 1636 (Martin Schook devenant, sous sa direction, le premier maître ès-arts de la nouvelle Université, dès mars 1636). Veuf, sans enfant, il se remarier en 1638 pour mourir peu de temps après (mars 1639), à 46 ans. Emilius parle, dans l'Oraison funèbre, de surmenage délirant.

L'A. situe R. dans un double contexte : les réseaux d'influence familiaux et académiques et le milieu intellectuel. Ce travail constitue en un sens une introduction très exacte à la vie académique néerlandaise dans les années 1620-1650, et de nombreux détails éclairent la biographie de D. (l'Appendice III contient une dizaine d'extraits, parfois inédits, de la Correspondance de Reneri concernant D.). La lettre de D. à Mersenne (AT I 228-229, B48) doit être datée de novembre 1631 (et non octobre ou novembre), car Reneri écrit encore à De Wilhem depuis Leyde le 29 octobre. L'A. suggère également que le « R. » que D. loue dans sa lettre à un inconnu datée

par AT du 12 septembre 1638 (?) pourrait bien être Reneri (et non « Le Roy », Regius, conjecture de Clerselier) : tout repose sur le *terminus a quo* de la phrase relative à Utrecht : « c'est une Université qui, n'étant érigée que depuis quatre ou cinq ans, n'a pas encore eu le temps de se corrompre ». S'il s'agit de la fondation de l'École illustre (1634), il doit s'agir de R. ; si l'on pense à son érection en Université (1636), c'est Regius (nous penchons pour la seconde solution).

R. fut-il cartésien ? Son amitié avec D. remonte à octobre 1628 ou mars 1629, par l'intermédiaire de Rivet ou de Beeckman. La rareté de leur correspondance est due à leur voisinage à Deventer (mai 1632-mars 1634), puis à Utrecht (avril 1635-février 1636) : mais l'intérêt de R. le portait davantage vers les mathématiques (et la philosophie naturelle) que vers la méthode. À en croire Baillet (Vie II, 9-10), la rencontre entre les deux hommes à Santpoort en août 1638 porta sur Roberval, Morin, Beaugrand, c'est-à-dire sur des sujets de mathématiques et de « philosophie mixte ». L'étude attentive de sa Correspondance et des *Disputationes* qu'il a dirigées nous montre surtout un empiriste, de méthode baconienne, tout en étant ramiste en logique. Il suit les manuels scolastiques, Suárez, Tolet et les Conimbres, il utilise Libert Froidmont et Johannes Magirus. Sans doute, il explique en 1635 (dans la préface de la quatrième des *Disputationes physicae*, *De elementis*, Bibliothèque de Herborn) que s'il expose les thèses traditionnelles, c'est faute de temps, mais en les expurgeant de leurs erreurs les plus manifestes. Il défend l'héliocentrisme (non sans ambiguïté), réduit les éléments à deux (la terre et l'eau), rejette les formes substantielles et propose une philosophie corpusculaire de type mécaniste (la dette ici remonte à David Gorlaeus, *Exercitationes philosophicae*, posthume, 1620, plus qu'à D.). Un examen attentif des *Disputationes* de ses étudiants conclut au maintien d'un cadre péripatéticien dont le contenu est infléchi ou modifié dans un sens cartésien, une philosophie éclectique qui est singulière à R. Du reste, celui-ci entretenait une vaste correspondance : Gassendi et Mersenne, Samuel Hartlib et son cercle, Morin et les ministres réformés de Cologne appartenaient à son réseau intellectuel. Mais D. tient pour lui un rôle de premier plan, et R. écrit à son sujet : « il est ma lumière et mon soleil et je peux dire de lui ce que dit Virgile dans les *Bucoliques* : *il sera toujours un dieu pour moi* » (à Mersenne, début mars 1638, AT II 101-103 ; CM 7, 113-117). Francophone, R. fut utile à D. de plusieurs manières : il l'assista (il est probablement l'auteur des tables de la *Dioptrique* et des *Météores*), lui fournit du matériel d'expérimentation (le thermoscope, la *camera oscura*), l'introduisit auprès de ses amis (en particulier Dury, Anna Maria van Schurman, Pollot, Heidanus et Regius), et fut aussi un interlocuteur attentif, admiratif et discret, ce que D. appréciait. Leur relation était du reste inégale : le réseau de R. était un réseau de patriciens, auprès de qui il cherchait protection ; ce n'était pas le cas de D., qui jouissait d'une autonomie financière et n'accepta de patronage que de la princesse Palatine, Elisabeth, et de la reine de Suède, Christine. De son côté, D. facilita les contacts de R. avec son groupe de mathématiciens (Hortensius, van Schooten fils – et il lui prêta Gillot). Ainsi, R. ne fut donc pas ouvertement un professeur cartésien, mais collabora avec D. de deux manières : en le poussant à développer sa philosophie naturelle et en diffusant ses idées dans son petit réseau d'universitaires amis. L'image donnée par Emilius dans son Oraison funèbre (surinterprétée par Baillet), pour être confuse, n'est pas inexacte pour autant : R. fut bien le fourrier de D. à l'Université d'Utrecht.

Jean-Robert ARMOGATHE

2. Études générales

2.1. DESCARTES

BUZON, Frédéric de, *La Science cartésienne et son objet. Mathesis et phénomène*, Paris, Honoré Champion, 2013, 332 p.

L'objet du volume est d'examiner la fonction philosophique des mathématiques dans la pensée cartésienne. L'A., qui articule le point de vue de l'histoire des sciences à celui de l'histoire de la philosophie, montre que D. n'est pas mathématicien seulement dans sa réforme de l'écriture algébrique et des techniques de résolution des équations, dans son invention de la géométrie analytique. Chez D., les mathématiques ne se réduisent pas au rôle de propédeutique philosophique, en tant que séries d'exercices dont la maîtrise forme le jugement en aidant l'esprit à trouver la vérité. Elles sont aussi des opérateurs logiques philosophiquement centraux, des éléments d'intelligibilité de son geste de fondation métaphysique de sa physique et du déploiement de celle-ci. En effet, si la métaphysique est fondatrice en matière de physique, comme l'indiquent les fameuses lettres à Mersenne du 11 novembre 1640 et du 28 janvier 1641, c'est dans la mesure où elle élucide le statut ontologique et cognitif des objets mathématiques à l'aide desquels la physique cartésienne se construit, à savoir ceux de figure et de mouvement. La décision de D. d'appliquer ces principes mathématiques à sa physique le conduit à faire procéder celle-ci d'une réduction des régularités empiriques aux lois du mouvement et d'une description de phénomènes compris comme l'ensemble de ce qui peut être saisi par les sens, soit des figures, des grandeurs et des mouvements. L'étude de ce parti pris philosophique, qui a un impact sur la tradition postérieure de la physique mécanique, s'effectue en trois étapes. D'abord, dans les chapitres 1 à 4 (p. 19-195), l'A. établit que l'articulation cartésienne des mathématiques avec la métaphysique et la physique est rendue possible par le travail à nouveaux frais du concept de *mathesis pura et abstracta*, et non de celui de *mathesis universalis*. Si celui-ci occupe D. dans les *Regulae ad directionem ingenii*, il renvoie à un autre type de questionnement et de tradition sur ce qui fait l'universalité des mathématiques (p. 19-96). Ensuite, dans les chapitres 5 et 6 (p. 197-242), le rôle joué par les catégories de la *mathesis* dans l'appréhension par D. du fonctionnement de l'imagination et des sens, les deux facultés à l'œuvre dans la physique, et de leur corrélat noématique, les phénomènes, est souligné. Enfin, les chapitres 7 à 11 (p. 243-324), deux problèmes situés en amont et en aval de la physique cartésienne sont pris en vue : celui de la divisibilité et de l'individualité des corps, celui de l'applicabilité des concepts de figure et de mouvement à la morale. – Ce travail, qui présente l'intérêt de réunir en un seul volume des études importantes de l'A., a un enjeu heuristique et méthodologique majeur. Il fait voir l'absence de sens qu'il y aurait à réduire D. à un philosophe idéaliste de la subjectivité.

Élodie CASSAN

DEVILLAIRS, Laurence, *René Descartes*, Paris, PUF, « Que sais-je ? », n° 3967, 2013, 128 p.

Remplaçant l'excellent *Descartes et le rationalisme* de G. Rodis-Lewis, *René Descartes* est le nouvel ouvrage de la collection « Que sais-je ? » consacré au Tourangeau. Dans un style vif et concis, l'A. brosse le portrait du philosophe et résume les grands axes de sa doctrine en prenant soin de les débarrasser des clichés réducteurs. On lira ainsi d'excellentes pages sur la méthode, son évolution et son sta-

tut singulier (I, 3), sur le rapport de la finitude à la connaissance de Dieu (II, 3), sur l'union et le dépassement du dualisme, auquel on cantonne volontiers D. (II, 3), sur la spécificité cartésienne de la connaissance de Dieu, revendiquant un savoir positif, intellectuel et même intuitif de l'infini, par opposition aux voies d'accès traditionnelles par le sensible, ainsi que l'ouverture à la foi que permet sa saisie comme incompréhensible (III et IV), sur la morale de la générosité et sur le passage de la morale provisoire du consentement à l'ordre du monde à l'amour de Dieu et de sa Providence (V, 3 et 4), sur le rapport de la physique à la métaphysique, en particulier sur la justification du recours aux hypothèses scientifiques par l'indifférence divine (VI, 1), enfin sur l'importance et les implications concrètes de l'union (VI, 2). On appréciera aussi certaines indications de sources. De tous ces points de vue, l'ouvrage fournira donc une première et agréable approche du cartesianisme.

Notons toutefois des propos peu compatibles avec la visée d'un *QSJ*? On peut par ex. douter que l'argument du rêve tienne à l'influence du *Menteur* de Corneille plutôt qu'à celle des sceptiques antiques, pièce dont l'A. affirme « que Descartes ne pouvait [l']ignorer » (p. 15) alors qu'il était en Hollande lorsqu'elle fut créée à Paris en 1642 et qu'il avait à cette époque déjà rédigé le *DM* et les *Méditations*; ou que le fait que le doute manifeste l'infirmité de la raison soit « une possibilité que Descartes n'envisage même pas » (p. 17) alors que le *DM* conclut du doute à l'imperfection et de là à la connaissance de Dieu; que Fénelon soit « l'un des commentateurs les plus pertinents de Descartes » (p. 17) alors que texte même cité par l'A. renverse sa pensée en faisant de l'être des choses extérieures une condition du nôtre (*Démonstration*, II, 1); que les attributs divins ne fassent « jamais l'objet d'une énumération » (p. 53) alors que D. en fournit deux listes dans la *Meditatio III*; que la métaphysique de l'infini soit « une métaphysique chrétienne et le projet cartésien une apologétique » (p. 44) alors que D. a toujours pris soin de distinguer théologie et métaphysique, l'A. présentant le syntagme « philosophie chrétienne » comme une citation de AT IX, 7 (p. 100) bien qu'il ne s'y trouve pas; qu'enfin « dans son infinité, Dieu en philosophie » soit « aussi le Dieu trine et incarné, le Dieu des apôtres et de Jésus-Christ » (p. 59), le passage d'AT IX 241 (et non 231) affirmant manifestement le contraire. On pourra également résister à certaines thèses, en particulier que la distinction, laissée dans l'ombre par l'A., entre analyse et synthèse ne soit « jamais respectée » (p. 22) ou soit « somme toute artificielle » (p. 23); que les preuves de l'existence de Dieu soient « une sorte d'écran de fumée démonstratif » (p. 45), l'A. préférant fustiger « l'attention exagérée à leur mécanisme interne » et les confondre en soutenant qu'elles sont « toutes... ontologiques » (p. 51) plutôt que de les expliquer au lecteur. Rappelons aussi que ce n'est pas le « crâne » de D. qui se trouve au musée de Touraine (p. 10), mais son moulage. Toutes ces remarques ne veulent pourtant rien ôter à la qualité d'ensemble de l'ouvrage; et si l'on peut regretter l'absence d'une présentation particulière de chacune des œuvres, fût-ce pour fournir au lecteur les linéaments de leur distinction, on est admiratif devant l'étendue de la connaissance du *corpus* dont l'A. témoigne et auquel elle sait assurément introduire.

Alix GRUMELIER

DUBOUCLEZ, Olivier, *Descartes et la voie de l'analyse*, Paris, PUF, « Épiméthée », 2013, 395 p.

L'importance de l'analyse en philosophie, de sa fonction dans la saisie du vrai, de sa méthode, de son rapport aux mathématiques dans la pensée scientifique et philo-

sophique de D. est reconnue de très longue date. L'un des intérêts de cette étude est de ne négliger aucun des plans et de situer D. par rapport à cette double tradition, sans naturellement l'y réduire – ce qui est le seul moyen de discerner la nouveauté de cette doctrine.

Le livre, parfaitement écrit, suit un schéma historique progressif. – Dans une première partie sur l'Antiquité, il décrit l'analyse chez Aristote et surtout, ici, chez Galien, puis le rapport entre analyse, mathématique et philosophie dans le néoplatonisme et particulièrement chez Proclus, en montrant à quel point pour ce dernier la remontée aux principes est, dans certains cas, la seule voie pour y atteindre. On peut cependant se demander pourquoi, dans cette partie remarquable à bien des égards, comme à peu près dans le reste du livre, manque la référence à Diophante, qui est quand même à l'horizon explicite de D. (cf. lettre à Ciermans, 23 mars 1638, AT II 70 et AT II, 91) ; le rappel de la fonction de Diophante dans la question de la *mathesis universalis* (Rg IV) est peut-être, du point de vue des enjeux mathématiques, un peu trop bref (p. 208 et 210). – La seconde partie montre que l'éclipse relative de l'analyse mathématique au Moyen Âge et à la Renaissance s'accompagne d'une promotion de la *resolutio physica* et donc de l'idée d'une démonstration *a posteriori*, expliquant donc le *dioti* et non seulement le *hoti*. L'étude de cette question montre comment se construit ce genre de démonstration, en prenant en compte notamment les apports d'Averroès. En particulier, l'A. établit de manière très heureuse comment le concept d'effet « quitte le spectre encore flou de la familiarité et de la proximité pour s'inscrire dans le registre de la relation causale et de la prise de conscience objective » (p. 131). L'A. montre notamment à partir de la physique padouane comment émerge la nécessité de la « géométrisation des effets et des causes. » – La troisième partie décrit l'analyse des géomètres telle qu'elle est reconfigurée hors du champ cartésien (ch. V) puis dans D. même (ch. VI). On notera ici, en continuité avec les éléments antérieurs, une bonne analyse de la fonction de l'analyse et en particulier de la construction de la figure comme instrument essentiel de la pensée (et non d'illustration ou d'adjvant). – La quatrième partie effectue un véritable saut dans un autre genre : il s'agit en trois chapitres d'aborder la question de la philosophie première, en l'orientant vers l'« analyse de soi », à partir du terrain en quelque sorte le plus favorable pour une telle enquête (la confrontation des *Meditationes* aux *IIae Responsees*), et en poussant l'enquête jusqu'à l'argumentation métaphysique et la question de l'effort intellectuel et de l'attention. Si l'approche mathématique montre un rapport essentiel de l'analyse au sensible (p. 247 : mais peut-être pourrait-on soutenir plutôt à l'imaginable), il s'agit de voir dans cette partie comment « cette nouvelle étape dans l'histoire de l'analyse l'inscrit dans la dimension réflexive du rapport à soi ». Le rapport précis et thématisé de cette question se fait sur un constat d'absence : si l'analyse en mathématique suppose un fond spatial (et leur appropriation par le sens et surtout par l'imagination), un tel support fait radicalement défaut en métaphysique, sauf peut-être en un point que n'analyse pas vraiment l'A., à savoir le début de la *Cinquième Méditation* ; l'étude qui en est ici proposée ne concerne que la preuve de Dieu, ce qui fait manquer ainsi une dimension essentielle de la métaphysique des *Meditationes*, à savoir leur rôle dans la fondation de la physique. D'une certaine façon, l'A. a peut-être été pour une part victime d'une tendance actuelle à ne relever dans les *Meditationes* que les questions relevant de l'écologie et de la théologie, et n'a pas cherché à pousser au plan précis de la science cartésienne fondée métaphysiquement ce qu'il avait si bri-

lamment développé à propos de l'Antiquité, du Moyen Âge et des débuts de la science moderne. Mais il est manifeste que ce livre fournit des instruments remarquables pour contextualiser, par exemple, le début de la III^e partie des *Principia*.

Frédéric DE BUZON

GRESS, Thibaut, *Leçons sur les Méditations métaphysiques de Descartes. Baroque et art d'écrire*, Paris, Ellipses, « Hermès-Philosophie », 2013, 262 p.

Le lecteur découvre ici un imposant volume consacré à l'explication des *Méditations*. Pour classique qu'il soit, cet exercice de style peut tout de même retenir l'attention. Certes pas à cause du prétexte qui en justifie la parution : il s'agirait de leçons dispensées dans le cadre d'un cours en classe de terminale, ce que tout enseignant du secondaire sait tout à fait impossible compte tenu du volume horaire susceptible d'être consacré à une seule œuvre. En réalité, cet artifice justifie un commentaire aussi détaché que possible de la foisonnante littérature secondaire, dont seuls les grands classiques français sont indiqués aux côtés des précédents livres de l'A. lui-même (p. 8). Il autorise en outre un ton docte et passablement ampoulé, voire agaçant dans sa condescendance, et favorise les injonctions absurdes : « Je vous incite à remettre en cause ce que le lycée vous aura appris d'ici une bonne vingtaine d'années, pas avant » (p. 19). Il donne enfin le droit d'asséner sans vergogne les contresens les plus patents : « Doute de la vérité même », écrit Shakespeare ? Qu'à cela ne tienne, « nous sommes déjà ici chez Descartes ; le doute doit se porter vers tout » (p. 18) ! Celui qui, certes sans en demander l'autorisation, aurait lu la lettre à Mersenne du 16 octobre 1639 a ici la mémoire qui saigne, puisque D. y note : « pour moi, je n'en ai jamais douté [de ce que c'est que la vérité], me semblant que c'est une notion si transcendentalement claire, qu'il est impossible de l'ignorer » (AT II 596-597). On eût préféré que l'A. de ces *Leçons* méditât une bonne vingtaine d'année cette phrase, quitte ensuite à se lancer dans une chicane pour distinguer la vérité en soi d'avec sa notion, ce qui permettrait peut-être de donner un sens au curieux projet de douter du faux évoqué p. 20 (« bref, il faut douter : mais de quoi ? de ce qui est faux ou de ce qui est incertain »). Mais peut-être s'agit-il là de tours d'habileté du type de ceux qu'on suppose ici que D. assène « avec un culot inouï » (p. 10), car dans sa « démarche serpentine, [il] avance de manière sinuuse, ruse et ironise ; pire il persifle ». Glissons donc, et venons-en à ce qui pouvait d'abord retenir l'attention du recenseur curieux et bienveillant : la revendication de « nouvelles interprétations » (p. 3 – ambition assez malvenue pour la préparation du baccalauréat ; mais, là encore, il ne serait pas charitable de jouer les fausses dupes). Ce qui devait faire la saveur de l'ouvrage tenait à son projet de développer une lecture axée, selon son sous-titre, sur l'art d'écrire et, surtout, le baroque, ce qui pour ne pas être entièrement original, demeure assez rare pour susciter l'intérêt. Hélas, si l'habileté et la stratégie d'écriture sont bien soulignées, force est constater que celles-ci relèvent tout à fait de l'art d'écrire des classiques et qu'il n'y a rien de nouveau à lire D. selon cette perspective. Quant au baroque, il ne fait qu'office de condiment pour toutes les couleuvres présentées et sont moins crédibles que celles des plats de Bernard Palissy auxquelles il se surajoute fréquemment sans nécessité. Ainsi décrit-on un « vaste réseau baroque » (p. 25) et parle-t-on de la « démesure baroque » (p. 29), d'un « doute 'typiquement' baroque » (p. 17) mis en œuvre dans un « décor baroque, terrible, écrasant, infiniment dramatique » qui est le monde même, « un monde terrassant, terrifiant même, à la fois colos-

sal et infiniment précaire » (p. 6), le baroque, pour sa part, étant « précisément une possibilité immanente à l'homme, comprendre que ces précarités du monde et de la raison humaine ne sont pas à exclure du sujet humain » (p. 29, comprenne qui pourra). Ce que l'on aura saisi (et l'A. ne dissimule d'ailleurs nullement ce point), c'est que ces leçons visent à soutenir *Descartes et la précarité du monde* paru l'année précédente, mais n'y parviennent guère, car elles sont de la même veine (cf. *BC LXIII, 2.1.21.*). Bref, laissons une dernière fois à l'A. ses propres mots, qui décrivent assez bien, quoique de manière un peu baroque, l'impression qui se dégage à la lecture de ses pages : on « est frappé par [un] sentiment de précarité, d'incertitude, presque de malaise ontologique. Ne l'oubliez jamais » (p. 15).

Xavier KIEFT

KAMBOUCHNER, Denis, *Le style de Descartes*, Paris, Éditions Manucius, 2013, 118 p.

L'A. reprend ici en philosophe la question du style cartésien naguère abordée par les rhétoriciens (Gadoffre, Lafond, Cahné, Fumaroli, Carr, etc.). L'entreprise peut paraître délicate, pour autant que la question du *style* est souvent délaissée par les études philosophiques et qu'en un sens elle semble avoir été refermée par le jeune D. lui-même, au titre de l'exclusion de l'art de persuader du domaine de la rhétorique au profit de la vraie philosophie (*Censura*, AT I 7-11). Cependant, une fois admis l'échec de la rhétorique seule à persuader, demeure une question centrale, dans un contexte (cartésien) de communication écrite : si seule la vérité est éloquente en soi et pour soi, encore faut-il, pour la transmettre aux autres, la dire – et la dire bien, fût-ce en bas-breton. Or si la méthode doit remplacer la rhétorique, c'est finalement la question de l'enseignement (méthodique) de la philosophie par l'écrit qu'introduit cette brève étude : comment la *dispositio* peut-elle retranscrire l'*inventio* de la vérité ? Comment s'énonce l'art de persuader, entendu comme art de la vérité ?

L'A. dialogue avec les historiens de la littérature et de la philosophie, de Nisard à Fumaroli, en passant par Cousin, Valéry, Gouhier ou Cahné, déterminant la forme et le style de D. pour interroger leur rapport à sa philosophie. Face à la critique lansonienne, l'A. analyse la phrase cartésienne et son rapport à la « phrase Louis XIII », non sans douter du bien-fondé de cette catégorie (p. 19 ; cf. aussi p. 77 sq.). Il distingue ainsi ce qui, au sein d'une mode de l'époque (l'ampleur de la phrase), revient à D. : ce dernier « n'est pas le créateur de cette phrase complexe et architectonique, mais il la rend plus pleine et sans doute aussi plus lisible, plus habitée et plus équilibrée qu'aucun autre auteur de son temps. » (p. 25). Le style de D., c'est une affirmation qui se sait elle-même, qui a vaincu le tâtonnement mais qui l'expose rétroactivement dans une syntaxe complexe malgré sa clarté : du point de vue stylistique, ce serait la phrase qui demeurerait l'unité remarquable chez D. L'étude de cette unité rend-elle compte de la pensée même de D.? C'est à l'occasion de sa discussion du livre de P.-A. Cahné, *Un autre Descartes : le philosophe et son langage* (Paris, 1980, cf. *BC XI, 2.1.11.*), que l'A. apporte les éléments théoriques les plus neufs : la « construction de la phrase cartésienne » n'est pas (*contra Cahné*) « une œuvre d'ordonnancement du monde » (p. 56), lequel n'est pas que ce qu'on peut en dire ; la phrase cartésienne ne « constitue pas “un univers” à elle seule » (p. 60) ; n'étant pas une analogie du monde, elle « ne donnera jamais et ne prétendra jamais donner qu'une vue partielle et déterminée sur ce dont il est question » (*ibid.*). Ce que la

phrase cartésienne ordonne en les retranscrivant, « ce sont plutôt des pensées » (p. 61). Cette intention implique une syntaxe particulière où, par ex., la présence du « je » est forte et l'élément symbolique (les métaphores) est faible voire nul (p. 61). L'A. isole ainsi trois paradigmes de cette unité stylistique de la phrase cartésienne qui s'adapte aux objets des parties de la philosophie qu'elle tente de penser : le paradigme algébrique (p. 63) ; le paradigme « cinématique ou cinématographique » (p. 67) ; enfin le paradigme plastique (p. 68) pour lequel il utilise une image scénographique fort éclairante : la phrase cartésienne est comme une chambre où le lecteur doit entrer « pour y repérer peu à peu, moyennant un processus d'accommodation à la fois optique et tactile, tous les éléments du décor » (p. 70).

On regrettera peut-être que cette étude ne fasse pas droit de façon plus approfondie à l'éloge latin de lettres françaises que constitue la *Censura* et à la doctrine qu'elle esquisse, ni à l'éventuelle pluralité des styles de D., ou qu'il n'ait développé de façon plus technique le rapport du lexique cartésien à sa syntaxe. Mais on ne peut pas tout avoir : car ces remarques mêmes sont suscitées par la remarquable force de suggestion de ce petit livre élégant, soigné et de lecture très agréable.

Julia ROGER

MARION, Jean-Luc, *Sur la pensée passive de Descartes*, Paris, PUF, « Épiméthée », 2013, 280 p.

Sur la pensée passive de Descartes est le quatrième et, selon l'A., le « dernier » ouvrage d'une série inaugurée voici quatre décennies par une étude des *Regulae (Sur l'ontologie grise de Descartes)*, Paris, 1975). Cette série s'est poursuivie avec *Sur la théologie blanche de Descartes* (Paris, 1981) et *Sur le prisme métaphysique de Descartes* (Paris, 1986). Avec pour compléments la traduction annotée des *Regulae* (La Haye, 1977) et les deux volumes des *Questions cartésiennes* (Paris, 1991, 1996), il n'est pas besoin de souligner combien elle a marqué les études cartésiennes en France et à l'étranger.

Le présent ouvrage assume au regard de tout ce parcours une position conclusive : il s'agit d'aborder les textes ultimes de D. sur l'*ego*, particulièrement ceux des *Passions de l'âme*, pour faire droit à un « troisième commencement » de l'égologie cartésienne : D. « a dû penser l'*ego* successivement comme le principe d'une science méthodique d'objets, puis comme le principe d'une fondation métaphysique sur l'infini, et enfin comme le principe d'une passivité originale » (p. 265). Ce n'est qu'à travers une « interprétation cohérente » de ces trois commencements ou de ces trois principes, refusant de « choisir parmi eux » (*ibid.*) et faisant droit à une forme d'« anarchie » (p. 174), que l'entreprise cartésienne peut apparaître dans sa forme entière, que les deux onto-théologies qu'elle abrite peuvent être articulées l'une à l'autre (p. 267), et que peut se trouver honorée la promesse initiale (*Règle I*) d'une réponse à « la question de la *praxis* » (p. 13). Pour cela, il faut aborder de front – ce que l'A. accomplit avec le souffle, l'audace, la puissance spéculative et la maîtrise des corpus qu'on lui connaît – la *quaestio vexata* de l'intelligibilité cartésienne de l'union de l'âme et du corps et en dégager systématiquement les implications s'agissant du régime de la *cogitatio*.

Le propos de l'ouvrage se déploie en trois volets, le premier (ch. I à III) centré sur le statut du *corpus meum* dans la *Méditation VI*, le second (ch. IV et V) sur la « troisième notion primitive » et l'union substantielle dans les textes de 1642-1643

(lettres à Regius et à Élisabeth), le dernier (ch. V) sur le régime de la passivité dans les *Passions* (notamment 1^{re} et 3^e parties).

Le premier de ces volets constitue le moment de la plus grande audace. La *Méditation VI* a de longtemps déconcerté les commentateurs, à la fois par la difficulté d'en discerner le principal objet (établir définitivement la distinction réelle de l'âme et du corps ? détailler les modalités de leur union ? prouver l'existence des choses matérielles ?), par son tracé particulièrement sinueux et par les difficultés liées à la « preuve de l'existence des corps » (ici rappelées p. 36-45). Mais l'on ne peut, selon l'A., répondre à la dénonciation kantienne d'un « scandale de la raison » qu'en opérant une forme de renversement dans la compréhension du texte : cette Méditation ne peut prouver ce qu'elle prouve, s'agissant des corps extérieurs, qu'en tant qu'elle effectue d'emblée la restauration décisive d'un corps à tous égards singulier (dans sa nature et dans son statut). Il s'agit précisément du corps propre (*corpus meum*), que l'hyperbole du doute n'a en fait jamais pu atteindre (p. 20, 56, 106), et dont l'existence est ici reconnue, sinon démontrée, dès les premières lignes (« [Imaginatio] nihil aliud esse appetit quam quaedam applicatio facultatis cognoscitiae ad corpus ipsi intime praesens, ac proinde existens », VII 72, 1-3 ; cité p. 55). Ce corps, phénoménologiquement tout différent des corps extérieurs qui seuls tombent sous la *Mathesis* – ce corps purement chair, dont le mode d'expérience le plus propre est la douleur (p. 70), apparaît comme l'élément médiateur à travers lequel l'*ego* peut se rendre en effet certain de l'existence des choses matérielles, existence dont il fournit la « condition épistémologique » (p. 59). Et si notre très forte propension à croire que nos idées des qualités sensibles proviennent de choses matérielles hors de nous doit rester suspecte au regard de l'entendement pur, elle apparaîtra valide une fois comprise « à partir de la chair, qui éprouve l'extériorité du monde sous l'aspect des *in/commoda* » et notamment d'une douleur très intime (p. 89). « Le monde, même et surtout extérieur, ne s'ouvre qu'à ma chair, *meum corpus*, et non pas directement comme l'étendue de la *Mathesis* face soit à mon corps, qui ne pense rien, soit à mon entendement, qui ne sent rien » (p. 76; cf. aussi p. 121).

Qu'est-ce maintenant, d'un point de vue ontologique, que ce *meum corpus* si « radicalement distinct » des « corps physiques en général » (p. 71) ? Là est toute la difficulté. Il s'agit avant tout d'une donnée phénoménologique que même la *Méditation I* n'a pu récuser (p. 115) : d'un phénomène de corporéité, se réalisant dans le *videri* du sentir comme du mouvoir, etc. Sous ce rapport, l'expérience de l'union innerve déjà la manière dont la *Méditation II* présente la *cogitatio* : « Je suis chair en tant que [je suis] un *ego cogito* qui pense en sentant » (p. 73); « ce qui, dans l'apparition d'un phénomène, reste moi, se nomme mon corps mien, *meum corpus*, que je sens et où je me sens » (p. 133). Et parce que « toute performance de l'*ego /cogito/ sum* implique un sentir originel », l'*ego cogito* ne fait pas simplement corps avec ce *corpus meum* : il trouve en lui sa « figure ultime » (*ibid.*)

Mais si les chemins de cette phénoménologie du *meum corpus* ont été frayés par Husserl (p. 71-78), Heidegger (avec la *Zuhändenheit*, p. 82-85) et Michel Henry (p. 132-133), cette chair de l'*ego* déconcerte absolument la pensée métaphysique de la *substantia*. C'est ce que D. semble admettre en « suppli[ant] » Élisabeth de « vouloir librement attribuer [la] matière et [l']extension à l'âme » (AT III, 694), en reconduisant la plus pleine expérience de l'union à une « conscience diminuée » (p. 170), et déjà en inscrivant l'union parmi les « notions primitives », en apparence comme la

dernière des trois, en fait comme la première si l'on voit dans cette inscription un « nouveau commencement » (p. 146). De fait, tous les échanges avec Regius (étudiés au chapitre V, p. 177-215), comme l'usage dérogatoire des termes d'« union substantielle » et de « forme substantielle », montrent à quelles apories et méprises on s'expose en voulant maintenir à propos de l'union et du *meum corpus* le langage métaphysique de la *substancia* et de l'*accidens* : « l'union met en crise le concept cartésien de substance et en manifeste rétrospectivement l'inconsistance originelle » (p. 208).

La découverte cartésienne est pourtant loin de se borner à cette inconsistance. En son fond, elle est découverte de la passivité comme essentielle à la *res cogitans*, en tant précisément que celle-ci « pense en sentant » (p. 73) et que, « sans corps ou plutôt sans son corps », elle resterait « une substance pensant à l'étroit », incapable de « varier d'empan » (p. 211). Cette passivité n'est pas celle que D. attribue à l'intellection, laquelle en réalité n'a jamais lieu en dehors d'une volonté et d'un régime d'activité (p. 230) ; elle est proprement celle de la passion, une fois le concept de passion soustrait à la référence à l'*ousia* : il y a passion quand l'*ego* pense « sans causer sa pensée » (p. 223). Mais si la passivité de la *res cogitans* doit être rapportée à l'action d'un corps, de quel corps peut-il s'agir ? À titre immédiat, seulement du *meum corpus* (p. 226), que l'âme, cependant, ne sentirait pas « si elle ne s'éprouvait pas à la fin, ou plutôt d'abord, elle-même, dans le pur sentir de soi » (p. 237). Aussi ce que les *Passions de l'âme* donnent à penser de plus profond est-il une sorte de coïncidence entre l'auto-affection et l'hétéro-affection, une passion qui « rend même la volonté passive » (p. 243), et « une passivité si radicale qu'elle devient auto-affection » (p. 240) ; ce qui s'expérimente par excellence dans la générosité, où la « bonne volonté » (résolution de bien user de son libre arbitre), condition et objet de l'estime de soi comme des autres hommes, apparaît en même temps réglée par l'amour (p. 259).

Texte foisonnant dont seule peut être ici schématisée la ligne générale, ce quatrième opus s'expose à la discussion aussi généreusement que les précédents. On demandera si l'*ego* cartésien est chair à titre égal dans chacun de ses actes, et si le *corpus meum* qui résiste au doute hyperbolique possède en tant que tel une réalité autre que noétique. On fera observer que le *ac proinde existens* avancé pour le corps (*meum* déjà ?) au début de la *Méditation VI* à partir d'une hypothèse sur la nature de l'imagination se trouve très vite soumis à renversement (« Facile, inquam, intellico imaginationem ita perfici posse, siquidem corpus existat », AT VII 73, 20-21). On s'étonnera que les passions, émotions causées par les esprits animaux, puissent par elles-mêmes *faire vouloir* (ce qui est plus qu'*inciter et disposer* l'âme à vouloir) les choses auxquelles elles préparent le corps (p. 241), et autres semblables difficultés. Mais que l'union cartésienne de l'âme et du corps échappe à tout quadrillage ontologique, et que l'*ego cogitans* ne puisse accomplir sa *cogitatio* que dans un certain sentir, ce sont deux vérités capitales dont l'A. nous apporte ici, avec la virtuosité qui lui est propre, de toutes nouvelles et décisives démonstrations.

Denis KAMBOUCHNER

* ONG-VAN-CUNG, Kim Sang, *L'objet de nos pensées. Descartes et l'intentionnalité*, Paris, Vrin, « Problèmes et controverses », 2012, 352 p.

Cet ouvrage se situe dans la continuité des travaux antérieurs de l'A. consacrés à la notion de sujet (*Descartes et la question du sujet*, Paris, 1999; cf. *BC XXX*, 3.1.6.) ou au rapport de D. au Moyen Âge (*Descartes et l'ambivalence de la création*, Paris, 2000; cf. *BC XXXI*, 2.1.11.). Compromis par « l'équivocité de la notion de sujet »

(p. 11), l'histoire du sujet doit selon l'A. se voir substituer l'« histoire de la corrélation sujet-objet » (*ibid.*). Deux thèses majeures résultent de cette enquête : (1) La corrélation sujet-objet n'est pas justiciable chez D. d'une analyse en termes d'intentionnalité phénoménologique, déjà kantienne ou husserlienne, c'est-à-dire d'une relation d'une conscience à un objet *en général*. (2) D'où un affranchissement de la question du sujet à l'égard de toute « métaphysique transcendante de l'objectivité » (p. 24) : le sujet est l'*ego*, mais aussi *plus* que l'*ego*, le moment cartésien de la subjectivité inaugurant un enracinement durable dans une affectivité et une corporéité que le transcendental ne peut prendre en charge. – L'ouvrage se donne comme un diptyque. Une première partie développe une étude historique de l'intentionnalité au Moyen Âge et des concepts qui lui sont associés (intentions, formes, espèces intentionnelles, etc.) et formalise trois modèles médiévaux de l'intentionnalité : un modèle thomiste, un modèle scotiste et un modèle nominaliste. Une seconde partie décrit les mutations opérées par D. aux principes dégagés par cette « archéologie médiévale de l'intentionnalité » (p. 27) et tente d'isoler un « 'modèle' cartésien de la relation sujet-objet » : l'*ego* se rapporte de façon *differenciee* aux « différents genres de choses » (p. 24), choses corporelles, choses immatérielles, *ego* ou Dieu. L'ouvrage s'achève (chap. VII-VIII) sur l'étude de l'union de l'âme et du corps comme fondement de la perception et sur une analyse de la mémoire comme lieu du rapport réflexif du sujet à lui-même. Ainsi est rendue possible une conception du sujet qui ne soit pas seulement métaphysique. L'A. tire ici le meilleur parti de la *Meditatio VI* et des *Passions de l'âme* ; on résistera toutefois devant cette tentative de soustraire D. à l'histoire de l'intentionnalité, devant certaines des interprétations locales qui la soutiennent et certaines de ses conséquences théoriques majeures – par ex., l'interprétation strictement réflexiviste de l'idée, l'interprétation de la *realitas objectiva* cartésienne comme « objet de nos pensées réfléchies » plutôt que comme contenu représentationnel de l'idée, la reconduction de l'intentionnalité chez D. à la question de la mémoire ou encore le refus de toute influence de la métaphysique scotiste de la représentation.

Proche (par son objet ou sa méthode, plus que par ses résultats) des travaux d'A. de Libera, O. Boulois ou J.-F. Courtine en France, de D. Perler en Allemagne ou de F. Marrone en Italie, cet ouvrage révèle l'influence de M. Foucault, par l'introduction du modèle archéologique et la recherche d'une « topographie des problèmes » (p. 28), aussi bien que celle de J.-L. Marion, par la mise en perspective historique de questions philosophiques, et le dialogue parfaitement maîtrisé entre les grands auteurs de la tradition phénoménologique (Brentano, Husserl) et les auteurs médiévaux (Thomas d'Aquin, Duns Scot, Ockham, etc.). La méthode est sûre, et on saluera la présence d'*indices*, *nominum et rerum*, d'une bibliographie complète et actualisée. Malgré la présence d'assez nombreuses coquilles, l'ouvrage traduit une véritable joie de philosopher et un engagement philosophique tout à fait communicatifs.

Dan ARBIB

2.1. CARTÉSIENS

BADIOU, Alain, *Le Séminaire, Malebranche. L'être 2 – Figure théologique*, 1986, Paris, Fayard, « Ouvertures », 2013, 246 p.

Ce livre est la transcription de sept séances d'un séminaire qu'A. Badiou consacra en 1986 à Malebranche (= M.) en général puis plus spécifiquement au *Traité de*

la nature et de la grâce (= *TNG*). Du point de vue de l'historien de la philosophie malebranchiste, on distinguera trois façons (compatibles) de se rapporter à cet ouvrage. – (1) *L'agacement*. Même s'il faut reconnaître à l'A. le mérite de se lancer dans une analyse méticuleuse, et parfois contextualisée (cf. par ex. les p. 65-75, qui offrent un bon aperçu des circonstances de publication du *TNG*) des grands thèmes du *TNG*, cet ouvrage ne remplit pas l'ensemble des réquisits attendus d'un livre d'histoire de la philosophie (l'absence totale de notes de bas de pages étant comme un symptôme de ce manque) : la littérature secondaire est ignorée (seul M. Gueroult est très rapidement mentionné) et la bibliographie étique. On rencontre un certain nombre d'approximations, voire d'erreurs sur des questions de fait : M. n'aurait écrit qu'*« une lettre »* à Dortous de Mairan (p. 12), certains de ses ouvrages auraient connu « dix éditions successives » ; il aurait consacré « un volume entier à ses réponses à Leibniz » (p. 30) et il aurait « disparu en tant qu'auteur reconnu du public » au XVIII^e siècle (p. 34) ; Pascal serait, sans plus de nuances « anticartésien » (p. 23 *sq.*). De plus, en dehors de quelques passages du *TNG*, les références précises aux textes de M. sont assez rares. – (2) *L'admiration*. On ne peut que se réjouir de voir un grand esprit et un représentant considérable de la pensée athée contemporaine faire l'effort de lire et méditer de façon détaillée et, il faut le souligner, constamment bienveillante, un auteur aussi peu *hype* que le bon Père M., et un texte d'essence aussi théologique que le *TNG*. De fait, l'A. formule indéniablement des thèses ou des intuitions fortes et originales, qui contribuent pour certaines à conférer une véritable actualité philosophique au malebranchisme et qui donneront incontestablement matière à penser à l'historien de la philosophie désireux de s'attacher à les préciser et les valider. Parmi ces éléments, signalons, sans prétention à l'exhaustivité : d'intéressantes considérations de méthode sur la façon dont M. procède par une « aggravation » des difficultés conceptuelles rencontrées, suivie de l'usage de « médiations équilibrantes » (p. 109 et 125) ; l'hypothèse générale qui, à l'encontre de certaines lectures comme celles d'Arnauld ou F. Alquié, veut que « chez Malebranche, l'intelligibilité de la nature recueillie d'emblée des paramètres qu'habituellement on ne fait entrer en scène qu'à propos de la grâce. (...) Plutôt qu'à une naturalisation de la grâce, on est confronté à une christianisation de la nature » (p. 83-84) ; un parallèle suggestif entre la simplicité des voies du Dieu malebranchiste et la parcimonie de l'oratorien en matière de principes explicatifs, qui fait que « la stylistique de l'œuvre est conforme à la stylistique de Dieu » ; de belles considérations sur l'esthétique baroque de la systématicité malebranchiste habitée d'une « tension entre monumentalité pauvre et ornementalité foisonnante » (p. 40) ; des pages à tous égards remarquables (parmi les plus pénétrantes qu'ait lues l'auteur de la présente recension) sur la théorie malebranchiste du désir humain, de la liberté et de la délectation prévenante (p. 220-236). – (3) *La perplexité* devant des télescopages et fulgurances pour le moins inattendus : on pourrait « dire de la création [selon M.] ce que Mao disait de la révolution : 'la création du monde n'est pas un dîner de gala' » (p. 106) ; l'oratorien soutient que le monde est, au sens lacanien, « le fantasme de Dieu », (p. 136) ce qui fait qu'on est « en droit de se demander quelle pourrait être la doctrine des névroses et des perversions de Dieu » (p. 139) au nombre desquelles il faudrait compter la « crucifixion » (*ibid.*) ; dans sa doctrine de la construction de l'Église, « Malebranche est, très à l'avance, un formidable penseur du Parti, au sens des partis communistes du temps de Staline. On trouve chez lui une doctrine qui justifie les purges incessantes du parti » (p. 205-206).

Ce nonobstant, lorsqu'on referme cet ouvrage, les affects de joie l'emportent nettement sur les passions tristes. L'A. propose une lecture de M. fort maligne qui, si elle demeure souvent schématique, témoigne d'une véritable et stimulante intelligence d'aspects majeurs de la pensée de l'oratorien : l'historien de la philosophie malebranche n'y trouvera sans nul doute de quoi lui donner « du mouvement pour aller plus loin ». À la fin de son *Avant-propos*, l'A. confesse : « C'est sans doute, de toute ma carrière, le seul séminaire qui, du point de vue de la construction de mon propre système, ne m'aît servi à rien. Mais ce fut un temps de vraie délectation, où j'ai pu expérimenter ce qu'était, pour employer un terme du maître, 'la grâce de sentiment'. J'espère qu'à votre tour, lecteurs, vous en serez touchés » (p. 10). L'auteur de cette recension a le plaisir de reconnaître qu'en ce qui le concerne, ce vœu a été exaucé.

Denis MOREAU

HUNTER, Graeme, *Pascal the Philosopher. An introduction*, Toronto, University of Toronto Press, 2013, 270 p.

L'ouvrage (dont la jaquette – portrait signé Champaigne – annoncerait plutôt un examen de la pensée de... Sacy !) est moins une introduction générale à la pensée de Pascal (= P.), dont le caractère philosophique serait d'emblée accordé, qu'une tentative (non isolée : cf. C. Monasterio, *Pascal, una filosofia que se trasciende a sí misma, BC XLIII, 2.2.31.*) de justifier le caractère *philosophique* des écrits de P., et d'abord des *Pensées*. L'A. se confronte ainsi, dans les quatre premiers chapitres de l'ouvrage, aux textes mêmes de P. qui semblent interdire une telle thèse, à commencer par l'*Entretien avec Sacy* où se trouve affirmé l'échec de la philosophie. Mais c'est principalement le fragment dit « du pari », auquel le chap. 4 consacre un commentaire suivi (et dont l'A. donne une traduction en appendice) qui retient son attention, au point, nous semble-t-il, de diriger seul la conclusion de l'ouvrage : P. serait bel et bien philosophe, dans la mesure, et dans la *seule* mesure, où son projet dans les *Pensées* est identifié à un projet apologétique. P. serait philosophe en ce que son discours consisterait d'une part dans une défense « dialectique » du christianisme et, d'autre part, dans un combat « apodictique » contre l'incroyance (p. 208).

Outre que ce parti pris interprétatif nous semble discutable et qu'il écarte arbitrairement de nombreuses analyses des *Pensées* dont la portée proprement philosophique est étrangère à toute entreprise apologétique (ainsi, notamment, des textes sur la justice ou sur le divertissement que l'A. ne mentionne que rarement ; il est fâcheux, pour cette raison au moins, que l'édition par E. Martineau des *Discours sur la religion*, qui accorde une « autonomie objectale » au « quatuor de l'existence humaine », soit purement et simplement passée sous silence), on regrettera que l'A. aboutisse à une conclusion dont le caractère assez confus vient finalement autant étayer une position que son contraire. Faute d'un examen précis de ce qu'est la philosophie et de ce que c'est que d'être philosophe, faute aussi d'une prise en compte des *Pensées* dans leur intégralité, l'A. nous paraît ne pas parvenir à justifier de manière convaincante sa position et à apporter un nouvel éclairage sur la singularité du rapport de P. à la philosophie. S'il est bien vrai, notamment, que l'échec de la philosophie dans l'*Entretien* est constitutivement lié à l'état postlapsaire de l'homme et donne à penser sa misère (mais faut-il deux chapitres pour aboutir à cette conclusion, qui eût pu être un point de départ ?), est-il pertinent d'interroger la capacité de la psychothérapie contemporaine à réfuter l'anthropologie pascalienne ? Ainsi encore

de la comparaison entre les explications cartésienne et pascalienne de l'échec de la philosophie. Car cet échec supposé, chez ce « contemporain capital » (H. Gouhier) qu'est D., est d'une tout autre nature que celui que diagnostique P., pour qui nulle philosophie ne peut être la « vraie philosophie ». De manière générale, et pour ce qui concerne plus directement les études cartésiennes, la rareté des références à D. nous semble interdire un examen précis de la question, pourtant enfin soulevée par un ouvrage publié outre-Atlantique.

Laure VERHAEGHE

LEECH David, *The Hammer of the Cartesians. Henry More's Philosophy of Spirit and the Origins of Modern Atheism*, Leuven-Paris-Walpole, MA, Peeters, 2013, xviii-278 p.

Que l'avènement de l'athéisme ait bouleversé de manière déterminante l'horizon intellectuel du monde occidental, c'est là un fait bien connu grâce aux travaux d'historiens tels Alan Kors ; et pourtant, force est de constater que les circonstances de sa diffusion dans la modernité n'ont encore que partiellement été étudiées. Ce livre se propose de montrer le rôle joué par la philosophie d'Henry More dans l'histoire de cette diffusion – rôle ambivalent, car si, d'un côté, la philosophie de l'esprit de M., construite comme alternative aux doctrines scolastiques de l'âme et à la conception cartésienne de la *res cogitans*, a pour but de dénoncer et combattre les implications potentiellement favorables à l'athéisme de la philosophie de D., d'un autre côté, l'adhésion au critère cartésien de clarté et distinction a pour effet d'attirer sur More l'accusation d'athéisme. Ce livre, extrêmement riche et documenté, constitue à notre avis la meilleure monographie sur More parue à ce jour. L'analyse de ses rapports avec D. s'insère dans une étude diachronique de la philosophie de l'esprit de M., dont la nécessité a été soulignée par les interprètes récents (Agostini, Gabbey, Reid). L'originalité de la contribution de l'A. réside dans une reconstruction neuve et originale de l'évolution de la pensée de M. Deux points de cette reconstruction nous semblent décisifs (étant entendu que par *nullibilisme*, More entend la doctrine, qu'il attribue à D. et à ses disciples, selon laquelle l'esprit n'existe dans aucun lieu, et par *holenmerisme*, la doctrine selon laquelle l'esprit existe tout en tout et tout dans chaque partie) : (1) la détermination du lien entre holenmerisme et nullibilisme ; (2) l'assignation chronologique du tournant anti-holenmerisme de M.

(1) D'après l'A., on peut constater chez More un éloignement progressif du plotinisme qui, déjà ébauché dans ses poèmes philosophiques, s'accroît dans ses premiers écrits en prose ; l'élément le plus caractéristique en est l'abandon de la conception holenmeristique de l'esprit, d'origine plotinienne et pour l'essentiel reprise par les scolastiques, en faveur de la thèse de l'extension spirituelle. Une telle démarche s'expliquerait par la crainte pour les absurdités impliquées par le holenmerisme, qui compromettait, selon ses adversaires, la possibilité même de la notion d'esprit et ouvrait la voie à l'athéisme. (2) D'un point de vue chronologique, tout en soutenant encore la conception holenmeriste dans certains passages de ses poèmes philosophiques, M. est déjà à la recherche d'une autre doctrine de l'esprit, qui passe par la distinction entre deux acceptations de la notion d'extension et qui constitue une « embryonic form » (p. 71) de la théorie de l'extension spirituelle qui sera développée par la suite, à partir de la correspondance avec D. D'où une conséquence capitale : la doctrine de l'extension spirituelle « took shape initially in response to the traditional

holenmeric doctrine and secondly in reaction to Descartes's res cogitans doctrine. More's alternative definition of extension should thus be understood not exclusively as a reaction to Descartes but also as a revision of holenmerism » (p. 64). Il faut donc parler d'une « pre-1646 evidence for spiritual extension » qui, selon l'A., « seems to have missed to the majority of scholars » (p. 64, n. 14). Se produirait alors dans le développement de la pensée de M. un abandon définitif de la perspective holenmeriste, qui se laisserait percevoir déjà dans sa correspondance avec D.: le passage de la lettre de More à D. du 5 mars 1649 (AT V 305), souvent cité pour soutenir la thèse du holenmerisme de More à cette époque, n'impliquerait pas nécessairement une telle lecture; il est surtout contredit par l'affirmation de M. selon laquelle l'extension spirituelle, tout en étant dépourvue de *partes extra partes*, est perçue de façon claire et distincte (AT V 378) comme constituée de *partes* douées d'une certaine grandeur mais, à la différence des parties de la substance matérielle, pénétrables. L'A. concède que l'abandon du holenmerisme ne deviendra définitif qu'en 1671, avec l'*Enchiridium metaphysicum*; mais, sur ce point aussi, l'interprétation proposée est originale: si les deux cibles polémiques de l'*Enchiridium* sont le nullibilisme et le holenmerisme, le danger que M. voyait impliqué dans le nullibilisme se réduisait, d'après l'A., à celui du holenmerisme (p. 155). Une telle dépendance est obscurcie par la distinction établie par M. entre holenmerisme et nullibilisme, mais cette opposition est tout à fait contraire même à la pensée de D., dans laquelle coexistent une conception holenmeriste (AT VII 442) et l'idée, à l'origine de l'accusation de nullibilisme, selon laquelle l'esprit n'est présent dans l'espace que de façon contingente (perspective radicalisée par Pierre Poiret). – Enfin, l'A. insiste sur ce qu'il identifie comme la structure profonde de l'opposition entre More et D., à savoir la divergence entre une conception analogique et une conception univociste de l'extension, ce que soulignera Clauberg pour défendre D. contre les critiques de M. Mais ce sont précisément un tel univocisme et l'« uncharitable method » de M., c'est-à-dire l'idée que la philosophie constitue une condition nécessaire et suffisante pour la défense du théisme philosophique, qui vont avoir pour effet d'attirer sur M. l'accusation d'athéisme: l'adoption du critère cartésien de clarté et distinction réservait à M. le même destin que celui de D.

Igor AGOSTINI

STRAZZONI, Andrea, « A Logic to End Controversies : The Genesis of Clauberg's *Logica Vetus et Nova* », *Journal of Early Modern Studies*, II-2, automne 2013, p. 123-149.

À la suite de M. Savini (*Johannes Clauberg. Methodus cartesiana et ontologie*, Paris, 2011; cf. *BC XLII, 2.2.77.*), l'A. met en évidence une communauté partielle de dessein entre l'intervention de Clauberg dans les polémiques du début des années 1650 touchant la philosophie cartésienne (dont témoigne sa *Defensio cartesiana* de 1652, repoussant les attaques de Revius et Lentulus), et l'aboutissement de son projet plus ancien de *Logique ancienne et nouvelle* (1654, 1658; tr. fr. Paris, 2007). L'objet de cette étude est de montrer que, notamment, la partie « herméneutique analytique » (III^e partie) de la *LVN* répond aux exigences de la formulation d'un art de lire capable de mettre un terme aux lectures calomniatrices ou simplement erronées que ses adversaires ont pu tirer du texte cartésien. Le principe d'une telle lecture étant acquis depuis un certain temps (l'ouvrage de M. Savini la pratique par exem-

ple), on saura gré à l'A. d'en avoir précisé certains points. Cela ne se fait peut-être pas sans quelque exagération de la nouveauté des règles de lecture développées par Clauberg (« texts are to be evaluated from a novel point of view, namely, that of Descartes », p. 146), même s'il est exact (*ibid.*) que cette herméneutique vise davantage les traités philosophiques que celle de Dannhauer, dont l'objet est d'abord théologique. On regrettera peut-être que le programme problématique de Clauberg en ce qui concerne la logique proprement dite (intégrer la méthode cartésienne à la logique scolaire) soit tout au long considéré comme réalisé (« with a new foundation in Cartesian method, Scholastic logic served to sharpen Descartes' few rules and to turn them into a comprehensive theory », p. 124). Il n'est par exemple pas évident que Clauberg parvienne effectivement à fonder (*ground*) « syllogisms in clear and distinct perception » (p. 139) ; moins encore qu'il traite le syllogisme et l'*induction* « *in traditional terms* » (*ibid.*, n. 97). On notera enfin la riche bibliographie, p. 146-149.

Guillaume COQUI

WATKINS, Eric (éd.), *The Divine Order, the Human Order, and the Order of Nature*, Oxford, Oxford University Press, 2013, 272 p.

Selon l'éditeur, une analyse philosophique de la notion d'ordre autoriserait une interprétation des changements philosophiques les plus significatifs des XVII^e et XVIII^e s., et permettrait une mise en relation de leurs enjeux métaphysiques et épistémologiques, mais aussi moraux et politiques. Abordée sous un angle essentiellement métaphysique, la notion d'ordre se caractérise, aux XVII^e et XVIII^e s., par son lien avec la notion de loi et D. en particulier apparaît comme l'initiateur de l'idée moderne de loi de la nature. À partir du XVII^e siècle s'opérerait le passage d'une conception topologique ou hiérarchique, et en tout cas essentialiste, à une conception nomologique de l'ordre. D'où la question de savoir si cet ordre est immanent à la nature ou s'il provient de Dieu ou de l'homme. – La partie centrale de l'ouvrage, encadrée par deux études sur la période médiévale et par deux études sur Kant, regroupe des articles consacrés, pour la plupart, aux grandes figures de l'histoire de la philosophie du XVII^e siècle. Dans « God, Laws, and the Order of Nature. Descartes and Leibniz, Hobbes and Spinoza » (p. 45-66), D. Garber montre que l'idée même de loi de la nature dépend conceptuellement de celle d'un Dieu législateur (comme c'est le cas chez D. et Leibniz) et qu'elle ne peut être formulée comme telle sans cette liaison (chez Hobbes et Spinoza). En ce qui concerne D., contre S. Nadler (cf. « Scientific Certainty and the Creation of the Eternal Truth : A Problem in Descartes », *Southern Journal of Philosophy*, 1987, 25, p. 175-192), Garber défend de façon convaincante l'idée que les lois de la nature ne sont pas des vérités éternelles relevant du choix de Dieu, mais résultent simplement de la façon dont un Dieu immuable maintient le monde dans l'existence d'instant en instant. Suit un article de R. M. Adams, « Malebranche's Causal Concepts » (p. 67-104), qui s'éloigne un peu du thème de l'ordre mais propose une analyse très précise des relations entre lois de la nature, volontés particulières et générales de Dieu et liberté humaine. Dans « Laws and Order. Malebranche, Berkeley, Hume » (p. 105-126), T. Schmaltz dessine une évolution significative de la notion de loi : alors que pour Malebranche les lois morales et les lois de la nature dépendent directement du souci de Dieu pour sa gloire, celles-ci deviennent, pour Berkeley, liées à l'intérêt que Dieu prend au bien-être humain. Ce mouvement anthropocentrique est à la fois accentué et rejeté par Hume pour qui les lois

naturelles et morales proviennent de la nature de l'esprit humain, alors que l'ordre de la nature est indifférent à l'homme lui-même. P. Harrison, dans « Laws of Nature in Seventeenth-Century England. From Cambridge Platonism to Newtonianism » (p. 127-148), étudie la reconceptualisation de la notion de loi de la nature opérée par les Platoniciens de Cambridge et les Newtoniens en réaction à la conception cartésienne, considérée comme purement hypothétique. – Ce volume est remarquable tant par la qualité des contributions individuelles que par le programme de recherche qui lui donne son impulsion. S'il n'offre aucune conclusion définitive sur les différentes modalités d'articulation entre les ordres divin, naturel et humain aux XVII^e et XVIII^e siècles, et si certains de ses articles ne traitent de la notion d'ordre que de façon incitative, la perspective ouverte ici n'en constitue pas moins un stimulant programme de recherche appelant à être complété par de nouvelles études, notamment terminologiques.

Delphine BELLIS

3. Études particulières

3.1. DESCARTES

ALEXANDRESCU, Vlad, éd., *Descartes' scientific and philosophical disputes with his contemporaries*, in *Studia Universitatis Babes-Bolyai. Philosophia*, vol. 58, n°3, déc. 2013, 244 p.

Ce dossier, dirigé par V. Alexandrescu, occupe la première partie du volume (p. 5-144) : malgré les divers aspects considérés, l'ensemble est unifié par le rôle attribué à la *Correspondance*.

Dans son article, « Descartes et le rêve (baconien) de « la plus haute et plus parfaite science » » (p. 11-35), V. Alexandrescu précise le rapport structurel entre la méthode cartésienne et la méthode de F. Bacon, montrant que la méthode cartésienne intègre le concept baconien d'« expérience cruciale » (cf. *DM*, AT VI 64-65) ; l'A. établit sur ce point une conclusion importante : D. avait adopté, dès la fin de 1630, sa théorie de la Terre comme aimant (cf. lettre à Mersenne du 23 décembre 1630). – Dans « *Descartes' Discours as a plan for a universal science* » (p. 37-60), P. Brissey propose, pour résoudre les apparentes incohérences du *DM*, une nouvelle interprétation de son statut, distincte à la fois de l'interprétation « mosaïque » de G. Gadoffre et de l'interprétation biographique de F. Alquié. Sans nier entièrement la pertinence de ces points de vue, l'A. défend l'idée que le *Discours* est un plan du système de philosophie de D. en cours d'élaboration, c'est-à-dire à la fois une introduction et une esquisse du système (cf. D. à Vatier, 22 février 1638). L'A. souligne que, de seulement rhétorique (ou vaguement programmatique) en 1619, le caractère systémique ou déductif de la philosophie cartésienne devient virtuellement effectif dès la rédaction du *Monde*, à partir de 1629. Le point important est donc que la méthode cartésienne, même si elle n'est pas opératoire dans les travaux de D. lui-même (cf. J. Schuster, *Descartes-Agonistes : Physico-mathematics, Method and Corpuscular Mechanism, 1618-1633*, Springer, 2013, p. 184-221), reste le cadre conceptuel établissant l'interconnexion des différentes sciences et donc assurant leur unité systémique ou conceptuelle. – L'article de C. C. Pop, « La doctrine des vérités éternelles chez Descartes et le thème de l'incompréhensibilité » (p. 61-83), propose un réexa-

men des lettres de 1630 afin d'établir la corrélation entre la doctrine de la création des vérités « éternelles » et la notion d'incompréhensibilité divine. L'A. considère que l'incompréhensibilité divine est, non le résultat de cette doctrine, mais le principe qui la rend possible. Le fait que la distinction ontologique entre Dieu et les vérités créées correspond, chez l'homme, à une distinction épistémologique entre « connaître » et « comprendre » (p. 71) l'amène à souligner que les limites de l'intelligence humaine vis-à-vis de la transcendance sont aussi des limites « transcendantales ». – O. Duboulez, dans son article « Peut-on avoir plusieurs pensées en même temps ? Une controverse scolaire et son traitement par Descartes dans *L'Entretien avec Burman* » (p. 85-108), traite de la réponse cartésienne à l'objection faite par Burman (AT V, 148) à la preuve de l'existence de Dieu de la *Meditatio III*, et dont Burman pense qu'elle requiert une capacité de l'esprit à avoir simultanément diverses pensées – discussion qui fait écho aux *IVae Responsones* et plus précisément à l'objection d'Arnauld concernant le « cercle logique » du raisonnement cartésien (AT VII 245-247). L'A. restitue clairement le contexte scolaire et aristotélicien de cette discussion : D. pose une coexistence possible des pensées, non seulement une capacité d'attention simultanée portant sur deux objets, mais aussi le fait que l'acte de pensée dure et embrasse plusieurs éléments dans leur succession (au moins deux éléments qui se suivent). D. pose, à l'échelle de la méditation (c'est-à-dire du temps de la méditation), une capacité synoptique de la pensée à ressaisir ses différents moments (p. 103) : toutefois, la pensée ne peut véritablement embrasser plus de deux éléments de manière distincte et la démonstration de l'existence de Dieu de la *Meditatio III* se réduit, dans cette pensée synoptique, à la prise en compte de l'idée de moi fini et de Dieu infini. – J. E. Nale examine la question de l'union substantielle de l'âme et du corps d'un point de vue original, à savoir à partir des conditions permettant l'union initiale de l'âme et du corps dans le fœtus : « Descartes on the disposition of the blood and the substantial union of mind and body » (p. 109-124). Il examine les relations entre, d'un côté, les textes de J. Fernel et W. Harvey et, de l'autre, la doctrine cartésienne, principalement dans les *Passions de l'âme* et la *Description du corps humain*. Il avance une thèse importante : les écrits physiologiques de D. sur la génération et le phénomène de la vie contredisent la référence cartésienne à l'hylémorphisme pour comprendre l'union de l'âme et du corps. D. reprendrait l'idée classique que le point initial de l'union de l'âme et du corps se fait par une « disposition » du corps, qui n'est autre que la production d'une chaleur vitale par le mouvement sanguin (AT XI, 407) ; or, comme l' « accommodation » (à savoir la chaleur du sang) responsable de la possibilité de l'union de l'âme et du corps n'a en elle-même aucune relation à l'âme, on ne peut véritablement comprendre cette union comme le fait d'un hylémorphisme au sens propre du terme – aucune partie du corps n'étant générée « pour » ou « par » une âme. D. détruit donc la physiologie qui soutenait l'hylémorphisme. – Le dossier se clôt sur un article de R. Arnautu (« The ontological debate between Descartes and Fromondus », p. 125-144), où sont recensés les points de désaccord entre D. et Libertus Fromondus à l'occasion de la parution du *Discours* et des *Essais* de 1637. La dispute met en question les fondations ontologiques des problèmes scientifiques, à savoir l'opposition entre une physique des qualités (Fromondus) et celle de D.

L'utilité du volume est manifeste mais, puisque l'attention est principalement tournée vers la *Correspondance*, on pourrait regretter l'absence d'une vision unifiée

de celle-ci, ou du moins d'une tentative de synthèse des différents types de stratégies qui y sont à l'œuvre. Le « laboratoire d'idées » (p. 5) que sont les échanges épistolaire a-t-il, par exemple, joué le même rôle dans les questions de physique que dans celles de métaphysique ?

Philippe BOULIER

* HILL, James, *Descartes and the Doubting Mind*, London/New Delhi/New York/Sydney, Bloomsbury, « Bloomsbury Studies in Philosophy », 2012, 161 p.

L'A. entreprend de penser à nouveaux frais la conception cartésienne de l'esprit conçu comme *res cogitans*. Il conteste en particulier l'équivalence entre pensée et conscience (au sens d'une « conscience phénoménale » où sensations et actes intellectuels jouiraient d'un égal statut), pour montrer que la pensée s'entend principalement chez D. comme une activité intellectuelle et l'*ego* comme une *substantia intelligentia* (selon l'expression d'AT VII 78, 25). Toutes les pensées ne se valent pas, et c'est une telle différenciation qui constitue la véritable rupture avec la conception aristotélicienne de l'esprit. La justification de cette thèse conduit l'A. à remettre en cause plusieurs idées reçues sur la nature de la méditation cartésienne, mais aussi à adopter une perspective critique sur la thèse des « animaux-machines », selon lui indissociable de la métaphysique de D. (cf. chap. VII, p. 94-117).

Concentrons-nous sur quelques aspects originaux de cette étude. (1) Le premier concerne le statut du doute : il n'y a pas de doute universel chez D. : l'intellect n'est pas objet de doute et les « notions communes » propres à la logique et à la métaphysique n'y succombent pas (p. 60-64; cf. déjà J.-L. Marion, « Quelle est la méthode dans la métaphysique ? Le rôle des natures simples dans les *Meditationes* », in *Questions cartésiennes*, Paris, 1991, p. 75-109). Elles s'exceptent de la *dubitatio* dans la mesure même où celle-ci vise à les dévoiler à l'*ego* (p. 62). L'A. avance ici l'idée que le méditant est dans la *Meditatio I* tout entier dominé par l'esprit « empiriste » de la philosophie aristotélicienne (p. 14-16) dont il tend à se libérer, et en trouve une confirmation explicite dans *L'Entretien avec Burman* (p. 61). (2) Un second argument en faveur de la primauté de la *cogitatio ut intellectio* est le fait que l'intellect soit chez D. immanent à l'acte de sentir (p. 130), l'A. généralisant ainsi à toute la théorie cartésienne de la perception les acquis de l'analyse du morceau de cire. D'autres arguments étayent cette thèse, en particulier l'étude de ce que l'A. appelle le « rêve lucide », qui permettrait d'affirmer l'indépendance de l'intellect à l'égard de l'imagination (puisque il y a dans le rêve une conscience du rêve qui ne s'explique que par un acte de nature intellectuelle et met en exergue la « transcendence » de la raison, p. 55-56). L'A. remarque que la situation du « rêve lucide » est précisément celle du méditant lorsqu'il fait l'hypothèse qu'il est en train de rêver dès la *Meditatio I* (p. 56). L'analyse de la vision et de l'activité sensorielle confirme encore cette immédiateté de l'intellect au sentir (p. 96-97). (3) Un troisième argument consiste dans l'affirmation qu'il existe chez D. des contenus mentaux non-conscients (p. 125), autrement dit que la conscience ne saurait épuiser le champ de la *cogitatio*. L'A. commence par neutraliser la définition de la pensée dans les *Secondes réponses* (AT, VII 160, 7-13) en arguant que le terme de *conscientia* n'est pas clair en lui-même (p. 122), la définition cartésienne de la pensée étant donc en quelque manière verbale. On touche alors à ce qui constitue l'originalité du livre et soutient l'ensemble de l'argumentaire, à savoir une insistance particulière sur le concept d'attention (cf. en par-

ticulier ch. v, 4, p. 72-75), concept essentiel puisqu'il permet de dégager la possibilité qu'il y ait dans la *mens* une *cogitatio* qui ne soit pas prise actuellement en vue et se tienne donc en réserve (p. 126). L'activité même de l'esprit qui fait passer du confus au clair implique que ce qui est pensé ne soit pas tout entier présent à l'esprit et qu'il y ait dans la *cogitatio* elle-même des degrés de conscience. L'existence d'un tel pouvoir d'attention libère *ipso facto* la *mens* de la dépendance à l'égard d'images venues des sens ou de l'imagination : sans l'attention, ou plutôt avec une attention qui serait entièrement fixée sur l'image qui s'imposerait à l'esprit, la *res cogitans* ne pourrait en aucun cas exister indépendamment du sensible. C'est parce qu'il existe pour l'*ego* la possibilité originale d'une orientation vers tel ou tel domaine d'objets que la méditation possède un horizon positif, celui de la conversion de la *mens* se prenant elle-même pour objet.

On peut regretter que l'A. ne commente pas de manière précise le célèbre passage de la *Méditation III* où D. semble écarter purement et simplement la possibilité qu'existe une faculté inconsciente dans l'*ego* (AT VII 49, 12-20; IX 39) et qu'il ne se mesure pas plus directement aux travaux sur cette question (dont bien sûr G. Rodis-Lewis, *Le problème de l'inconscient et le cartésianisme*, Paris, 1950). Mais, en dépit de sa brièveté, la force de cet ouvrage stimulant réside dans sa capacité à proposer de nouvelles pistes de lecture pour lire la métaphysique cartésienne et la stratégie de la méditation qui lui est inhérente.

Olivier DUBOUCLEZ

MARENTHON John, *Continuity and Innovation in Medieval and Modern Philosophy. Knowledge, Mind, and Language (British Academy Dawes Hicks Symposium on Philosophy, 2011)*, Oxford, The British Academy by Oxford University Press, 2013, 150 p.

Ce volume constitue un recueil des actes du Dawes Hick Symposium tenu en octobre 2011 à la British Academy. Comme le fait observer J. Marenbon dans l'Introduction (p. 1-5), le titre de l'ouvrage risque d'obscurcir son idée directrice, à savoir la mise en question du fait que le Moyen Âge et la Modernité constituent deux périodes nettement distinctes. Cette thématique est ici développée dans des études suivies de *replies*: « What are Faculties of the Soul? Descartes and His Scholastic Background », par D. Perler (p. 9-38), discutée par A. Pyle (p. 39-50); « Locke as a social Externalist », par M. Lenz (p. 53-67), discutée par M. Ayers (p. 69-79) et « Divisions of Epistemic Labour: Some Remarks on the History of Fideism and Esotericism », par R. Pasnau (p. 83-117), discutée par J. Hawthorne (p. 119-133).

Arrêtons-nous sur la belle étude de D. Perler. Il est bien connu que D., Hobbes et Malebranche, influencés par la nouvelle physique, proposeront une explication purement mécaniste des phénomènes de la vie et du mouvement, et adresseront à la théorie scolaire des facultés des critiques radicales. On ne doit donc pas être surpris du fait que D. ait refusé, dans les *Passions de l'âme* (art. 68), la division traditionnelle de la faculté sensible de l'âme en concupiscible et irascible. Cette position ne doit toutefois pas faire penser que D. ait éliminé da sa philosophie la notion de faculté: la distinction entre l'intellect et la volonté, facultés de l'âme auxquelles il assigne des fonctions différentes, en constitue une preuve textuelle. C'est là un point qui fera l'object de critique de Malebranche, qui y verra pour l'essentiel une réintroduction du modèle scolaire. Selon l'A. cette critique est bien compréhensible : à quel titre

D. peut-il, tout en repoussant la notion de faculté pour les fonctions inférieures de l'âme, continuer à parler des facultés de l'âme? Comment peut-il affirmer à la fois l'existence d'une seule âme et l'existence de deux facultés distinctes? La thèse de l'A. est qu'une telle question ne peut pas être abordée correctement sans se référer au contexte scolaire (p. 13), et notamment aux positions de Suárez et d'Ockham. — La doctrine suárezienne se fonde sur la thèse de la distinction réelle entre les facultés et entre les facultés et l'âme elle-même, d'où suivent la divibilité de l'âme et son inaccessibilité en tant que sujet des facultés, lesquelles seules sont connaissables par nous. Si ces trois points seront rejettés par D., reste à comprendre comment un tel refus peut être compatible avec la distinction entre les facultés de l'intellect et celles de l'âme. Une réponse n'est possible que si on se réfère à la doctrine d'Ockham, et notamment à la pluralité de formes dans l'être humain et à la négation de l'existence des facultés entendues comme entités réellement distinctes. Cette perspective s'oppose nettement à celle de Suárez, soit par le dualisme qu'elle implique soit par la réduction des facultés à des termes connotatifs, dans le cadre d'une stricte application du principe d'économie. — Il est clair que D. est ici du côté d'Ockham (contre Suárez) à deux titres: (1) le dualisme: des facultés différentes doivent s'expliquer par des entités différentes (quoique D. soit bien plus radical qu'Ockham en assignant les fonctions inférieures directement au corps, et non à une forme); (2) le réductionnisme: les facultés rationnelles sont en rapport d'identité avec l'âme et elles se réduisent au rôle joué par l'âme (quoique pour D. les sensations appartiennent, en partie, à l'âme rationnelle). Il s'ensuit que la « Descartes' theory of faculties is not as original as it might look at first sight. It reinstalls a dualist and reductionist tradition that can be traced back to the fourteenth century » (p. 34). C'est ce qui soumet d'ailleurs la position de D. aux objections classiques qu'avait déjà soulevées la théorie ockhamiste et dont le point peut-être le plus critique est le suivant: pourquoi faudrait-il soutenir que l'âme est une cause? La difficulté n'est pas simplement d'établir que l'âme est une cause différente de causes naturelles, mais, plus simplement, qu'elle soit une cause.

Au-delà de ses analyses de détail, claires et fouillées, une partie significative de l'intérêt de cette étude réside dans la position du problème méthodologique impliquée par toute enquête concernant les rapports entre D. et la scolastique. L'A. précise que son étude n'a pas la prétention de constituer un travail sur les sources (p. 13), qu'il se limite à étudier « the theoretical framework in which the problem of faculties was discussed in the pre-Cartesian era » (p. 13) et qu'il ne vise pas à établir que D. « was aware of the details of late medieval debates or that he consciously chose an Ockhamist line » (p. 34). Dans cette mesure, les conclusions de cet article sont incontestables, comme le remarque Pyle (p. 40). Mais le problème demeure de savoir si une telle précaution méthodologique peut se dispenser complètement de toute preuve philologique d'influence effective, car il est tout de même clair que l'A. ne se contente pas de constater une pure coïncidence entre la position de D. et celle d'Ockham, mais aspire à la reconstruction d'un contexte historique qui doit avoir de quelque façon agi sur D. (p. 41). C'est justement là que se pose le problème, qui ne se posait pas à l'auteur de l'*Index scolastico-cartésien* puisque ce dernier ne se présentait pas comme une étude des sources effectives, mais se limitait à offrir des *instruments* aux interprètes. Nous croyons qu'ici, la référence à la perspective de l'histoire des idées (à la lumière de laquelle, d'ailleurs, l'*Index* a été lu par des historiens

comme T. Gregory), peut offrir une quatrième voie, en plus des trois indiquées par Pyle (influence effective, coïncidence, contexte historique). L'étude de Perler ne manque pas d'affirmations en ce sens, à la lumière desquelles ses conclusions semblent, reconnaissions-le, se soustraire à toute difficulté méthodologique (cf. p. 34; rép., p. 37).

Igor AGOSTINI

* MARRONE, Francesco, « Ontologia dei contenuti ideali. Essere oggettivo e realtà nel dibattito Descartes-Caterus », *Quaestio*, 12, 2012, p. 25-77.

Ce long article, publié dans un numéro collectif consacré à l'histoire du concept d'intentionnalité, est la prolongation de la thèse de l'A. sur la notion cartésienne de réalité (*Res e realitas in Descartes. Gli antecedenti scolastici del concetto cartesiano di 'realitas objectiva'*, Lecce, 2005). Il constitue une pierre supplémentaire au déjà très haut édifice inauguré par un article de R. Dalbiez en 1929 sur les sources scolastiques de la théorie de la connaissance de D., essentiellement à partir du débat avec le théologien hollandais Caterus et des textes de la *Meditatio III*. Ce thème a déjà été amplement travaillé, avec des contributions de N.J. Wells, J.C. Doig, J.-Fr. Courtine et L. Renault (cités par l'A.) ou de T. Cronin, C. Normore et J.-L. Marion (non signalés par l'A., pas plus que Dalbiez et Gilson d'ailleurs). L'A. aborde cette question sous l'aspect proprement ontologique, de façon en quelque sorte pré-phénoménologique (p. 30, n. 10). Il affirme que l'authentique nouveauté cartésienne aurait été de faire rentrer les contenus immanents des idées de plein droit dans le domaine de l'être réel soumis à la causalité efficiente (p. 35), alors que Caterus serait resté fidèle à la conception scolastique qui en fait de simples dénominations extrinsèques. Pour l'A., D. aurait développé une véritable ontologie réaliste des contenus mentaux : l'être objectif des idées est un *modus essendi*, une « propriété appartenant en propre, sans médiation et directement, aux *res* dans leur statut infra-mental » (p. 53). Tout ce qui n'est pas pur néant (conçu soit comme opposé à l'être en acte, soit comme pure fiction non-existante, p. 60) fait partie du domaine de la *realitas*, qui doit nécessairement avoir une cause efficiente. D. aurait donc soumis à l'efficience un champ ontologique plus vaste que la tradition scolastique, qui réduit le principe de causalité à l'explication de la genèse de l'être existant en acte. L'A. termine son étude par des réflexions historiographiques quelque peu exagérées, affirmant que D. aurait accompli une « sécularisation » et une « dé-théologisation » de l'ontologie des contenus idéaux (p. 68-69) : si les auteurs médiévaux et scolastiques ont certes généralement traité du problème de l'*idea* à titre de corrélat de la pensée divine, les mêmes distinctions ontologiques avaient pourtant déjà été utilisées pour analyser le *verbum mentis* ou *conceptus* proprement humain.

Jacob SCHMUTZ

3.2. CARTÉSIENS

ALEXANDRESCU, Vlad, « Regius and Gassendi on the Human Soul », *Intellectual History Review*, Routledge, 2013, p. 1-20

L'article se présente comme un examen des positions de Regius et Gassendi au sujet de l'âme humaine. L'A. se demande comment Regius, « qui était considéré comme le philosophe le plus étroitement associé à Descartes, a trahi son mentor » (p. 1). Mais la question *comment* signifie surtout : *par quel médiateur* l'évolution de

Regius a-t-elle été permise ? En dépit de la prudence affichée au début sur l'influence exacte de « la campagne anti-cartésienne de Sorbière aux Pays-Bas », c'est bien le rôle « décisif » de Sorbière, « important intermédiaire du gassendisme », qui est mis en avant (p. 2, 3, 10, 19). Arrivé aux Pays-Bas en 1642, Sorbière a favorisé la diffusion d'idées anti-cartésiennes, grâce à ses relations avec le médecin d'Utrecht, Regius, et avec Gassendi (p. 4-6). Selon l'A., après la publication des *Meditationes*, le débat intellectuel en Europe ressemble à un « champ de bataille » (p. 2). L'expression, qui renvoie aux *Objections* de Hobbes et surtout à celles de Gassendi au sujet de l'âme humaine et de « l'interaction entre les deux substances qui composent l'homme », semble excessive, car elle rend mal compte du tissage géographique de la réception des thèmes philosophiques et médicaux relatifs à la question de la nature de l'homme, et oublie la tradition de la *disputatio*. L'A. insiste sur le soin apporté par Sorbière à la publication, en 1644, à Amsterdam chez Elzevier (éditeur des *Principia* de D.), de la *Disquisitio metaphysica* de Gassendi, qui regroupe les objections et instances aux *Meditationes* et ajoute des réponses aux *Réponses* cartésiennes. Si la dégradation des relations entre Regius et Descartes « entre mai 1644 et mai 1645 » anticipe la rupture des lettres de juillet 1645, avant la publication des *Fundamenta Physices*, n'est-il pas exagéré d'affirmer que Sorbière voyait ces *Fundamenta Physices* comme une « machine de guerre contre les *Principia* » et considérait Regius comme « enrôlé dans la légion anti-cartésienne » et « prêt, comme d'autres philosophes des Pays-Bas, à suivre Hobbes et Gassendi » (p. 3, 7, 9, 10) ? L'article pâtit d'une construction déséquilibrée, d'un privilège accordé aux relations sociales et de notes trop longues : le thème affiché dans le titre est abordé p. 10, au milieu de l'article, dans une brève section sur le gassendisme de Regius. L'A. affirme que les *Instances* et *Objections* de Gassendi ont influencé Regius, depuis sa correspondance de 1645 avec D. jusqu'au livre V, chap. I de la *Philosophia naturalis*, publiée après la mort de D., Regius n'ayant alors « plus rien à craindre de son ancien mentor », en passant par l'*Explicatio mentis humanae*. Les autres rapprochements entre Gassendi et Regius concernent l'influence de l'averoïsme. Gassendi s'inspire de l'interprétation averroïste du *De Anima* d'Aristote selon laquelle « l'intellect passif est un mode du corps », et l'intellect agent, venu du dehors, permet à l'intellect passif de « comprendre » ; il « gouverne le corps, tout en étant séparable de lui » (p. 10-16). Son averroïsme viendrait de sa formation à Aix-en-Provence, celui de Regius, de l'école de médecine de Padoue, notamment au sujet de la définition de l'entendement humain, selon laquelle « l'intellect agent, comme une étincelle divine, quitterait le corps au moment de la mort ». Pour l'A., ce contexte aurait influencé l'affirmation de l'homme comme « être par accident » chez Regius, conception rejetée par D. (p. 16-17). D'autres points de convergence entre Gassendi et Regius concernent le rejet de l'idée innée de Dieu et de l'argument ontologique. La conclusion (p. 19-20) retient le rôle « décisif » de Sorbière dans la diffusion d'idées anti-cartésiennes, dont certaines ont nourri l'opposition de Voetius, et donne raison à J. Millet (cf. *Descartes, son histoire depuis 1637*, Paris/Clermont-Ferrand, 1870). Pourtant, l'invocation de la formation padouane de Regius réduit le côté « crucial » de l'entreprise de Sorbière qui, s'il est l'instigateur de certaines publications de Gassendi, n'en est pas l'inspirateur. L'article conduit à s'interroger sur l'enjeu des limites de la connaissance humaine chez Gassendi et Regius, sur les buts qu'ils poursuivent dans l'étude de l'âme humaine, sur l'interaction âme/corps, le lien entre matière et vie, l'articulation entre les

conceptions mécanistes et, d'autre part, les dogmes religieux et l'aristotélisme. La chronologie est malmenée : le résumé (p. 1), affirme que Regius « a étudié à Padoue avec William Harvey », ce qui est inexact, puisque Harvey, né en 1578, a fréquenté Padoue entre 1600 et 1602, alors que Regius, né en 1598, n'y est allé que vingt ans plus tard (p. 16). En outre, de quel Harvey parlent Gassendi et Regius (p. 5), sans oublier Sorbière, médecin ? Gassendi a lu le *De motu cordis et sanguinis in animalibus* moins d'un an après sa publication en 1628. Cependant, s'il juge « fort vraisemblable et établie » la thèse de Harvey sur la circulation du sang, il lui reproche son rejet de la perméabilité de la cloison interventriculaire, le *septum* (cf. lettre à Peiresc du 28 août 1629). En continuant à croire à la perforation de cette cloison épaisse et dense, Gassendi conteste un point essentiel de la démonstration de Harvey, alors que Regius, influencé par la réécriture cartésienne de la circulation dans le *Discours de la méthode* (AT VI 50-52), présente, dès la *Physiologia*, les preuves de cette démonstration selon l'ordre cartésien, et à travers le prisme cartésien mécaniste, dissocié du contexte aristotélicien où Harvey a inscrit sa brillante découverte. Le titre demandait une étude plus fouillée, du point de vue philosophique comme médical, liée aux enjeux métaphysiques et théologiques.

Annie BITBOL-HESPÉRIÈS

JOLLEY, Nicholas, *Causality and Mind, Essays on Early Modern Philosophy*, Oxford, Oxford University Press, 2013, 296 p.

Ce qu'on appelle la *Dustbin theory of Mind* et les recherches visant à définir le statut de la science de l'âme par rapport à la causalité mécanique jouent désormais un rôle remarquable dans les études cartésiennes, en témoignent les travaux de M. Cook, L. Nolan et N. Jolley. Ce dernier intervient à nouveau dans le débat avec un recueil d'articles et d'essais déjà publiés au cours des vingt dernières années. Tout au long des dix-sept chapitres composant *Causality and Mind*, c'est le problème de la connaissance de l'âme de D. à Hume qui est envisagé ; ainsi est affirmée l'utilité d'une approche historique aux questions métaphysiques à l'âge classique. En effet, soutient l'A., bien que l'étude de la causalité chez les cartésiens ne puisse rien apporter à la science contemporaine, il n'est pourtant pas inutile aujourd'hui d'enquêter sur la genèse de la critique humienne et kantienne de la métaphysique. Inspiré par la méthode « contextualiste » d'historiens tels que J. Dunn et Q. Skinner (mais apparemment pas par les recherches de M. Dascal), l'auteur s'attache à montrer que certaines philosophies censées être proches de la théologie recèlent en fait des réponses efficaces à des problèmes philosophiques. C'est le cas de Malebranche dont les doctrines principales (l'occasionalisme et la vision en Dieu) ont été exclues du débat anglophone au nom de leur irrationalité supposée. Jolley montre que l'oratorien n'a fait que tirer les conséquences de l'« interactionnisme » cartésien qui serait resté inachevé faute d'une démonstration du fait que l'objet formel de la perception est la cause de la réalité formelle de l'idée. L'occasionalisme aurait su trancher la question de la distinction entre le psychologique et le logique en niant complètement l'intentionnalité des idées. L'A. soutient en outre qu'en 1695, cette solution a abouti à une théorie de la causalité efficace de la loi générale qui, loin d'être un repli dans la théologie, reprend les critiques de Gassendi dans les *Cinquièmes objections* et anticipe la critique de la causalité de Hume et de Russell. Il revient sur des moments importants de l'histoire de la pensée moderne suivant le principe énoncé au sujet de

l'occasionalisme malebranchiste : « It is not enough to understand its internal logic or coherence ; we need to understand its philosophical motivation » (p. 5). La recherche des motivations amène donc l'auteur à relire certains textes célèbres sous un angle nouveau : il interprète en effet le *Discours de Métaphysique* de Leibniz et les *Principles* de Berkeley comme des textes polémiques contre Malebranche. De plus, en rappelant que l'unification de physique et métaphysique est l'un des buts généraux de la pensée de Leibniz, l'A. s'oppose aux interprétations récentes selon lesquelles, dans ses derniers écrits, le philosophe allemand aurait embrassé une métaphysique purement phénoméniste.

Le mérite principal de *Causality and Mind* est de remettre en valeur des thématiques parfois oubliées dans le débat contemporain. On remarquera toutefois que l'A. ne passe pas au crible de sa méthode contextualiste les définitions de logique et de psychologie par lesquelles il veut juger les philosophies classiques. En résultent quelques paradoxes, notamment en ce qui concerne l'image de D., qui nous paraît trop proche de celle d'Aristote. Mais peut-être est-ce la rançon à payer lorsqu'on veut concilier une fresque historique ample et une visée théorique trop déterminée.

Domenico COLLACCIANI

3.3. DIVERS

NADLER, Steven, *The Philosopher, the Priest and the Painter. A Portrait of Descartes*, Princeton/Oxford, Princeton University Press, 2013, 230 p.

C'est en deux sens qu'il s'agit, avec ce beau livre, d'un « portrait de Descartes ». Au sens figuré tout d'abord, puisque l'ouvrage ressortit à la catégorie « présentation générale de la vie, des œuvres et de la pensée de D. » à destination du grand public cultivé ou des amateurs de philosophie en général. Sous ce premier aspect (qui représente, quantitativement parlant, une bonne moitié du texte), ce livre n'est pas original, il n'apprendra sans doute pas grand chose aux cartésiens confirmés, mais il remplit parfaitement sa fonction : la richesse de son information historique, l'érudition cartésienne de l'A., sa pédagogie et son talent pour fournir des présentations d'œuvres et des mises au point doctrinales claires et distinctes, conduisent à recommander sans hésitation cet ouvrage à qui veut s'instruire, ou se rafraîchir la mémoire, concernant la vie et l'œuvre de D., notamment dans la période « hollandaise ».

Quant aux « portraits » de D. au sens propre (les tableaux représentant le philosophe), et notamment celui (ou ceux ?) réalisé(s ?) par Frans Hals (le « peintre » dont il est question dans le titre du livre), cet ouvrage fournit une mise au point magistrale, informée et passionnante. C'est seulement à la fin du livre, qui entretient une habile forme de suspense, que l'A. déploie explicitement son hypothèse, fondée sur un passage de la *Vie de Monsieur de Descartes* de Baillet : ce dernier explique en effet que, lors du départ de D. pour la Suède en 1649, « l'un de ceux qui furent le plus touchés [de ce départ] était le pieux M. Bloemaert [le « prêtre » dont il est question dans le titre de l'ouvrage, et sur lequel sont fournies de nombreuses indications] à qui [Descartes] avait rendu de si fréquentes et de si longues visites à Haarlem durant son séjour d'Egmond. [...] M. Bloemaert n'avait pu laisser partir M. Descartes qu'il ne lui eût donné auparavant la liberté de le faire tirer par un peintre, afin qu'il pût au moins trouver quelque légère consolation dans la copie d'un original dont il risquait la perte » (*Vie*, II, p. 387). L'A. propose d'identifier ce tableau en forme de *souvenir* commandé par Bloemaert pour se consoler du départ de son ami philosophe

au portrait de D. attribué à Frans Hals, actuellement au musée des Beaux-arts de Copenhague. Cette hypothèse, dont l'A. signale scrupuleusement les limites et admet qu'elle ne peut être affectée d'une certitude autre que morale, est étayée par une démonstration minutieuse qu'on ne peut reproduire ici. Signalons qu'elle donne notamment lieu à une introduction érudite et claire à la peinture hollandaise du XVII^e siècle ; une présentation de l'œuvre et de la pensée de D. au prisme de ses relations avec Bannius et Bloemaert ; une présentation de la vie et de l'œuvre de Frans Hals ; une mise au point sur le célèbre portrait de D. au Louvre, dont l'A., comme dorénavant la majorité des spécialistes, estime qu'il n'est pas de Frans Hals mais constitue plutôt une copie du tableau de Copenhague, ou d'un autre perdu ; un commentaire sur l'ensemble des portraits de D. réalisés de son vivant — l'A. en dénombre cinq : la gravure de Frans Van Schooten (1644) qui servit de frontispice à la seconde édition de sa traduction latine de la *Géométrie* ; le dessin de Jan Lievens actuellement conservé au musée de Groningue, que l'A. date des alentours de 1647 ; le tableau bien connu de Jan-Baptiste Weenix (musée d'Utrecht, 1647 ou 48) dont l'A. estime qu'il est le seul des cinq à ne pas représenter fidèlement D. ; le tableau de Pieter Nason (collection Bader, 1647), qui serait selon l'A. une copie de la gravure de Van Schooten ; et enfin le tableau de Copenhague, que l'A. attribue à Hals, et date, conformément à son hypothèse tirée du texte de Baillet, de 1649. Au début et à la fin du livre, l'A. milite de façon convaincante pour une réévaluation « de l'originalité et du lustre » (p. 7), c'est-à-dire de l'importance tant historique que picturale, de ce tableau de Copenhague, bien moins connu que celui du Louvre.

Richement illustré, l'ouvrage se lit avec plaisir et constitue désormais, à notre connaissance, le texte de référence sur les portraits de D., du moins ceux qui ont été réalisés du vivant du philosophe. Et si l'on doit admettre qu'en abordant ce livre on était tenté de se dire qu'en matière de « portrait » (dans tous les sens du terme) de D., « tout est dit, et l'on vient trop tard depuis plus de trois cent cinquante ans qu'il y a des cartésiens, et qui pensent », ce beau travail convainc que tel n'était pas le cas.

Denis MOREAU

VALADIER, Paul, *Rigorisme contre liberté morale. Les Provinciales : actualité d'une polémique antijésuite*, Bruxelles, Lessius, « Petite Bibliothèque Jésuite », 2013, 119 p.

Avec cette étude, qui relève plus du pamphlet que de la reconstitution historique (p. 9), l'A. entend renouveler une ancienne querelle et en souligner l'actualité insoupçonnée. La campagne des *Provinciales* marqua en profondeur la spiritualité moderne, en déterminant autant l'histoire de Port-Royal que celle de la Compagnie de Jésus et, plus encore, celle de l'image des jésuites. C'est sur cette image de la culture et de la religiosité jésuites, imposée par le persiflage de Montalte, que l'A. revient pour montrer qu'elle « recouvre en réalité une attitude morale et spirituelle de grande allure, parfaitement cohérente avec la vie de l'esprit (et de l'Esprit) » (p. 9). L'enjeu n'est pas des moindres, et on constate facilement à quel point, même aujourd'hui, il reste difficile de sortir des cadres de la polémique et des plaidoyers *pro domo sua*. Après un rappel synthétique des « contextes » (chap. I) culturels et politico-religieux de l'affrontement entre Pascal et les Pères de la Compagnie, l'A. présente les « positions divergentes » (chap. II) de la « ligne janséniste » et de la « ligne casuiste » (p. 34), avant de mettre en lumière les « enjeux » (chap. III) profonds de ce débat en comparant

« deux portraits de la vie chrétienne » et « deux types de réponses à la question de savoir comment être cohérent avec sa foi en une époque donnée » (p. 62) : ceux incarnés par Pascal et par Baltasar Gracián. Le chapitre conclusif prolonge enfin la réflexion sur le « modèle » casuiste en soulignant son « actualité » (chap. IV) et la pertinence de son application à des questions telles que le droit d'ingérence et sa mise en œuvre (notamment en Libye et Syrie) et la dépénalisation de l'usage des drogues.

Ce n'est pas le lieu ici d'analyser l'intérêt et l'originalité de cette approche des débats éthiques contemporains à partir d'une « perspective casuiste » (p. 96), ni de revenir sur certains détails discutables des pages que l'A. consacre à Pascal et à Gracián (cf. en particulier p. 36, sur le titre des *Provinciales* ; p. 54, sur la notion d'autorité dans la *Préface sur le Traité du vide* ; p. 80, sur le « Dieu caché » et p. 82 sur le concept de « plausible » chez Gracián). Bornons-nous à une remarque plus générale qui porte sur l'élément le plus inattendu de cet essai, c'est-à-dire le choix d'opposer à Pascal la figure de Gracián. Les études récentes ont justement souligné le rôle de la culture jésuite dans l'essor de la subjectivité moderne, notamment dans les domaines du droit et de l'éthique, et l'A. propose une excellente synthèse de cette « approche de la vie chrétienne et de la manière de vivre la vie en société » (voir en particulier p. 92). On peut néanmoins se demander si le double portrait de Pascal et Gracián que l'A. orchestre pour en accuser les contrastes ne cache finalement pas une affinité plus profonde. Car si le jésuite atypique déjà aux yeux de ses confrères que fut Gracián propose un « manuel » pour les honnêtes hommes chrétiens, Pascal consacre au thème de l'honnêteté un vaste dossier dans les *Pensées*, dossier dont les thèmes et les thèses se rapprochent remarquablement de ceux de l'*Oráculo manual y arte de prudencia*. Dès lors, l'« étude de l'homme » (*Pensées*, L 187) auquel l'un et l'autre s'adonnent nous semble unir Gracián et Pascal (ou du moins le Pascal des *Pensées*) plus encore que leurs horizons théologiques respectifs ne les divisent.

Alberto FRIGO

Directeur de la publication : H. LAUX
DÉPÔT LÉGAL — 1^e TRIMESTRE 2015

CET OUVRAGE A ÉTÉ ACHEVÉ D'IMPRIMER EN JANVIER 2015
SUR LES PRESSES DE L'IMPRIMERIE F. PAILLART (ABBEVILLE)
N° CPPAP : 0218 G 82807